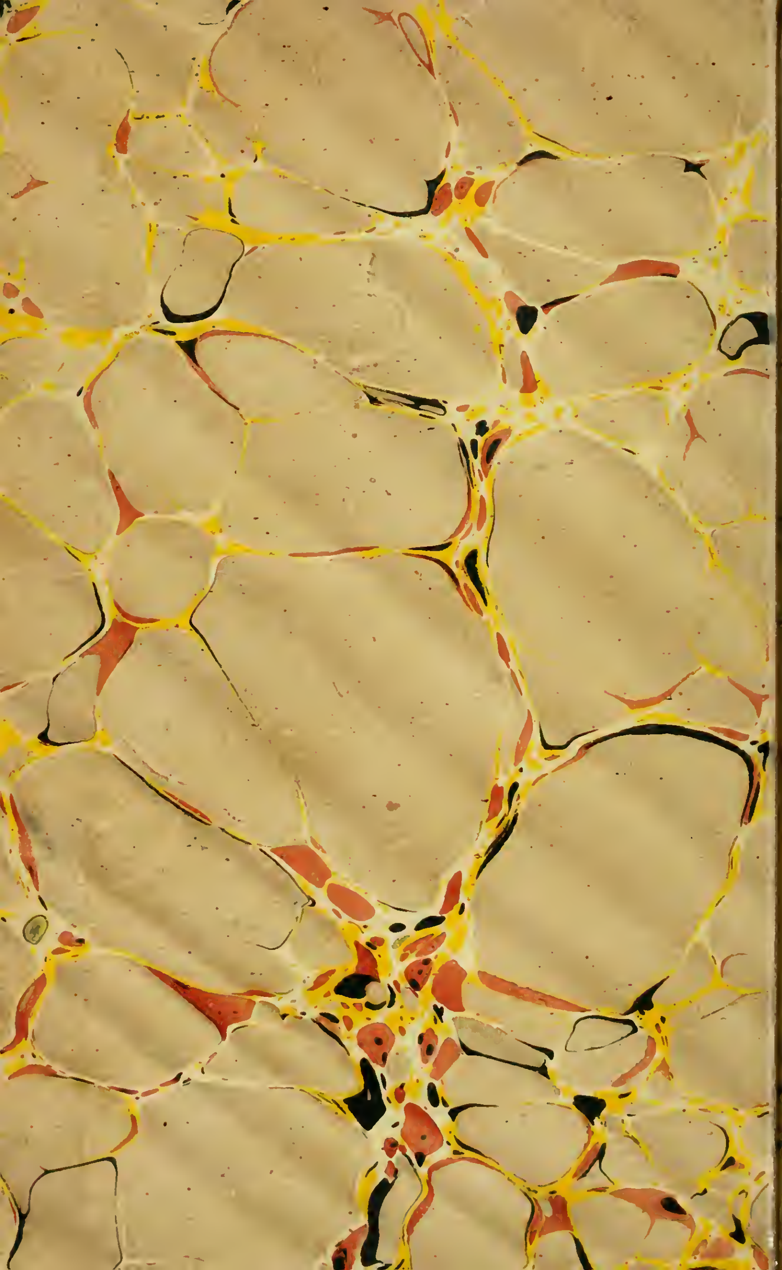
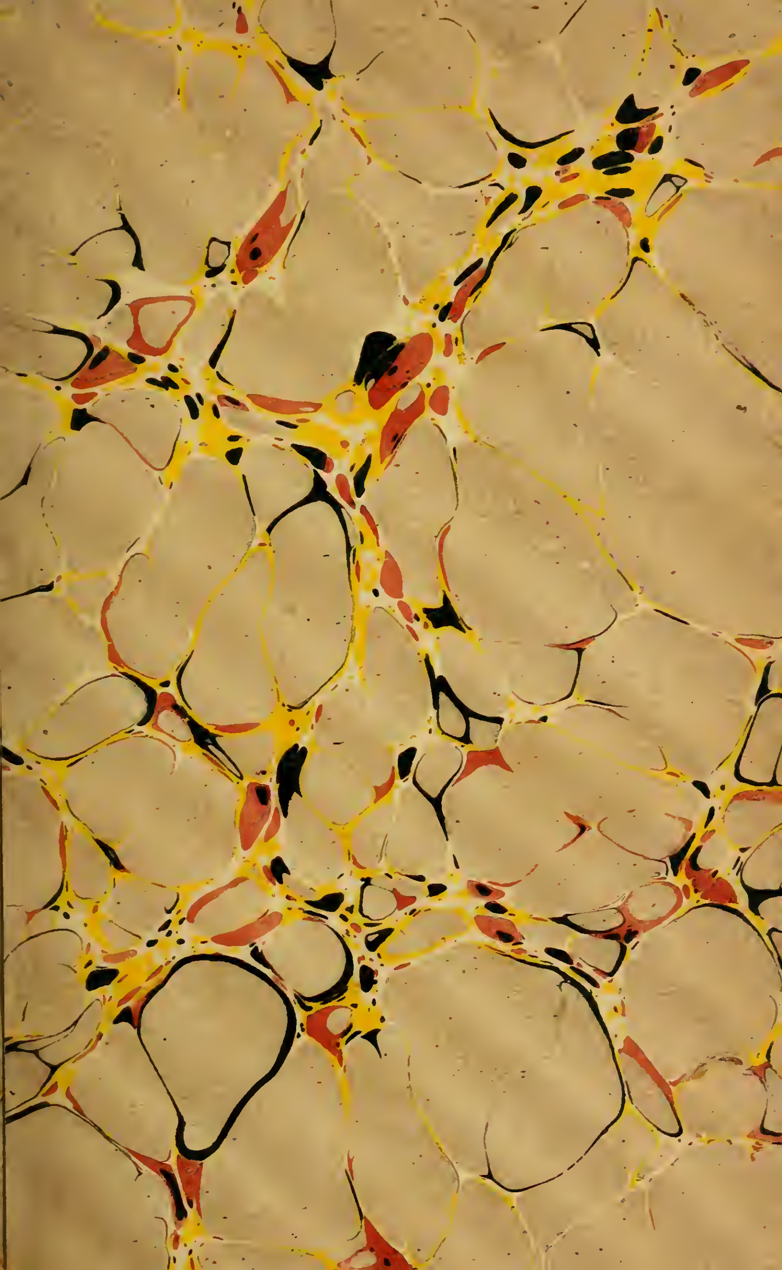






LAMARTINE

DU MÊME AUTEUR

LE ROMANTISME DES CLASSIQUES

I. CORNEILLE, ROTROU, MOLIÈRE. . . . . 1 vol.
II. RACINE . . . . 2 —
III. LA ROCHEFOUCAULD, PASCAL, BOSSUET . . . 1 —
IV. BOILEAU, CHARLES PERRAULT. . . . . 1 —
V. LE THÉATRE DE VOLTAIRE. . . . . 1 —

ÉTUDES SUR ARISTOPHANE. . . . . 1 —
LES COURTISANES GRECQUES; LES POÉSIES DE SAPPHO (Extrait de la *Revue des Deux Mondes*). . . 1 —
ESSAI DE CRITIQUE NATURELLE, OU OBSERVATIONS PHYSIOLOGIQUES SUR LES ÉCRIVAINS ET LES ARTISTES. . . . . 1 —
LA VIE DES COMÉDIENS (Romans, Comédies, Satires; — Biographies, Mémoires, Anecdotes). . . . . 1 —
HISTOIRE DE LA CONVERSATION . . . . 1 —
CAUSERIES DE QUINZAINE (au *Journal des Débats*) . 1 —
A BATONS ROMPUS (au *Journal des Débats*). . . . . 1 —
A PIED ET EN WAGON (au *Journal des Débats*) . . . 1 —
CHRISTOPHE COLOMB ET VASCO DE GAMA (au *Journal des Débats*). . . . . 1 —
LE PEUPLE ET LA BOURGEOISIE. . . . . 1 —
BENJAMIN FRANKLIN . . . . 1 —

PETITES ANTHOLOGIES

LE MAL ET LE BIEN QU'ON A DIT DES FEMMES. . . 1 —
LE MAL ET LE BIEN QU'ON A DIT DE L'AMOUR. . . 1 —
LE MAL ET LE BIEN QU'ON A DIT DES ENFANTS . . 1 —

LES CONFÉRENCES EN BELGIQUE ET EN FRANCE. . 1 br.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LAMARTINE

PAR

ÉMILE DESCHANEL

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE
SÉNATEUR

II

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRERES
3, RUE AUBER, 3

1895

LAMARTINE

CHAPITRE XV

JOCELYN

I

Tout en s'adonnant à la politique, il ne renonce pas à la poésie ; il la subordonne seulement. Au plus fort de ce difficile apprentissage de la tribune, il fait ou achève *Jocelyn*.

Siégeant à la Chambre pendant l'hiver, et ajoutant chaque jour quelque note nouvelle à son clavier oratoire, il ne laisse pas de continuer, dans les intervalles des sessions, sous les ombrages de Saint-Point, ses créations poétiques. Dans la solitude champêtre, en communion avec la nature et Dieu, il renoue le fil de ses œuvres longtemps méditées. Ce sont là les heures divines. Il les a décrites avec amour :

Pour vivre double, il faut se coucher de bonne heure... Quand l'année politique a fini, quand la Chambre, les Conseils généraux de département, les Conseils municipaux de village, les élections,

les moissons, les vendanges, les semailles, me laissent deux mois seul et libre dans cette chère masure de Saint-Point, ma vie de poète recommence... Je me lève bien avant le jour... J'ouvre ma fenêtre ; je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon balcon de bois ; je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne... Au milieu de cette nature sympathique, de ces collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau où repose, en nous attendant, tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre,... quelque chose s'échappe de moi pour se confondre à toutes ces choses... Je referme ma fenêtre et je rentre dans ma tour, où le fagot réchauffant pétille et où mon chien m'attend... Tout dort dans la maison... On est sûr qu'aucune distraction domestique, aucune visite importune, aucune affaire du jour, ne viendra vous surprendre... On est calme, et confiant dans son loisir... Ce sentiment de sécurité complète est à lui seul une volupté. J'en jouis un instant avec délices. Je m'assieds près de la vieille table de chêne où mon père et mon grand-père se sont assis. Elle est couverte de livres froissés par eux et par moi : leur vieille Bible, un grand Pétrarque in-4°,... un Homère, un Virgile, un volume de lettres de Cicéron, un tome dépareillé de Chateaubriand, de Gœthe, de Byron ; tous philosophes ou poètes ; et une petite *Imitation de Jésus-Christ*, bréviaire philosophique de ma pieuse mère, qui conserve la trace de ses doigts, quelquefois de ses larmes, quelques notes d'elle, et qui contient à lui seul plus de philosophie et de poésie que tous ces poètes et tous ces philosophes. Au milieu de tous ces volumes poudreux et épars, quelques feuilles de beau papier blanc, des crayons et des plumes, qui invitent à crayonner et à écrire... Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris des vers. Je passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier

dans ces mètres qui marquent la cadence et le mouvement de l'âme, les sentiments, les idées, les souvenirs, les tristesses, les impressions, dont je suis plein..

Dès longtemps il rêvait et esquissait un grand poème comportant divers épisodes à travers les âges de l'humanité, qui devaient être comme les anneaux d'une longue chaîne, épopée immense : un, entre autres, à la fois idéal et réel, d'une réalité intime et familière, genre nouveau pour lui. Dès le mois de décembre 1831, il avait conçu l'idée de Jocelyn : « J'écris aussi, dit-il à Virieu, quelques strophes des *Mémoires du Curé de X****, dont tu connais l'idée, — épisode de mon grand poème. — C'est mon chef-d'œuvre. Jusqu'ici on n'aura rien lu de ce style : c'est l'épopée de l'homme intérieur. Cela aura quatre chants, et sera fait dans quelques mois, si Dieu me soutient ! C'est du type de *Paul et Virginie*, ce type accompli, selon moi, des modernes. »

Au lieu de quelques mois, cela lui prit environ cinq ans, puisque *Jocelyn* ne parut qu'en 1836. Dans une lettre du 2 juillet 1835 : « J'ai recommencé, dit-il, à écrire quelques vers ; de cinquante à cent par matinée. »

Un jour, il causait de ses poésies avec un de ses amis... « Oh ! je sais bien, dit-il, ce qui me manque : il me manque la petite histoire[1] ! » Qu'entendait-il par là ? Ceci peut-être : chez Victor Hugo,

1. Il disait cela à M. E. Legouvé, de qui je le tiens.

le poète lyrique est doublé d'un poète dramatique. Il a l'instinct des situations théâtrales. De là, dans son œuvre lyrique, un mélange très particulier d'effets de théâtre. Chez Lamartine, ordinairement, rien de pareil. Il n'est que l'écho de lui-même. Excepté peut-être dans *le Crucifix*, on ne trouve jamais un fait comme point de départ d'une poésie; c'est une âme qui s'exhale; Lamartine est le contraire d'un poète dramatique, qui cherche ses sujets en dehors de lui et qui sait (pour employer un mot de Diderot) « s'aliéner ». Or, il est certain qu'une petite affabulation plus ou moins dramatique et mettant les choses en action, soit conte, soit légende, soit parabole, réveille l'esprit de l'auditeur, le pique plus qu'une idée abstraite. Tout le monde est enfant et peuple en ce point... « Et Cérès, que fit-elle? » Démosthène lui-même ne dédaigne pas « l'histoire de l'âne et de son ombre ».

Lamartine donc s'étant avisé de ce qui lui manquait jusqu'alors en ce sens, résolut de mettre dans *Jocelyn* « une petite histoire ». Et voici la ruse de l'auteur, — et la surprise du lecteur : — ce roman en vers, nommé en sous-titre *Journal d'un Curé de village*, est une idylle d'amour.

D'où lui venait-elle?

Rappelez-vous son voisin l'abbé Dumont, curé de Bussières, près de Milly, chez lequel il avait, dans son enfance, achevé d'apprendre à lire, avec les autres enfants du village.

Longtemps auparavant, pendant la Révolution, l'abbé Dumont avait eu une aventure de jeunesse, que racontent les *Nouvelles Confidences*. Enrôlé dans les bandes royalistes qui, depuis les Cévennes jusqu'à Lyon, résistaient aux envoyés de la Convention, il s'était lié avec le fils d'un vieux gentilhomme du Forez qui, retiré dans son château avec ses filles, semblait défier les Jacobins. Le jeune abbé devint le commensal le plus assidu de ce château.

En costume de guerre et de chasse, beau, leste, adroit, éloquent, bienvenu du père, ami du fils, agréable aux jeunes filles par l'élégance de ses manières et de son esprit,... il prenait part aux périls du frère, il donnait des leçons à la plus jeune sœur... La famille du vieux gentilhomme fut arrêtée et jetée dans les cachots. L'abbé Dumont sauva sa jeune élève, dont il devint le seul protecteur. Ils vécurent cachés dans une cabane de charbonniers pendant l'année de la Terreur, toujours ensemble, rapprochés et unis par les périls, par les souvenirs et par l'affection. Après la Terreur, le vieux gentilhomme rentra dans son château, la jeune fille y rentra aussi; et l'abbé Dumont revint au presbytère mener la vie d'un prêtre de village, vie insupportable pour lui avec les souvenirs de sa vie de périls et d'amour.

Ainsi parle l'auteur des *Nouvelles Confidences*. Il donne à entendre, plus loin, que l'aventure eut une conséquence qui ne pouvait laisser aucun doute sur la fragilité humaine.

C'est cette histoire trop réelle que le poète a idéalisée, purifiée. Au repentir du jeune prêtre et de la jeune femme il a substitué l'absolue chasteté d'un nouveau Paul et d'une autre Virginie. Au lieu d'une double chute, qui fut la réalité, il a imaginé les innocentes effusions et les inconscientes amours de Jocelyn et de Laurence, réfugiés pendant la Terreur au sommet des montagnes de l'Isère, dans la grotte des Aigles.

Lamartine adolescent s'était nourri de *Paul et Virginie* ; c'est à ce livre bien-aimé qu'il revenait toujours. Dans les *Confidences*, il nous conte qu'il le lisait à Graziella. Il nous montre ici Jocelyn lui-même occupé à le lire dans sa solitude alpestre. Ce chef-d'œuvre de pureté immaculée était comme la présence réelle de son idéal poétique. Il y a même, dans la conception de *Jocelyn*, un et deux paradoxes de plus que dans son modèle : le jeune homme dont Laurence partage la solitude est presque un prêtre, quoiqu'il n'ait pas encore prononcé ses vœux ; et puis Laurence et lui sont obligés de vivre ensemble en cette solitude profonde, séparés de toute l'humanité.

Dans la figure de Jocelyn l'auteur a mêlé, avec celle de l'abbé Dumont, quelques traits d'un autre de ses amis, Antoir, ancien émigré, chancelier à la Légation de France en Toscane. Lorsque Lamartine y était deuxième secrétaire, il fit avec Antoir un petit voyage au monastère de Vallombreuse, la Grande-

Chartreuse des Apennins, qu'il a chantée en beaux vers.

A ces deux personnages combinés s'en ajoute un troisième : c'est Lamartine lui-même, en son adolescence. On croit voir la charmante figure où Raphaël s'est peint en sa première fleur, et qu'on nomme *le Mazaccio.*

« Je ne doute guère, écrit-il à Virieu, que cela ne t'aille aux dernières fibres du cœur : car c'est toi et moi peints à seize ans, dans le style que tu aimes, sans bruit, sans éclat, sans draperies ; style de poésie domestique et évangélique. » — « C'est de la poésie de seize ans, selon mon cœur et mes rêves. J'en suis (confidentiellement) ravi. Je veux que cela me survive un demi-siècle. »

Voilà les trois éléments qui, après les souvenirs de *Paul et Virginie*, sont entrés dans la conception et la composition de cette figure de Jocelyn.

Quoique l'abbé Dumont ait dans son passé une faute de jeunesse comme le Vicaire savoyard, Lamartine n'a pas songé le moins du monde à donner, dans Jocelyn devenu curé de Valneige, un second exemplaire du héros de Rousseau ; seulement, il prête à son personnage ses idées propres, plus ou moins rationalistes ; c'est là l'unique point de ressemblance. Dans *la Chute d'un Ange*, il les prêtera de même à Adonaï.

II

Le prologue, puis le début du poème, par une opposition habile avec le poème lui-même, sont d'une touche familière et réaliste. C'est par là que *Jocelyn* a sa physionomie à part, tout à fait distincte. Après cette familiarité de la *musa pedestris*, se précipiteront à travers le drame les torrents de poésie descriptive et de lyrisme passionné. Ainsi trois éléments, chacun d'un très grand prix, se rehaussent encore l'un l'autre par le contraste.

Dans le prologue, on est surpris et charmé de tant de détails pris sur le vif, et d'un tour si aisé, par exemple lorsque l'ami chasseur va pour rendre visite au vieux curé comme il a coutume de faire chaque année à la Saint-Jean d'été :

Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse...
. . . .
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide
Et j'entre dans la cour. . . . .
. . . .

Sur les degrés, la vieille servante accroupie et pleurant, « le visage caché dans son tablier », puis relevant la tête lorsqu'elle entend marcher,

Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts :
. . . .
« Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. »

Son bien ! n'en point garder était toute sa gloire :
Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
Le peu qui lui restait a passé sou par sou
En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où !
Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
Il leur a tout donné, monsieur, — jusqu'à sa vie
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
Qu'il a gagné la mort. — « Oui, lui dis-je, et le ciel ! »

Hardi mélange de familier et de sublime, où les détails de la vie de chaque jour sont coulés avec adresse, et d'une intimité pénétrante, pareille à celle des petits maîtres hollandais, mais sans ombre de vulgarité. Quoique Lamartine, racinien par instinct, ait peu goûté La Fontaine, Jocelyn cependant, en ces parties domestiques, a pour ancêtres Philémon et Baucis dans *les Filles de Minée*.

Gœthe, par *Hermann et Dorothée* (1797), avait, prenant pour modèle l'*Odyssée*, fait aussi cette tentative de ramener la poésie dans les détails de la vie réelle ; mais il y avait mis peut-être plus de dignité que de souplesse. Homère est simple sans le savoir; la grâce de Nausicaa s'ignore elle-même : cette fille du roi, jouant à la balle avec ses compagnes au bord du fleuve où elle vient de laver les robes de ses frères, ne s'étonne pas plus de ce qu'elle fait que la Rébecca de la Bible allant puiser de l'eau à la fontaine : c'est l'ordinaire de la vie pour tout le monde en ces temps-là ; rien encore, dans cette vie primitive, ne manque de poésie ni de noblesse. L'aède qui prenait ces tableaux sur le vif n'avait

point à se proposer de revenir à la nature : il y était, il y restait. Pour les modernes il en est autrement : c'est du fond de la société civilisée et de ses mille conventions qu'ils entreprennent de revenir à la nature. La Fontaine et Lamartine, comme les anciens, — mais non pas Gœthe, — vivaient dans son sein ; aussi ont-ils, en ces tableaux, la naïveté vraie ; le poète d'*Hermann et Dorothée* n'a qu'une naïveté voulue.

Sainte-Beuve dans *Joseph Delorme,* un peu d'après Wordsworth, et ensuite dans *Maître Jean*[1], qu'il appelle « un Jocelyn civil », c'est-à-dire purement laïque et non demi-prêtre, s'est essayé aussi à cette poésie du ménage. Et, de nos jours, M. François Coppée a fait pousser à cette branche des frondaisons nouvelles.

Lamartine, ni dans les *Méditations*, ni dans les *Harmonies,* n'avait encore trouvé cette veine familière ; ici il a découvert le filon, et l'a développé avec une nouveauté extraordinaire, inespérée.

A ce premier tableau funèbre, — la maison mortuaire du curé de Valneige, le pauvre presbytère en deuil, — succède, par un contraste saisissant, l'ouverture proprement dite du poème. Elle nous reporte tout d'un coup à l'adolescence, à l'aurore ; tableau d'une couleur riante, ensoleillée, une matinée de printemps, un dimanche au village :

1. *Pensées d'Août,* 1837.

Que ce jour s'est levé serein sur le vallon!
Chaque toit semblait vivre à son premier rayon ;
Chaque volet, ouvert à l'aube près d'éclore,
Semblait, comme un ami, solliciter l'aurore.
On voyait la fumée, en colonnes d'azur,
De chaque humble foyer monter dans un ciel pur;
Du pieux carillon les légères volées
Couraient en bondissant à travers les vallées.

Les filles du village, à ce refrain joyeux,
Entr'ouvraient leur fenêtre en se frottant les yeux,
Se saluaient de loin du sourire ou du geste...
. . . .
Tous les sentiers fleuris qui descendent des bois
Retentissaient de pas, de murmures, de voix;
On y voyait courir les blonds chapeaux de paille
Et les corsets de pourpre enlacés à la taille...

Cette franchise de touche et cette souplesse, le poète jusqu'alors n'y avait pas atteint. Les *Méditations* assurément restent à jamais adorables dans les pièces neuves et créées; là cependant ne se révèle point la veine de *Jocelyn*. Le poète ici parle une langue nouvelle plus hardie de simplicité; la facture des vers y est plus variée de coupes et de rimes, et de modulations.

Ainsi, à la première scène, qui nous a montré sur son lit le vieux curé mort, s'oppose tout de suite ce paysage champêtre, au milieu duquel va fleurir l'adolescence du même personnage, ouvrant son âme à l'espérance et bientôt à l'amour. Par cette interversion habile, qui nous montre d'abord la fin, la mort du héros, et met ensuite le commencement

de son histoire et de sa vie, le poète fait jaillir dès le début l'étincelle dramatique.

A peu près de même, dans l'opéra de Gounod, Faust, désenchanté et désespéré, n'ayant trouvé dans la science que le doute, se résout à mourir, dit adieu à la vie et s'apprête à boire le poison, lorsqu'il est interrompu par les chants joyeux des jeunes garçons et des jeunes filles qui passent sous sa fenêtre dans cette matinée de printemps : contraste saisissant entre la vie qui va se rompre et la vie qui recommence et se continue toujours au sein de l'inépuisable et impassible univers !

Dans le prologue, c'est le poète qui parlait, ou bien le personnage qu'il nomme le botaniste ou le chasseur, ami et voisin du curé ; dans ce qui suit, c'est le curé lui-même, puisque le reste du livre n'est censé autre chose que les feuilles volantes écrites par lui au jour le jour dans son presbytère, à ses heures perdues. Ces feuilles, à mesure qu'il les écrivait, il les jetait par terre, dit la servante ; le lendemain matin, elle « les balayait », et les jetait pêlemêle au grenier. C'est là que l'ami les a trouvées. Tel est le moyen imaginé par l'auteur pour faire excuser le curé de cette occupation un peu profane. en donnant à croire au lecteur qu'il n'attachait point d'importance à ces souvenirs et peintures d'amour, faites pour ainsi dire inconsciemment pour soulager son cœur. Ici apparaît l'amphibologie vou-

lue qu'il y a dans le sous-titre du poème : *Journal d'un Curé de village*. — Oui, c'est bien un curé qui a écrit, et ce curé raconte bien sa propre histoire; mais c'est principalement d'abord l'histoire de son adolescence, de sa jeunesse, de ses amours, avant qu'il fût ordonné prêtre. Ce ne sont donc pas tout à fait les Mémoires ou le Journal d'un curé de village; ce sont, du moins pour les deux premiers tiers, les Mémoires de Jocelyn avant qu'il fût prêtre écrits par Jocelyn après qu'il le fut devenu; à peu près, si l'on veut, comme les *Confessions* de Saint-Augustin; mais Saint-Augustin s'est gardé de faire des peintures si brûlantes! Ses *Confessions* rappellent beaucoup moins les feux du passé, — même lorsqu'elles donnent à croire « qu'il avait fait de bien jolis vers latins aux demoiselles et aux marchandes de mode de Milan quand il y enseignait la rhétorique » au temps de sa jeunesse [1].

Remarquons du reste que la fiction du prologue ne se soutient guère au courant du livre : car toutes les pages, portant les dates des événements ou des impressions qu'elles décrivent, semblent bien les notations instantanées des sentiments de Jocelyn aux diverses époques de sa vie, et non des pages écrites chaque soir par le curé dans son presbytère longtemps après les événements. Il y a donc dans le prologue, aussi bien que dans le sous-titre, une ruse. Le tour

1. X. Doudan, *Lettres*.

consiste à encadrer une idylle d'amour passionné, quoique très pur, entre deux scènes de presbytère de campagne. Lamartine, qui n'était pas seulement un grand poète, mais qui était aussi un homme d'esprit sans le laisser voir que dans ses conversations intimes, avait bien calculé l'effet de ce trompe-l'œil. Un jour qu'il jouait au billard avec M. Bruys d'Ouilly, poète de ses amis [1], il lui proposa ou fit mine de lui proposer ce sujet, *les Mémoires d'un curé de campagne*, qui se trouveraient être une idylle d'amour. M. Bruys, étonné, hésitait. Quelques jours se passent. On se retrouve devant le même billard. « Eh bien, dit Lamartine, avez-vous pensé à ma petite histoire? — Dame! oui... Mais... — Mais?... Allons, allons! dit Lamartine en faisant un carambolage, je vois que vous n'avez pas encore pris possession de l'idée; je vous la reprends. J'ai commencé. »

La fiction imaginée par Lamartine ne ressemble guère à celles des écrivains et poètes anglais ou allemands qui ont pris pour sujet les curés de campagne et leur vie de famille. Goldsmith, dans *le Village abandonné* et dans *le Vicaire de Wakefield*, ou Voss dans sa *Louise*, mêlent presque toujours à leurs tableaux un peu minutieux, charmants du reste, une intention moralisatrice, volontiers prêcheuse. La poésie de Lamartine est plus large; sa morale,

1. Auquel est adressée la grande lettre-préface des *Recueillements*, où il met en balance la poésie et la politique.

plus désintéressée et d'un plus haut vol. Son héros débute par l'abnégation, continue par le sacrifice, et de sa vie deux fois immolée ne demandera consolation qu'à la charité.

III

Après la fête de ce dimanche printanier qui ouvre le poème, et après les danses qui achèvent la journée, les jeunes gens et les jeunes filles du village s'en retournent chez eux. Jocelyn, agité des impressions de cette soirée, ne peut trouver le sommeil.

Maintenant je suis seul dans ma chambre. Il est nuit :
Tout dort dans la maison ; plus de feux, plus de bruit ;
Dormons... Mais je ne puis assoupir ma paupière.
Prions... Mais mon esprit n'entend pas ma prière.
Mon oreille est encor pleine des airs dansants
Que les échos du jour rapportent à mes sens ;
Je ferme en vain mes yeux, je vois toujours la fête ;
La valse aux bonds rêveurs tourne encor dans ma tête.
Du bal, hélas ! fini, fantômes gracieux,
Mille ombres de beautés dansent devant mes yeux ;
Je vois luire un regard dans la nuit ; il me semble
Sentir de douces mains presser ma main qui tremble ;
De blonds cheveux jetés par le cercle mouvant
Sur ma peau qui frémit glissent comme un doux vent.
Je vois tomber des fronts mille roses flétries,
J'entends mon nom redit par des lèvres chéries.
Anna ! Blanche ! Lucie ! oh ! que me voulez-vous ?...
Qu'est-ce donc que l'amour, si son rêve est si doux !

Page séduisante, rappelant Roméo et Juliette plus que Paul et Virginie ! Il est difficile d'admettre que ce soit le vieux curé de Valneige qui ait écrit cela dans son presbytère une vingtaine ou une trentaine d'années après. Non, c'est le Jocelyn de seize ans dans son insomnie amoureuse. Le dernier trait est du *Roméo* tout pur[1].

Dans cet âge heureux où rit l'avenir, Jocelyn, afin que sa sœur puisse épouser celui qu'elle aime, se sacrifie à elle, lui abandonne sa part de l'héritage paternel et se résout à devenir prêtre. Il entre au séminaire; c'est en 1786. Il y passe six ans. La Révolution éclate. Le spectacle d'un monde qui se dissout, et d'un autre qui va naître, inspire au poète sous le nom de son héros de brillants développements sur la création incessante dans l'humanité comme dans la nature :

On sent à ce travail, qui change, brise, enfante,
Qu'un éternel levain dans l'univers fermente,
Que la main créatrice à son œuvre est toujours,
Que de l'Être éternel, éternel est le cours,
Que le temps naît du temps, la chose de la chose;
Qu'une forme périt afin qu'une autre éclose;
Qu'à tout être la fin n'est que commencement;
La souffrance, travail; la mort, enfantement.

En vain l'homme, orgueilleux de ce néant qu'il fonde,
Croit échapper lui seul à cette loi du monde,
Clôt son symbole, et dit pour la millième fois :
« Ce Dieu sera ton Dieu, ces lois seront tes lois. »

1. Shakspeare, *Roméo*, scène XXII.

A chaque éternité que sa bouche prononce,
Le bruit de quelque chute est soudain la réponse,
Et le temps qu'il ne peut fixer ni ralentir
Est là pour le confondre et pour le démentir :
Chaque siècle, chaque heure, en poussière il entraîne
Ces fragiles abris de la sagesse humaine,
Empires, lois, autels, dieux, législations;
Tentes que pour un jour dressent les nations,
Et que les nations qui viennent après elles
Foulent, pour faire place à des tentes nouvelles;
Bagage qu'en fuyant nous laissons sur nos pas,
Que l'avenir méprise et ne ramasse pas.

Cette philosophie de l'histoire dépasse évidemment l'horizon de pensée d'un séminariste de vingt-deux ans, et même d'un vieux curé, s'il est orthodoxe; mais on ferme les yeux volontiers sur une invraisemblance à laquelle on doit cette éclatante page.

A peu près de même Shakspeare, dans le *To be, or not to be*, parlant de l'autre monde « d'où nul voyageur ne revient », oublie que, dans sa pièce même, il y en a un qui en revient, et plusieurs fois de suite. Mais qui donc voudrait, en ôtant cette contradiction, renoncer aux développements philosophiques, si humains, du monologue immortel?

La pensée qui anime cette page de *Jocelyn* inspirait déjà maints passages du *Voyage en Orient* publié l'année précédente; lesquels eux-mêmes ressemblaient à une suite éloquente des *Ruines* de Volney et rappelaient aussi la belle lettre mélancolique de Cicéron à son ami Sulpicius sur la mort successive

des nations et des cités : *tot projecta urbium cadavera !*... Ici le poète philosophe, comme il a déjà fait dans la pièce des *Révolutions*, ajoute aux écroulements des empires les chutes successives des religions. On assiste là à l'évolution des pensées de Lamartine; il les prête, sans y songer, à son personnage. *Jocelyn*, comme le *Voyage en Orient*, marque la transition entre l'homme ancien et l'homme nouveau.

Les poètes, plus que les autres, subissent l'atmosphère ambiante, et incessamment changent avec elle, en répercutent toutes les influences, et les grossissent. Ainsi a fait Chateaubriand, ainsi fait Lamartine, ainsi fera Victor Hugo. Dès le 1er avril 1830, Lamartine disait dans son discours d'entrée à l'Académie française : « Le jour de la justice se lèvera assez tôt ; assez tôt la postérité dira en pesant nos mémoires : « Ils furent les hommes d'une double » époque, dans un siècle de transition. »

Eh bien ! nous voici, nous postérité ; et nous reconnaissons en effet que, si de leur situation entre l'ancien régime et le monde futur il est résulté dans leur pensée des contradictions inévitables, des flux et reflux, en revanche leurs œuvres, grâces à la tourmente qui s'agitait en eux comme autour d'eux, sont plus variées et plus éclatantes, puisqu'elles nous présentent d'un côté le soleil couchant de la société ancienne, et de l'autre l'aurore du monde nouveau.

IV

La Terreur s'est déchaînée : les prêtres sont en fuite. Jocelyn, à la veille de le devenir, se réfugie sur les sommets déserts des montagnes du Dauphiné, dans une sorte d'oasis parmi les neiges : ample matière à descriptions d'une débordante richesse, épique et lyrique à la fois. La musique des vers vous enlève, la poésie vous roule dans son torrent.

Grotte des Aigles, 3 juillet 1793.

Quand le soleil d'été, foyer flottant de vie,
Me force à rabaisser ma paupière éblouie,
Et, sous ce voile ardent m'éblouissant encor,
Passe à travers mes cils en tièdes reflets d'or;
Quand ses rayons, frappant ces neiges éternelles,
Rejaillissent de terre en gerbes d'étincelles,...
Quand l'arbre ou le rocher répand sous le rayon
Quelque île fraîche d'ombre au milieu du gazon;
Qu'étendu mollement sur cette couche verte,
Du pavillon des cieux seulement recouverte,
L'herbe haute, qu'un poids de fleurs fait replier,
Dans ces gouffres touffus m'engloutit tout entier,
Que du foin desséché le parfum m'environne,
Et que je n'entends rien que l'air chaud qui bourdonne,
Mon souffle qui se mêle à l'air vierge des cieux,
Ou ma tempe qui bat mon front silencieux;
Alors je sens en moi des voluptés si vives,
Un si complet oubli des heures fugitives,
Que mon âme, à mes sens échappant quelquefois,
De son corps détaché ne sent pas plus le poids

Que le cygne, essayant son aile déjà forte,
Ne sent le poids léger de l'aile qui le porte.
J'aime dans ce silence à me laisser bercer,
A ne me sentir plus ni vivre ni penser;
A croire que l'esprit, qu'en vain le corps rappelle,
A quitté sans retour l'enveloppe mortelle,
Et nage pour jamais dans les rayons du ciel
Comme dans ces rayons d'été la mouche à miel[1].

Au moment où cette solitude, si belle qu'elle soit, commencerait à ne plus suffire au jeune rêveur, un émigré, poursuivi et blessé par des soldats, vient expirer dans la montagne et, en mourant, confie son enfant à Jocelyn.

Une vive amitié pour le compagnon que Dieu lui envoie s'éveille dans cette âme passionnée.

De la Grotte, 16 septembre 1793.

Mon cœur me l'avait dit : toute âme est sœur d'une âme.
Dieu les créa par couple et les fit homme ou femme;
Le monde peut en vain un temps les séparer,
Leur destin tôt ou tard est de se rencontrer;
Et, quand ces sœurs du ciel ici-bas se rencontrent,
D'invincibles instincts l'une à l'autre les montrent :
Chaque âme, de sa force, attire sa moitié :
Cette rencontre, c'est l'amour ou l'amitié,
Seule et même union qu'un mot différent nomme,
Selon l'être et le sexe en qui Dieu la consomme,
Mais qui n'est que l'éclair qui révèle à chacun
L'être qui le complète, et de deux n'en fait qu'un.
Quand il a lui, le feu du ciel est moins rapide;
L'œil ne cherche plus rien, l'âme n'a plus de vide;
Par l'infaillible instinct le cœur soudain frappé
Ne craint pas de retour, ni de s'être trompé;

1. Troisième époque.

On est plein d'un attrait qu'on n'a pas senti naître,
Avant de se parler on croit se reconnaître;
Pour tous les jours passés on n'a plus un regard;
On regrette, on gémit de s'être vus trop tard;
On est d'accord sur tout avant de se répondre;
L'âme de plus en plus aspire à se confondre :
C'est le rayon du ciel, par l'eau répercuté,
Qui remonte au rayon pour doubler sa clarté;
C'est le son qui revient de l'écho qui répète,
Seconde et même voix à la voix qui le jette;
C'est l'ombre qu'avec nous le soleil voit marcher,
Sœur du corps qu'à nos pas on ne peut arracher.

17 septembre 1793.

Vous me l'avez donné, ce complément de vie,
Mon Dieu! Ma soif d'aimer est enfin assouvie.
Du jour où cet enfant sous ma grotte est venu,
Tout ce que je rêvais jadis, je l'ai connu :
Pour la première fois, moi dont l'âme isolée,
A d'autres jusqu'ici ne s'était pas mêlée,
Moi qui trouvais toujours dans ce qui m'approchait
Quelque chose de moins que mon cœur ne cherchait;
Au visage, au regard, au son de voix, au geste,
A l'émanation de ce rayon céleste,
Aux premières douceurs du premier entretien,
Au cœur de cet enfant j'ai reconnu le mien.
Mon âme, que rongeait sa vague solitude,
A répandu sur lui toute sa plénitude;
Et mon cœur abusé ne comptant plus les jours
Croit, en l'aimant d'hier, l'avoir aimé toujours.

De la Grotte, 29 septembre 1793.

Je ne sens plus le poids du temps; le vol de l'heure
D'une aile égale et douce en s'écoulant m'effleure;
Je voudrais chaque soir que le jour avancé
Fût encore au matin, à peine commencé,

Ou plutôt, que le jour naisse ou meure dans l'ombre,
Que le ciel du vallon soit rayonnant ou sombre,
Que l'alouette chante ou non à mon réveil,
Mon cœur ne dépend plus d'un rayon de soleil,
De la saison qui fuit, du nuage qui passe :
Son bonheur est en lui. Toute heure, toute place,
Toute saison, tout ciel, sont bons quand on est deux.
Qu'importe aux cœurs unis ce qui change autour d'eux ?
L'un à l'autre ils se font leur temps, leur ciel, leur monde;
L'heure qui fuit revient plus pleine et plus féconde ;
Leur cœur intarissable et l'un à l'autre ouvert
Leur est un firmament qui n'est jamais couvert.
Ils y plongent sans ombre, ils y lisent sans voile;
Un horizon nouveau sans cesse s'y dévoile;
Du mot de chaque ami le retentissement
Éveille au sein de l'autre un même sentiment;
La parole dont l'un révèle sa pensée
Sur les lèvres de l'autre est déjà commencée;
Le geste aide le mot, l'œil explique le cœur,
L'âme coule toujours et n'a plus de langueur;
D'un univers nouveau l'impression commune
Vibre à la fois, s'y fond, et ne fait bientôt qu'une :
Dans cet autre soi-même, où tout va retentir,
On se regarde vivre, on s'écoute sentir;
En laissant échapper sa pensée ingénue,
On s'explique, on se crée une langue inconnue ;
En entendant le mot que l'on cherchait en soi,
On se comprend soi-même, on rêve, on dit : « C'est moi! »
Dans sa vivante image on trouve son emblème ;
On admire le monde à travers ce qu'on aime ;
Et la vie, appuyée, appuyant tour à tour,
Est un fardeau sacré qu'on porte avec amour[1].

Ou plutôt la vie n'est plus un fardeau; elle devient légère, ailée, divine. — Quel flot du cœur! quelle plénitude! quelle langue heureuse et facile!

1. Troisième époque.

Dans cette effusion du poète, les réminiscences de Platon, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, ne laissent pas de se mêler avec ses propres sentiments : Platon, en sa jolie légende des Androgynes, sur ces deux moitiés d'un même être se cherchant à travers la vie jusqu'à ce qu'elles se soient retrouvées; Racine, dans *Bérénice* et dans *Esther*; Corneille, en ces vers célèbres :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Par qui l'on voit d'abord les âmes assorties...;

La Fontaine, dans ce divin passage :

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste...

Mais ces réminiscences inconscientes, la poésie de Lamartine, comme un grand fleuve, les entraîne dans son courant. C'est « le fleuve Océan » d'Homère, qui coule tout autour du disque terrestre pareil à un bouclier argien, — fleuve étrange, immense, n'ayant qu'une rive, et sans bord de l'autre côté !

V

Quand le printemps succède aux neiges, et vient répandre dans ces deux cœurs déjà vibrants ses allégresses et ses flammes nouvelles, les descriptions

lyriques de la nature vierge alternent avec les effusions d'amour candide, et les accompagnent, comme l'orchestre dans une symphonie soutient le chant. Et les deux amis chantent en effet comme deux bergers de Virgile ; et leurs âmes unies, confondues, ne rêvent point d'autre bonheur que cette chaste félicité. Laurence s'écrie :

D'où venez-vous, ô vous brises nouvelles,
Pleines de vie et de parfums si doux,
Qui sur ces monts, palpitant comme nous,
Faites jaillir, au seul vent de vos ailes,
Feuilles et fleurs, comme des étincelles ?...

Éruption de sève et d'amour !... Jocelyn, plongé dans la même extase, au sein de la nature enivrante, en ressent comme Laurence les palpitations et laisse aussi chanter son cœur.

. . . .

La sève de nos sens, comme celle des arbres,
Eût fécondé des troncs, eût animé des marbres;
Et la vie,en battant dans nos seins à grands coups
Semblait vouloir jaillir et déborder de nous...

Les deux jeunes gens, dans les intervalles de leurs chants, soupirent, accablés d'un bonheur inconnu.

. . . .

Nul n'osait le premier rompre un si doux silence,
Quand, levant par hasard un regard sur Laurence,
Je vis son front rougir et ses lèvres trembler,
Et deux gouttes de pleurs entre ses cils rouler,
Comme ces pleurs des nuits qui ne sont pas la pluie,
Qu'un pur rayon colore, et qu'un vent tiède essuie.

— « Que se passe-t-il donc, Laurence, aussi dans toi ?
Est-ce qu'un poids secret t'oppresse ainsi que moi ?
— Oh ! je sens, me dit-il, mon cœur près de se fendre,
Mon âme cherche en vain des mots pour se répandre.
Elle voudrait créer une langue de feu
Pour crier de bonheur vers la nature et Dieu ! »

Le hasard, un jour, révèle à Jocelyn que son jeune compagnon est une femme.

Le poète ici mêle aux souvenirs de la Clorinde du Tasse, cachée sous l'armure d'un chevalier, ceux de Céladon déguisé en fille pour reparaître aux yeux d'Astrée sans être reconnu d'elle ; ceux peut-être aussi de la touchante Claudine de Florian, travestie en petit Savoyard ; ceux enfin de tous les travestissements analogues dans les romans de chevalerie, dans l'Arioste, dans Shakspeare, et dans nos anciennes tragi-comédies.

Jocelyn, à cette découverte, frémit de voir clair dans son cœur :

Cette aveugle amitié n'était qu'un fol amour !
Ombre de ces rochers, cachez ma honte au jour !

— « Ma honte ? » Quoique sortant du séminaire, Jocelyn cependant n'est lié encore par aucun vœu. Mais apparemment cette hyperbole aura paru nécessaire à l'auteur pour atténuer l'invraisemblance de la suite.

Telle est la première péripétie. La seconde est celle-ci : Une avalanche tombe de la montagne et

rompt tous les chemins. Voilà Jocelyn et Laurence enfermés ensemble au désert, seul à seule beaucoup plus que Paul et Virginie... Mais ils demeurent purs comme eux.

L'idéal est, comme le nom même l'exprime, quelque chose qui dépasse la mesure ordinaire des forces de l'humanité. Mais, quoiqu'on ne puisse y atteindre, il est utile à concevoir, à proposer : il nous attire comme un sommet sublime, nous provoque à monter et à nous élever au-dessus de nous-mêmes. Et, comme il recule indéfiniment, indéfiniment aussi nous montons.

Quand l'enfant commence à marcher, la jeune mère se place en face de lui, et, se baissant, lui tend les bras; l'enfant se risque, croyant à chaque instant l'atteindre, se prendre et se retenir à elle, ce qui l'enhardit et accroît sa force; et la mère recule toujours insensiblement : par ce moyen l'enfant fait plus qu'il n'eût osé sans l'espérance de cet appui. L'idéal, à peu près de même, nous attire, nous appuie en espérance par une douce tromperie, qui après tout n'en est pas une absolument, puisqu'elle nous fait marcher et monter, et que c'est de cela qu'il s'agit, sous peine de nous enliser dans la matière et de nous anéantir.

Voici maintenant la troisième péripétie, et non la meilleure. C'est pourtant le nœud même du drame.

CHAPITRE XVI

JOCELYN

(Suite et fin).

I

L'idylle est interrompue par un événement qui élève entre ces deux cœurs un obstacle éternel.

La fonte des neiges a rouvert les chemins : Jocelyn est mandé à Grenoble pour assister un vieil évêque son protecteur qui, en prison, se prépare au martyre. A la veille du grand voyage, il veut se pourvoir du saint viatique, qu'un prêtre seul peut lui offrir. Il faut donc que Jocelyn devienne prêtre. En vain Jocelyn lui révèle sa vive amitié pour Laurence; l'évêque le presse de renoncer à cette affection terrestre, et d'être tout à l'Église. Jocelyn cède : il est ordonné prêtre par l'évêque dans son cachot, afin de pouvoir à son tour lui donner les derniers sacrements et une mort sainte. Adolescent, il s'est immolé à sa sœur; il s'immole maintenant à son vieil évêque.

2.

Pour lui-même, il en a le droit, et on peut nommer cela, si l'on veut, « la perfection héroïque[1] » ; mais Laurence, a-t-il donc le droit de la sacrifier aussi ? Cette fiction du poète prête à l'évêque un rôle excessif. « O poète imprudent ! s'écrie le pasteur Vinet, quel fantôme vous élevez à la place du catholicisme ! Jocelyn devient prêtre afin de pouvoir donner l'absolution... Personne n'oserait dire qu'un homme pieux perd ses titres à l'héritage céleste parce que, contre sa volonté et son vœu, il serait mort loin des consolations de l'Église... Le fanatisme est beau en poésie, mais le poète ne doit pas laisser lieu de penser qu'il épouse les emportements du zèle aveugle et amer. C'est, à mes yeux, le tort de M. de Lamartine en cet endroit[2]. »

Peut-être dira-t-on qu'un ministre protestant est trop absolu. Cependant il se trouve que sur ce point l'abbé Gerbet est du même sentiment que lui ; et que d'autres, catholiques laïques, en sont aussi.

Mais laissons de côté l'argument religieux, voyons les choses humainement : si le sacrifice de Jocelyn en faveur de sa sœur est d'une beauté parfaite, le second, son obéissance aveugle à l'évêque, est bien discutable. Qu'a donc fait la malheureuse Laurence pour être immolée elle aussi, avec Jocelyn et par lui ? C'est à cela pourtant que tient tout le poème ;

1. Émile Ollivier, *Lamartine*, discours de réception à l'Académie française.

. *Études sur la Littérature française au XIX[e] siècle*, t. II.

c'est le postulat nécessaire afin que Jocelyn, devenu prêtre, ne puisse plus l'épouser. Eh bien, cela n'est pas plus vraisemblable qu'orthodoxe. Et ce n'est pas la même sorte d'invraisemblance que celle du long tête-à-tête angélique de toute une année dans la solitude; invraisemblance résultant de l'idéalité seule : ici c'est une accumulation de circonstances inadmissibles, sans aucun bénéfice d'idéal. Jocelyn n'est-il pas responsable des conséquences funestes qui résultent de sa docilité excessive?

Laurence, étonnée d'abord, désespérée enfin d'un abandon inexplicable, dont elle ignore les causes, quitte la Grotte des Aigles, et rentre dans le monde. Elle ne cherche pas, invraisemblance nouvelle, à savoir ce qu'est devenu Jocelyn, qui, tombé malade, languit dans un hôpital. Au bout de quelque temps, on la marie, malgré elle. Bientôt, pour s'étourdir et pour tuer son cœur, elle se jette dans la dissipation. Le mari meurt de chagrin et de honte; elle, ensuite, de remords et de douleur. N'est-ce pas Jocelyn qui, par son injuste abandon et son silence sans cause, est responsable, d'abord de cette chute, ensuite de cette double mort?

A la vérité, le poète a recouvert ce fondement faux et fragile de beautés éclatantes, quoique très romanesques encore. On vient réclamer le saint ministère de Jocelyn, curé de Valneige, pour aller assister une femme mourante dans une auberge, sur la route d'Italie. Il s'y rend. Elle commence sa con-

fession. A cette voix, il a tressailli : dans le demi-jour de la chambre il reconnaît Laurence, pâle, exténuée. Elle ne le reconnaît pas. Mais à la fin il se trahit par un sanglot, quand la malheureuse femme parle de son amour pour celui dont l'abandon seul l'a perdue... Il poursuit cependant son ministère :

« Vous en repentez-vous de ces péchés, Madame?
. . . .
. . . . — Oh! oui, je me repens
De tout ce que mon cœur reproche à ma pensée,
De mes jours prodigués, de ma vie insensée...
. . . .
Je me repens de tout, hors de l'avoir aimé!
Et, si devant ce Dieu mon amour est coupable,
Que dans l'éternité sa vengeance m'accable,
Je ne puis m'arracher du cœur, même aujourd'hui,
Le seul être ici-bas qui m'ait fait croire en lui;
Et dans mes yeux mourants son image est si belle,
Que je ne comprends pas le ciel même, sans elle!
Oh! s'il était là, lui! si Dieu me le rendait!
Même à travers la mort, oh! s'il me regardait!
Si cette heure à ma vie eût été réservée,
Si j'entendais sa voix, je me croirais sauvée :
Sa voix m'adoucirait jusqu'au lit du tombeau!...

— Laurence! entendez-la! » criai-je. Le flambeau
Jeta comme un éclair du ciel dans l'ombre obscure;
Elle se souleva pour fixer ma figure :
« Dieu! c'est bien lui, dit-elle! — Oui, Laurence, oui, c'est moi!
Ton frère, ton ami, là, vivant, devant toi!
C'est moi que le Seigneur, au jour de grâce, envoie
Pour te tendre la main et t'aplanir la voie,
Pour laver, plus que toi, tes péchés dans mes pleurs!
Tes fautes, mon enfant, ne sont que tes malheurs :
C'est moi seul qui jetai le trouble dans ta vie;
Tes péchés sont les miens, et je t'en justifie!

Peines, crimes, remords, sont communs entre nous;
Je les prends tous sur moi pour les expier tous;
J'ai du temps, j'ai des pleurs; et Dieu pour innocence
Va te compter là-haut ma dure pénitence.
Ah! reçois de ce cœur au tien prédestiné
Le plus tendre pardon qu'il ait jamais donné !
Reçois de cette main, que Dieu seul t'a ravie,
Ta précoce couronne et l'éternelle vie!
Réunis à l'entrée, au terme du chemin,
Tous les dons du Seigneur t'attendaient dans ma main :
Aime-la pour ces dons de Dieu! crois, aime, espère!
Laurence, cette main t'absout, au nom du Père... »
Et, comme j'achevais le signe de la croix
Et que les mots sacrés expiraient dans ma voix,
Je sentis ses doigts froids saisir ma main contrainte,
L'attirer sur sa bouche en une ardente étreinte;
Et, quand à ce transport je voulus m'opposer,
Son âme avait passé dans ce dernier baiser.

Et ma main, que serrait encor sa main roidie,
Resta toute la nuit dans sa main refroidie;
Jusqu'à ce que, le ciel commençant à pâlir,
Les femmes du hameau vinrent l'ensevelir.

En présence d'une scène si pathétique, toute discussion sur les impossibilités au moyen desquelles elle a été amenée demeure vaincue. Le flot des larmes brûlantes a tout emporté[1]. On comprend,

1. Sainte-Beuve, dans *Volupté*, avait le premier trouvé une scène sinon identique, du moins analogue. Amaury, qui, avant de se faire prêtre, a aimé madame de Couaen et a été aimé d'elle chastement, est appelé par elle à son lit de mort pour recevoir sa confession, et apprend d'elle, à ce moment suprême, beaucoup plus qu'elle ne lui avait jamais avoué. — Amaury, c'était Sainte-Beuve lui-même; madame de Couaen était, dit-on, madame Victor Hugo, aimée platoniquement par lui. — Voir *les Pensées d'août* et *les Consolations*.

devant une telle page, que Lamartine considérât le pathétique comme le triomphe de l'art et « le sommet du génie... » « Le pathétique seul est infaillible dans l'art. Celui qui sait attendrir sait tout[1]. »

Jocelyn, pour obéir au dernier vœu de Laurence (qu'il a deviné apparemment?), ainsi qu'à son propre cœur, célèbre lui-même les funérailles de celle qu'il a aimée, qu'il aime toujours. Il suit le corps, qu'il fait porter et inhumer sur la montagne où s'écoula une année de félicité si pure!

Quatre hommes des chalets, sur des branches de saules,
Étaient venus charger le corps sur leurs épaules;
Nous partîmes la nuit, eux, un vieux guide et moi.
Je marchais le dernier, un peu loin du convoi,
De peur que le sanglot, que j'étouffais à peine,
Ne trahît dans le prêtre une douleur humaine,
Et que sur mon visage en pleurs on ne pût voir
Lutter la foi divine avec le désespoir.
C'était une des nuits sauvages de novembre,
Dont la rigueur saisit l'homme par chaque membre...
Les nuages rasaient les arbres dans leur vol,
La feuille en tourbillon ondoyait sur le sol;
Les vents lourds de l'hiver, qui soufflaient par rafales,
Échappés des ravins, hurlaient par intervalles,

1. Voltaire avait dit : « Les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer. » Cette théorie ne laisse pas d'être fort discutable. Tel mélodrame fait beaucoup pleurer sans être « le sommet du génie ». — Mais ce que l'on ne comprend pas, c'est que Vinet refuse à Lamartine le don du pathétique : « L'originalité, la profondeur de la pensée et du sentiment, le pathétique enfin, dit-il, ne font pas partie du splendide héritage de Lamartine. » — *Études sur la Littérature française au XIXe siècle*, t. II, page 96.

Secouaient le cercueil dans les bras des porteurs,
Et, détachant du drap la couronne de fleurs
Qu'avaient mise au linceul les femmes du village,
M'en jetaient en sifflant les feuilles au visage :
Symbole affreux du Sort qui jette avec mépris
Au front de l'homme heureux son bonheur en débris !
La lune, qui courait entre les pâles nues,
Tantôt illuminait les pins des avenues,
Et tantôt, retirant dans le ciel sa clarté,
Nous laissait à tâtons percer l'obscurité.
Et moi, pour accomplir mon cruel ministère,
Sous mon front mort et froid renfermant mon mystère,
J'essayais de chanter, dans un saignant effort,
Quelques notes des chants consacrés à la mort ;
Et ma voix chaque fois, dans mon sein repoussée,
Se brisait en tronquant l'antienne commencée,
Et mes pleurs dans mes chants ravalés à grands flots,
Sortant avec mes cris, les changeaient en sanglots.
O chant de paix des morts que démentait mon âme,
Chœur funèbre chanté pendant l'horreur du drame,
Ah ! vous n'êtes jamais sorti des voix d'un chœur
En faisant éclater plus de fibres du cœur.
. . . .
De temps en temps, lassés de leur funèbre charge,
Les porteurs s'arrêtaient, et, sur la verte marge
Des sentiers parcourus déposant leur fardeau,
S'éloignaient altérés pour chercher un peu d'eau.
Seul alors, je restais un moment en prière,
A genoux et le front sur le front de la bière,
Et laissais sur le bois mes lèvres se poser,
De l'éternel amour chaste et secret baiser !
Puis, je me relevais et reprenais ma course,
Comme si j'avais bu moi-même à quelque source.

Arrivé à l'endroit de la montagne où fut inhumé le père de Laurence tué par les soldats, Jocelyn enterre de ses propres mains la chère dépouille, comme Chactas celle d'Atala.

II

Le poème a deux épilogues. Le premier est beau, si l'on admet le genre romanesque qui satisfait plus l'imagination que la raison. Le second, même ce genre admis, dépasse de beaucoup la mesure. — Voici le premier.

Le curé retourne à son presbytère. Essayant en vain d'étouffer le douloureux et tendre souvenir, il détourne dans la charité le feu qui couve toujours dans son cœur. Il tâche de puiser sa force dans la blessure même de son sacrifice.

S'il poursuivit ainsi son chemin jusqu'au terme,
C'est qu'en ses saintes mains le bâton était ferme;
C'est que sa tendre foi, qui rayonnait d'espoir,
Dorait le but d'avance et le lui faisait voir.
. . . .
Et puis, les demi-cœurs et les faibles natures
Meurent du premier coup et des moindres blessures;
Mais les âmes que Dieu fait d'un acier plus fort
De l'ardeur du combat vivent jusqu'à la mort;
De leur sein déchiré leur sang en vain ruisselle;
Plus il en a coulé, plus il s'en renouvelle,
Et souvent leur blessure est la source de pleurs
D'où le baume et l'encens distillent mieux qu'ailleurs.

J'ai trouvé quelquefois, parmi les plus beaux arbres
De ces monts où le bois est dur comme les marbres,
De grands chênes blessés, mais où les bûcherons,
Vaincus, avaient laissé leur hache dans les troncs :

Le chêne, dans son nœud la retenant de force,
Et recouvrant le fer d'un bourrelet d'écorce,
Grandissait, élevant vers le ciel, dans son cœur,
L'instrument de sa mort, dont il vivait vainqueur.

C'est ainsi que ce juste élevait dans son âme,
Comme une hache au cœur, ce souvenir de femme !

Est-il rien qui surpasse l'originalité de cette image, l'éclat de ce morceau, en sa familiarité si forte et si souple, digne de Lucrèce et du Dante?

Lorsque la grande épidémie survient, le vieux pasteur prodigue sa vie pour son troupeau et dépense rapidement ce qui lui en reste. C'est là que l'épilogue rejoint le prologue :

Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie :
Car c'est en confessant jour et nuit tel et tel
Qu'il a gagné la mort. — Oui, lui dis-je, et le ciel.

Si le poète s'en était tenu là, il n'y aurait qu'à admirer, qu'à applaudir.

Mais voici que le romanesque tout pur remplace le vrai pathétique. A quelque temps de là, on ôte le curé de sa tombe et on l'inhume cette fois près de Laurence. Il faut admettre, pour cela, que l'ami ayant lu ces Mémoires du curé, trouvés sur les indications de Marthe dans le grenier où elle en avait jeté les feuilles éparses, a cru devoir révéler le secret qui s'y trouvait contenu, afin qu'après l'inhumation du curé

dans le cimetière, sa sépulture fût changée. Et c'est ce que l'auteur a indiqué dans les vers suivants :

Lorsque dans la montagne on sut par mes discours
Le secret divulgué de ces saintes amours,
Les pauvres paroissiens, par pitié pour son âme,
Rapportèrent sa cendre au tombeau de la dame.

Quand l'ivresse de la poésie est dissipée, on ne peut approuver la divulgation de ce mystère ; on se demande si elle n'avait pas plus d'inconvénients pour l'effet moral sur ces âmes simples, qu'il n'y avait de pitié pour celle de Jocelyn à transporter son corps près « de la dame ». Il semble à la froide raison que l'ami eût mieux fait de garder ce secret, et de laisser le bon curé dûment inhumé à l'ombre de sa petite église, au milieu de ses paroissiens dans sa mort comme dans sa vie, avec le secret de ses amours.

Tel est le premier épilogue, déjà discutable. Mais le second l'est bien plus encore. Non content d'avoir rapproché Jocelyn et Laurence dans leur dernière demeure, le poète ne s'est-il pas avisé après coup, non seulement de les réunir, mais de les marier dans le ciel ? Mariage mystique, j'entends bien, mais assurément fort étrange. C'est par voie d'apparition à un berger que cette union singulière lui a été révélée. Le berger, qui a assisté à ces noces célestes depuis le commencement jusqu'à la fin, les lui décrit avec un luxe d'images extraordinaire.

Voici dans quel costume et dans quelle attitude les mariés apparaissent à ce pâtre :

...Je vois, comme l'on voit en songe,
Deux figures sortir du ciel resplendissant,
Aux cimes du glacier descendre en s'embrassant,
Et, comme deux oiseaux dont l'aile est éclairée,
S'abattre sur la grotte et planer à l'entrée...
. . . .
Vêtus d'air et de jour au lieu de vêtements,
Se tenant par la main ainsi que deux amants...
. . . .
Et Laurence, abaissant une main jusqu'aux herbes,
Des mille fleurs des prés cueillait de grosses gerbes;
Feuille à feuille, au hasard, nuançait leurs couleurs,
Et de la tête aux pieds se revêtait de fleurs,
Comme une aurore au ciel se revêt de la nue;
Et l'amant embaumé s'enivrait de sa vue.

Et, comme pour venir assister à leurs jeux,
Tout ce qu'ils appelaient ressuscitait pour eux;
Et les plantes croissaient à leur seule pensée,
Et la biche accourait lécher leurs mains baissées,
Et le chien au soleil se couchait à leurs pieds,
Et les pigeons, enfuis de leur nid, effrayés,
Par Laurence nommés revenaient d'un coup d'aile
Becqueter son épaule et planer autour d'elle.
Et puis je vis venir d'en haut, monter d'en bas,
Hommes, femmes, enfants, que je ne connus pas,
A ces noces du ciel foule que Dieu convie...

Maintenant voici la consommation du mariage :

Et deux anges de Dieu sur l'herbe descendirent ;
Sur le couple béni leurs ailes s'étendirent,
Et ces ailes formaient comme un grand dôme bleu
Pour ombrager leurs fronts d'un invisible feu ;

Et j'entendis les voix d'un million de génies
Se répandre sur l'onde en vagues d'harmonie,
Et, pendant qu'ils chantaient, les anges du Seigneur
Aux doigts des deux amants rougissant de bonheur
Passaient le double anneau des noces éternelles,
Et, sur leurs fronts baissés ouvrant un peu leurs ailes
Laissaient percer du ciel un rayon de l'amour :
Et mes yeux foudroyés de ce céleste jour
Virent les deux amants ne former qu'un seul être
Où l'un ne pouvait plus de l'autre se connaître,
Et dans un lumineux évanouissement
Fondre comme une étoile au jour du firmament.
Et, comme pour mieux voir, je détournais la tête,
Tout le lac frissonna du vol de la tempête
Et roula dans ses bruits, avec solennité :
« Laurence ! Jocelyn ! amour ! éternité ! »

Telle est la fin du second épilogue, et du poème.

L'idée de ce mariage, même mystique, de la dame et du prêtre, est d'un goût équivoque. Et l'exécution répond à l'idée : une mignardise affadissante se substitue à la beauté saine. Ces pigeons qui viennent becqueter l'épaule de Laurence, n'est-ce pas du Dorat tout pur? En vain, à propos de certains détails,

Et l'amant embaumé s'enivrait de sa vue,

allèguerait-on le *Cantique des cantiques*. Il ne s'agit point ici du Cohelet avec la Sulamite ; il s'agit d'un prêtre. Ce mélange de mysticisme et d'érotisme est d'un goût faux et malsain.

A la suite du poème, se trouve un remarquable

morceau en prose, intitulé : *des Devoirs civils du Curé*, écrit en 1831, cinq ans avant la publication de *Jocelyn*, et inséré dans le *Journal des Connaissances utiles*[1]. C'est le portrait du Curé de village, portrait réel et idéal à la fois, sans rien de fantaisiste. Lamartine à cette époque se présentait aux élections pour la Chambre des députés, un tel article n'était pas pour nuire à sa candidature. Le morceau est beau en lui-même, d'une éloquence grave et touchante. Il fait ressortir encore ce qu'il y a de malsain dans le second épilogue du poème ; il redonne des bouffées d'air pur.

L'Église, qui venait de censurer le *Voyage en Orient* pour de nombreuses erreurs en religion et en morale, condamna *Jocelyn* pour le mélange excessif du profane et du sacré.

III

En résumé, la conception du poème est hasardeuse et paradoxale ; la construction, faible ; la base défectueuse. Mais on a beau faire ces réserves, on a beau se défendre, on est séduit : les beautés d'inspiration, la richesse des développements descriptifs et lyriques, le style, la couleur, l'harmonie, la large veine de pathétique qui remplit le dernier

1. Que dirigeait Émile de Girardin.

tiers du poème, triomphent de toutes les critiques, et rachètent les nombreuses négligences de l'exécution [1].

Il serait oiseux aujourd'hui de relever, comme le fit Sainte-Beuve quand le livre parut, les incorrections qui abondent.

Un autre critique [2] reprocha à ces paysages alpestres d'être un peu arbitraires, trop vagues et trop fleuris. Ils n'en sont pas moins charmants dans leur vague même, ne précisant guère les contours ; un peu diffus et inachevés, mais irrésistibles. Il ne faut pas, d'ailleurs, confondre les Alpes du Dauphiné avec celles de la Suisse et de la Savoie. Jean-Jacques avait peint celles-ci ; Bernardin, pour renouveler les paysages littéraires, était allé chercher la nature tropicale ; René, les savanes américaines et les forêts vierges du Canada ; l'auteur de *Jocelyn* peint une sorte d'oasis dans un vallon paradisiaque entre les hauts sommets glacés et les neiges immaculées des montagnes de l'Isère : cela lui permet toute la gamme. Ces neiges qui entourent le vallon où règne l'amour

1. L'insouciance de Lamartine à cet égard dépassait tout ce que l'on peut croire. Il fait rimer *épagneul* avec *cercueil*. « Le temps m'a manqué pour revoir mon poème, disait-il à son éditeur Charles Gosselin. Vous n'êtes pas sans avoir sous la main quelque jeune poète sachant le métier, chargez-le de ces retouches ; j'approuve d'avance tout ce que vous ferez. » Et Gosselin contait que bon nombre de vers avaient été ainsi remis sur l'enclume dans son cabinet. — Voir Désiré Nisard, *Souvenirs*, t. Ier.

2. Juste Olivier, de Lausanne, *Note sur le canton de Vaud.*

éthéré sont comme le symbole de la pureté et de la candeur de ses deux héros. Son imagination plane, elle aussi, au-dessus de la Grotte des Aigles, dans la céleste région du sacrifice et de l'héroïsme, où le cœur s'immole lui-même.

Eugène Delacroix disait que, la lumière modifiant sans cesse les contours des objets, il n'y a point de lignes fixes dans la nature. La poésie de Lamartine est ainsi flottante parce qu'elle est vivante. Les lignes de ses paysages palpitent, comme les champs vibrant de chaleur au soleil.

La nature, pour lui, n'est pas inanimée : il y mêle son âme, et il y sent Dieu. Aussi ses peintures ne sont-elles point de ces descriptions à la Delille, où la nature, inerte, déchiquetée, ne figure que par morceaux et compartiments comme une œuvre de marqueterie, au même titre que le jeu d'échecs et le trictrac.

L'abus du descriptif est une pauvreté. Faute de savoir peindre, on décrit sans cesse; faute de saisir l'âme des choses, on en énumère les parties; on n'en rend que l'extérieur. Ce procédé matériel, qui ne demande aucune imagination, au lieu d'émouvoir ou d'intéresser, fatigue et écœure.

Le vrai poète, même dans les choses que vous croyez inanimées, sent une âme, que la sienne appelle et qui lui répond. Par delà ces choses visibles qui s'écoulent incessamment et disparaissent sous le regard, il devine et sent l'invisible, comme l'aveugle sent

la lumière du soleil qu'il ne connut jamais. Cette âme des choses, qui répond à la sienne, c'est la réverbération de Dieu dans son cœur.

George Sand, chose étrange, parut plus sensible d'abord aux défauts qu'aux grandes qualités de ce poème. « *Jocelyn* est, en somme, dit-elle, un mauvais ouvrage : pensées communes, sentiments faux, style lâché, vers plats et diffus, sujet rebattu, personnages traînant partout, affectation jointe à la négligence ; mais, au milieu de tout cela, il y a des pages et des chapitres qui n'existent dans aucune langue et que j'ai relus jusqu'à sept fois de suite en pleurant comme un âne. Ces endroits sont faciles à noter : ce sont tous ceux qui ont rapport au sentiment théosophique, comme disent les phrénologues ; là le poète est sublime. La description, souvent diffuse, vague et trop chatoyante, est, en certains endroits, délicieuse[1]... »

Cette sévérité vient-elle de ce que, femme de lettres, elle écrit à une autre femme de lettres[2],

1. Lettre à madame la comtesse d'Agoult.

2. Lamartine, adorant les femmes et adoré d'elles, n'aimait pas cependant les femmes de lettres, ni les femmes artistes. « L'art, selon lui, est une déchéance pour la femme. Elle est bien plus que poète, elle est la poésie. La sensibilité est une révélation, l'art est un métier : elles doivent le laisser aux hommes, ces ouvriers de la vie ; leur art, à elles, est de sentir, et leur poésie est d'aimer... Malheur aux femmes qui excellent dans les lettres ou dans les arts ! Elles se sont trompées de génie. Si elles se ravalent à imaginer, soyez sûrs que c'est

et au courant de la plume, sous le coup d'une première impression ? A tête reposée, et si elle eût écrit pour le public, elle eût été sans doute plus bienveillante et plus douce ; elle n'eût pas admiré uniquement les endroits « théosophiques » ; elle n'eût point passé sous silence la scène de Laurence mourante, confessant à Jocelyn inconnu l'amour qui seul remplit encore son cœur au moment de paraître devant Dieu. L'auteur de *la Mare au Diable* n'eût pas laissé à d'autres le soin de remarquer que l'idylle d'amour brûlant et pur, puis la catastrophe héroïque et cette péripétie d'un effet suprême, sont encadrées, nouveauté piquante et osée, entre un prologue de presbytère d'une réalité si fine et toute une fin évangélique de curé de campagne ne vivant plus que pour ses ouailles, ne se consolant de son malheur qu'à secourir les autres malheureux, ne trouvant d'allégement à ses souffrances que d'aider à souffrir. Et, après les magnificences des paysages à la manière des peintres italiens, elle eût admiré, dans ces tableaux du commencement et de la fin, quelque chose de la naïveté pénétrante des maîtres flamands.

qu'il leur a manqué quelque chose à aimer : leur gloire publique n'est que l'éclat de leur malheur secret. Hélas ! il ne faut pas les envier, il faut les plaindre d'être admirées. Demandez-leur si elles ne troqueraient pas tout le bruit de leur nom contre un soupir qui ne serait entendu que de leur cœur ! » — Madame de Stael avait dit : « La gloire n'est pour elles que le deuil éclatant du bonheur. »

Béranger, moins naïf pourtant que George Sand, est frappé surtout de ce dernier point. « Je n'ai jamais vu comme dans *Jocelyn*, dit-il, le style que nous nommons racinien entrer profondément dans les détails de la vie intime, presque à tous ses degrés. Jamais le vers ne s'est plié aux peintures et aux narrations les plus difficiles avec autant d'aisance et de vérité, tout en conservant son élégance et son harmonie[1]. »

La poésie de l'œuvre entière est débordante, pareille aux vallons de Jersey dans lesquels des fleurs innombrables semblent couler comme des rivières du haut des collines jusques à la mer. La langue a plus de jet et de mollesse heureuse et de coloris qu'elle n'en eut jamais.

Écume des ruisseaux sur leurs pentes fleuries,
Se perdant comme un lait dans le vert des prairies...
. . . .
La sève, débordant d'abondance et de force,
Coulait en gomme d'or des fent s de l'écorce...

Ces images mêmes pourraient s'appliquer à la poésie de *Jocelyn*.

Sous les beautés littéraires, *Jocelyn* a la beauté morale : idéal de pureté et d'abnégation ; « légende des destinées brisées[1] ». Tous ceux qui souffrent

1. *Ma biographie.*
1. Émile Ollivier, *Lamartine.*

d'une douleur pareille trouvent dans ce poème une consolation.

« Un quart d'heure d'amour vaut mieux que dix siècles de gloire ; une minute de vertu, de prière, de sacrifice, d'élan enthousiaste de l'âme à Dieu, vaut mieux même qu'un siècle d'amour[1]. »

Outre le drame qui fait le fond du poème, combien d'épisodes variés ! les uns pleins de grandeur, les autres pleins de grâce. Un sur *les Laboureurs*, d'une ampleur épique ; deux ou trois sur *les Chiens*, si aimés du poète : morceaux d'une élégance virgilienne et de la réalité la plus neuve, la plus flexible, la plus hardie.

Et cette grandiose parabole de *la Caravane*, où il nous peint, avec la crise de la Révolution, la marche de l'humanité :

La caravane humaine un jour était campée
Dans des forêts bordant une rive escarpée ;
Et, ne pouvant pousser sa route plus avant,
Les chênes l'abritaient du soleil et du vent ;
Les tentes, aux rameaux enlaçant leurs cordages,
Formaient autour des troncs des cités, des villages ;
Et les hommes, épars sur des gazons épais,
Mangeaient leur pain à l'ombre et conversaient en paix.
Tout à coup, comme atteints d'une rage insensée,
Ces hommes se levant à la même pensée,
Portent la hache aux troncs, font crouler à leurs pieds
Ces dômes où les nids s'étaient multipliés ;

1. Lettre de Lamartine à madame Émile de Girardin, 16 juillet 1841.

Et les brutes des bois sortant de leurs repaires,
Et les oiseaux fuyant les cimes séculaires,
Contemplaient la ruine avec un œil d'horreur,
Ne comprenaient pas l'œuvre et maudissaient du cœur
Cette race stupide, acharnée à sa perte,
Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a couverte.

Or, pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts
Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets,
L'homme, continuant son ravage sublime,
Avait jeté les troncs en arche sur l'abîme;
Sur l'arbre de ses bords gisant et renversé,
Le fleuve était partout couvert et traversé;
Et, poursuivant en paix son éternel voyage,
La caravane avait conquis l'autre rivage.

C'est ainsi que le Temps, par Dieu même conduit,
Passe, pour avancer, sur ce qu'il a détruit.

Cette allégorie transparente, apologie de la Révolution, est comme un court prélude poétique à la grande *Histoire des Girondins* qu'il préparait déjà; c'est comme un des embranchements, en quelque sorte, de la pensée du Lamartine nouveau. Il a porté la hache, lui aussi, dans la vieille forêt sacrée de l'ancien régime; lui aussi, il a fait un pont avec les arbres abattus afin de traverser d'un monde à l'autre. Ainsi, pour le fond des idées, *Jocelyn*, comme le *Voyage en Orient*, marque chez le poète la transition entre l'homme ancien et l'homme nouveau, entre le royaliste et le républicain.

Les *Méditations* avaient marqué une ère dans la poésie française, *Jocelyn* est une autre époque dans

l'histoire de cette poésie. Enfin la France tenait un grand poème vivant. Ce n'était ni *la Henriade* de Voltaire, ni *la Pucelle* de Chapelain, ni *la Franciade* de Ronsard, ni le *Clovis* de Desmarets de Saint-Sorlin, ni celui de Lamartine lui-même, ni celui de Béranger, ni le *Saint-Louis* du Père Lemoyne, ni le *Saint-Paulin* de Perrault, ni les *Alaric*, ni les *Childebrand*, ni les *Charlemagne*, ni les *Philippe-Auguste*, ni tant d'autres prétendues épopées historiques : c'était cette simple épopée de l'homme intérieur s'immolant deux fois lui-même, un Polyeucte dont l'héroïsme, non sans tendresse, n'en était que plus touchant, et consumait l'amour humain dans l'amour divin, comme un parfum dans l'encensoir.

Par cette œuvre unissant tant de veines diverses, Lamartine retrouva et même dépassa immensément le succès de sa première. Celle-ci avait été le sourire de l'aurore ; celle-là était le plein midi rayonnant. Comme poète, il atteignait son apogée.

CHAPITRE XVII

LA CHUTE D'UN ANGE

I

Dans une grande préface sur *les Destinées de la Poésie*, écrite en 1834 à la veille de la publication de *Jocelyn*, il disait : « Ne laisserai-je ma pensée poétique que par fragments et par ébauches, ou lui donnerai-je enfin la forme, la masse et la vie, dans une œuvre qui se tienne debout et qui dure quelques années après moi ? »

Il roulait dans sa tête, depuis dix-sept ans, l'idée d'une épopée immense, idée dont il avait été « illuminé », c'est son expression, pendant son voyage de Naples à Rome, en janvier 1821. En décembre 1823, il en exposait à Virieu le plan général :

Ces nuits-ci, j'ai arrêté définitivement le plan de mon vaste poème. Écoute, le voici. Garde-le pour moi, ou pour un autre, si je meurs avant de l'avoir exécuté : car

il faut qu'il s'exécute par quelqu'un pour l'édification des hommes. Voici donc :

La scène s'ouvre peu de jours avant le dernier jour. Un jeune homme est assis parmi les ruines d'une ville sans nom, inconnu aux autres hommes, qui sont en petit nombre. Ils l'abordent et lui demandent s'il est lui-même un homme, qui il est, d'où il vient, ce qu'il veut. Il leur répond qu'il est un homme, mais qu'il est le plus infortuné des hommes, car la mort les soulage tous de la vie, mais pour lui la mort n'est qu'un court sommeil, un intervalle à ses maux, car il a été condamné à mourir, renaître et revivre, jusqu'à ce qu'il fût pur aux yeux de Dieu. Il était avant la création de la terre, et il raconte *la création*. Il fut chargé, après la chute de l'homme, d'être le gardien d'une des filles d'Ève, la plus belle œuvre du Très-Haut. Il s'enflamme pour elle, il souhaite d'être homme et de la posséder, au prix même de la mort. Dieu lui accorde dans sa colère l'objet de ses vœux, il le fait homme, mais le condamne à perdre l'objet de son amour et à ne le rejoindre dans le ciel que lorsqu'il aurait été purifié par plusieurs vies et plusieurs morts méritoires.

Le déluge arrive. Il le raconte : il y périt avec son amante. Il revient au monde quand son premier corps est redevenu terre, sous *les patriarches* ; il fait un récit de cette époque liée à sa vie. — Il reparaît sous *les prophètes* : un récit de ces temps. — Il renaît dans le temps du Christ: il raconte *la Rédemption*. — Il renaît sous les martyrs : un récit des *martyrs*. — Puis enfin sous la Chevalerie : un chant des *chevaliers*. Fin de ses récits. — A ce moment, l'Antéchrist rassemble les hommes et les séduit. Mon héros lui est opposé : on suscite, pour le perdre, une apparence, un fantôme de son Éva, de son amante. Elle tâche de l'entraîner, et ses sectateurs avec lui, dans le parti du désespoir. Les hommes de cette

époque croient que Dieu a abandonné le monde à l'Esprit du Mal, et que le seul parti à prendre est d'invoquer le Mal. Ce héros résiste, rassemble le petit nombre de fidèles, et combat l'armée de l'Antéchrist. Il est presque vaincu, les siens sont tués, le glaive est déjà levé sur lui. La terre tremble, les cieux se roulent, la foudre vole et tue l'Antéchrist et tous les mortels, excepté lui : il reste seul sur la terre. — Vastes descriptions. — Les hommes sortent des tombeaux : *Jugement dernier.* — Il cherche son Éva dans la foule des ombres ; il découvre enfin son tombeau : elle se réveille à sa voix ; ils vont se faire juger. Ils sont réunis dans le sein de Dieu. Et les mondes sont finis.

Et mon poème aussi.

Adieu. Dis-moi vite ce qu'il en sera, avant que j'use de la verve en vain. Et copie-moi ce plan pour me le renvoyer. J'ai peur de le perdre.

Bonsoir encore.

LAMARTINE.

P.-S. — Si tu agrées mon plan, cherche-moi sans paresse et envoie-moi à fur et mesure les plus belles aventures que tu pourras trouver pour les *patriarches*, les *martyrs*, les *solitaires* et les *chevaliers*[1]. Tu rendras

1. De l'épisode des *Chevaliers*, inspiré peut-être de *Tancrède*, un morceau, *l'Invocation du poète*, fut inséré dans les *Harmonies*; un autre, *le Chant des Chevaliers*, fut publié beaucoup plus tard dans les *Nouvelles Confidences*; un troisième dans les *Poésies inédites*; là reparaît la molle facture des alexandrins de Voltaire. — Un autre épisode du grand poème devait s'appeler *les Pêcheurs*; il aurait été composé et écrit, même annoncé en librairie; puis le manuscrit se serait perdu dans un voyage. On ne voit pas qu'il fût question de cet épisode dans le plan primitif. On n'y voit pas non plus la place de *Jocelyn*; il faut supposer qu'il eût été l'avant-dernier épisode de la grande œuvre totale.

un grand service au poème. Ne l'oublie pas. Si tu m'aides, je le ferai, Dieu aidant aussi. »

Voilà donc la première idée de cette énorme épopée. Un mois après, il y revient :

Je te remercie d'avoir lu et examiné mon argument poétique. Je commence le premier chant, qui sera comme un long prologue. J'irai ensuite en avant, comme Dieu voudra. Fournis-moi non des faits historiques, mais les plus belles aventures, vraies ou feintes, sur mes époques épisodiques. Si l'on avait de la santé, cela serait, je crois, le premier poème du monde après le *pater Homerus*, et même à côté. Mais je sens mon indignité, et je commence, *in nomine patris.*

Est-ce *patris Homeri*, ou *patris Dei ?* C'est l'un et l'autre en même temps.

Deux mois plus tard :

Puisque tu ne veux pas m'envoyer mon chant de *Chevalerie*, je l'ai inventé, et je l'écris à présent. Mais invente-moi les *Patriarches* : une divine histoire patriarcale, simple, pure, grande et pieuse, biblique enfin. Je te donne un an : tu n'es pas pressé. Je travaillotte tout doucement, dérobant ce qu'on peut dérober aux souffrances et aux peines morales,

Faisant ore un tendon,
Ore une oreille et quelque cartilage.

Ce souvenir d'un conte gaillard de La Fontaine, appliqué à sa composition biblique, est assez plaisant.

... Je fais lentement ma tâche de chaque mois. Je suis une faible source d'où coule goutte à goutte un grand fleuve.

Le poème entier devait avoir quarante-huit chants, autant que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ensemble.

L'auteur se proposait donc de peindre, en un certain nombre d'épisodes, l'histoire de l'humanité aux diverses époques, encadrée entre la création et le jugement dernier. Chaque épisode devait représenter un cycle de l'histoire humaine. Le drame qui se déroulait d'acte en acte à travers ces cycles, c'était celui des existences successives de l'Ange déchu. Par amour pour une mortelle, il a souhaité de devenir mortel lui-même, et Dieu dans sa colère l'a exaucé. Mais la bonté du Tout-Puissant permet que sa vie renaisse de la tombe à chaque fois, et que, s'épurant d'épreuve en épreuve au creuset de la douleur, au feu du sacrifice, il puisse mériter de « retrouver le ciel, parce qu'il l'aura refait dans son cœur[1] ».

Le symbole philosophique est transparent : cet Ange déchu, c'est « l'homme universel » dont parle Pascal, et qu'avait semblé déjà annoncer le beau vers des premières *Méditations* :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

1. Émile Faguet, *Études littéraires sur le XIX*e *siècle*.

II

De 1820 à 1835 environ, les Anges étaient fort en honneur dans la littérature et dans les arts. C'était comme une mode : elle se rattachait à l'espèce de renaissance religieuse à laquelle *le Génie du Christianisme* avait servi de drapeau. L'architecture, la peinture, la poésie en étaient remplies.

En 1821, lord Byron, à Ravenne, avait écrit un mystère intitulé *Ciel et Terre*, inspiré du célèbre verset de la *Genèse* (VI, 2) qui a donné lieu à un si grand nombre de discussions et tant exercé l'exégèse : « Or il arriva que, quand les hommes eurent commencé à se multiplier sur la terre et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et prirent pour femmes celles d'entre elles qui leur plurent. »

L'orthodoxie, un peu gênée par ce texte, ne voulut point que les Enfants de Dieu dont il y est fait mention fussent des Anges ; elle préféra voir en eux les descendants de Seth, restés fidèles au culte de Jéhovah, mais séduits cependant par les filles des peuples idolâtres issus de Caïn.

Lamartine, non plus que les autres poètes, ne se piqua point d'orthodoxie, et préféra l'interprétation plus dramatique qui lui permettait de peindre encore non seulement les passions de l'amour, source iné-

puisable de la poésie, mais en même temps cette nostalgie du ciel qui est l'arrière-fond des plus nobles sentiments humains.

En 1822, le poète irlandais Thomas Moore avait publié *les Amours des Anges*, même sujet que celui de Byron, les relations des Fils du Ciel avec les Filles de la Terre avant le Déluge. — Or, c'est en 1823 et 1824 que Lamartine écrit à Virieu les lettres que nous venons de citer.

En 1826 avait paru le poème d'Alfred de Vigny, *Eloa*. C'est la chute d'une sœur des Anges, ou d'un Ange féminin[1], né d'une larme du Christ : à la mort de Lazare, Jésus laisse échapper un pleur ; de ce pleur éclôt Éloa. Cette sœur des Anges elle-même, éprise de pitié pour Satan, l'Ange tombé, tombe comme lui.

Un autre poème de Vigny, *le Déluge*, a pour sujet l'union d'un Fils de Dieu avec une Fille des hommes.

Ainsi l'idée était dans l'air. Elle s'empara de l'imagination de Lamartine. Il ébaucha l'œuvre avec feu ; puis la laissa dormir longtemps, ayant peine sans doute à amalgamer les éléments contradictoires et réfractaires du sujet tel qu'il l'avait conçu. Enfin, après une quinzaine d'années, excité par le

1. Les Anges cependant ne sont d'aucun sexe. — Voir Renan, *Vie de Jésus*, p. 280, in-8°, 2e édition, Paris, Michel Lévy frères, 1863.

succès immense de *Jocelyn*, il se mit à achever hâtivement un des épisodes commencés, et le donna au public deux ans après, insuffisamment mûri.

L'action se passe à l'époque qui précède immédiatement le Déluge, et c'est ce cataclysme qui la termine. Les aventures de Cédar et de Daïdha sont le drame ; le développement de trois états successifs de l'humanité est le fond de tableau. Les paysages sont ceux du *Voyage en Orient* : le mont Liban, les rives de l'Oronte, le mont Carmel, les ruines de Babel, que l'auteur mêle avec Balbek[1]. Un pieux solitaire, retiré au mont Liban, a fait au poète ce récit ; le poète l'a écrit, en douze mille vers, divisés en quinze *Visions*.

Depuis qu'ils ont perdu le Paradis, l'homme et la femme se sont égarés dans leurs voies. La connaissance de Dieu s'est effacée ; les groupes nomades de leurs descendants adorent de vaines idoles. Les uns sont adonnés à la vie pastorale ; les autres à la vie chasseresse. Quelques-uns, violents et sensuels, se sont faits chasseurs d'hommes et de femmes. Dans leurs courses errantes, ils guettent les plus beaux et les plus belles pour les emmener en esclavage. Or, la fille la plus éclatante et la plus pure d'une

1. A peu près de même, il a plu à Racine, dans *Bajazet*, de mettre Babylone au lieu de Bagdad. (Voir *le Romantisme des Classiques*, p. 276.)

des premières tribus, fatiguée d'une longue marche avec ses frères, s'est assise dans un bois éclairé par la lune, au bord d'un lac; le sommeil s'est emparé d'elle, pendant que ses frères, sans s'apercevoir de son absence, marchaient toujours.

Un ange, son ange gardien, contemple Daïdha endormie, les ombres et les rayons jouant sur son corps. Ému de sa beauté, il lui fait apparaître en rêve une figure semblable à lui-même, pour lui inspirer de l'amour. — Singulier ange gardien! mais c'est le point de départ nécessaire.

Pendant qu'il la contemple, surviennent des géants chasseurs d'hommes, qui, sans le voir, s'apprêtent à la saisir. L'ange forme un ardent souhait de devenir homme pour la défendre; Dieu, irrité, exauce le vœu : l'ange déchu revêt la forme humaine et oublie le ciel; la Voix d'en haut se fait entendre et le condamne à traverser plusieurs existences terrestres avant de pouvoir remonter, par ses expiations, au rang d'où il est tombé.

D'un coup de sa tête puissante, il brise la poitrine d'un des ravisseurs; puis, se faisant une massue du corps de cet ennemi abattu, il abat aussi tous les autres.

La jeune fille s'est éveillée au bruit de la lutte; et, se voyant sauvée par ce bel inconnu, elle le suit et l'aime.

Les frères de Daïdha, qui s'étaient aperçus de son absence, revenaient pour la chercher; ils voient un

étranger près d'elle : tout étranger, en ces temps-là, est un ennemi : ils s'emparent de lui et ils le font esclave. Il aura nom Cédar, du lieu où ils l'ont pris. On le charge de mener les troupeaux dans les pâturages et de les y garder la nuit. Daïdha va l'y trouver, et s'enfuit avec lui, comme Atala avec Chactas, à travers les solitudes. Cette fuite amoureuse dans les bois est un des endroits exquis du poème. De leur amour naissent deux enfants. Un chef les découvre, et veut les noyer ; Daïdha les sauve; mais on l'arrête et on la condamne à périr de faim avec eux dans une tour. Cédar est jeté dans l'Oronte. Il s'échappe, revient, tue ses ennemis, démolit la tour, et, avec Daïdha et les enfants, va cacher dans les déserts leurs nouvelles espérances de bonheur. Ici finit la première partie du poème, celle où est peinte la vie pastorale et nomade de l'humanité.

III

Une antithèse à la Rousseau représentera, dans l'autre partie, la vie sédentaire, enfermée, et la corruption des villes. L'imagination de Lamartine, noble et sereine par nature, se donnera un mal infini pour créer les plus hideux tableaux de crimes et de vices.

Entre ces deux peintures opposées il va mettre un grand intermède, qui aux uns paraît la plus belle partie du poème, aux autres un hors-d'œuvre choquant. Cédar et Daïdha rencontrent sur le Carmel un vieillard d'un visage imposant et doux, Adonaï : proscrit par les tyrans des villes, il s'est réfugié dans la solitude ; il y passe sa vie en méditation : ce qu'il entend dans sa conscience et dans son cœur, il le grave sur des feuilles d'airain, en un style plein de majesté ; ces pages que le poète a intitulées *Fragments du Livre primitif*, ce sont les principes de la religion naturelle ; il écarte toutes les autres écritures.

Hommes ! ne dites pas en adorant ces pages :
Un Dieu les écrivit par la main de ses sages.

. . . .

Le seul livre divin, dans lequel il écrit
Son nom toujours croissant, homme, c'est ton esprit.

. . . .

L'Intelligence en nous, hors de nous la Nature,
Voilà les voix de Dieu ; le reste est imposture.

. . . .

Si je dis que ce livre est de Dieu, dites : Non !

Dieu n'agit point par miracles. L'homme est libre et responsable. S'il mérite, il monte : c'est le ciel ; s'il démérite, il descend : c'est l'enfer. Mais il peut remonter toujours : il n'y a point, dit Adonaï, de peines éternelles.

D'un supplice sans but la pensée est impie;
Ce que le temps souilla, c'est le temps qui l'expie,
A sa source à la fin toute eau se réunit,
Et, même dans l'enfer, c'est l'amour qui punit[1].

C'est donc lui qui pardonnera aussi un jour.

Le *Livre primitif* rejoint cependant le Nouveau Testament et le Christ dans la plus simple et la plus sublime de toutes les prières : « Notre père, qui êtes aux cieux... » L'homme l'avait trouvée dès le commencement dans son cœur; elle s'était perdue, le Christ l'a retrouvée. Ainsi parle Adonaï. Son livre rejoint aussi les paroles de Jésus à la Samaritaine : « Le temps va venir, et c'est tout à l'heure, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. »

Le vieillard, ayant transmis ces choses à Cédar et à Daïdha, peut maintenant mourir.

Tandis que la grandeur épique des autres parties du poème éclate surtout dans la description des forces physiques et brutales, au contraire la beauté de cet intermède philosophique et religieux est entièrement morale, et fait par là un éclatant contraste avec tout le reste[2].

1. Huitième Vision.
2. C'est sans doute en pensant à cet intermède que l'auteur dit dans son *Avertissement* : « La Nature morale est le sujet de ce poème, de même que la Nature physique fut le sujet du poème de Lucrèce. »

Seulement, le rationalisme du *Livre primitif* jure avec l'époque choisie par le poète. Ce n'est pas aux temps primitifs, c'est dans une civilisation déjà avancée qu'un tel livre peut être écrit et compris. Loin d'être le livre des premiers jours, c'est le livre des derniers jours ; c'est ce que le cerveau d'un Lamartine, plusieurs centaines de siècles après l'époque de son poème, a pu produire de plus réfléchi. Aussi présente-t-il cette singularité, de combattre certains dogmes avant qu'ils se soient produits dans l'histoire : par exemple, celui des peines éternelles.

L'auteur l'appelle *primitif*, comme on mettait aux premiers temps du monde le Paradis terrestre ou l'Age d'or ; mais c'est au contraire le fruit de la maturité du genre humain et de Lamartine lui-même ; c'est toute sa philosophie religieuse vendangée et mise au pressoir. Ni Adonaï n'a pu écrire un tel livre avant le déluge, ni ses deux auditeurs y rien entendre. On ne s'aperçoit pas en effet que leur vie ait reçu le moindre germe de cette semence précieuse, et en ait été, par la suite, modifiée en rien. C'est donc non seulement un anachronisme, mais un hors-d'œuvre ; Lamartine l'écrit pour lui et pour nous, non pour Cédar et Daïdha. Mais on ne regrette point une faute qui produit de telles pages.

C'était non seulement le rationalisme, c'était même le panthéisme, ou peu s'en fallait, lorsque le

poète, voulant définir les rapports du Créateur avec la création, le faisait parler ainsi :

Mes ouvrages et moi nous ne sommes pas deux.
Comme l'ombre du corps je me sépare d'eux ;
Mais, si le corps s'en va, l'image s'évapore...

Cela souleva des clameurs. L'auteur, dans les éditions suivantes, remplaça ces trois vers par ceux-ci :

Rien ne m'explique, et seul j'explique l'univers.
On croit me voir dedans, on me voit à travers.
Ce grand miroir brisé, j'éclaterais encore...

Au reste, il maintenait, dans la préface, que les *Fragments du Livre primitif* expriment l'idée rationnelle de Dieu.

Virieu ne manque pas de lui reprocher ses hérésies. Lamartine lui répond que décidément il préfère l'usage de sa raison à la foi aveugle, à « la pensée toute faite » ; il aime mieux faire lui-même sa pensée :

Je ne partage pas ton antipathie irrationnelle contre le rationalisme. Je crois, au contraire, qu'après s'être beaucoup et vainement soulevé de soi-même pour monter plus haut que le simple bon sens, l'homme revient à sa raison, sainement et consciencieusement consultée, et que ce qu'elle lui dit avec évidence, c'est la vérité pour lui et pour le temps où elle parle. Le reste n'a de fondement que dans nos désirs et nos imaginations

avides d'ultra-vérités. La raison seule est le principe, le moyen et la fin : c'est le Verbe parlant en nous[1]...

En vivant, je me suis découragé quelquefois de penser. et jeté dans la pensée toute faite, par désespoir. En vivant davantage et en m'améliorant un peu, j'ai rougi de ce désespoir qui dégrade la raison, et je reviens énergiquement et pieusement au rationalisme. Parce que ce flambeau n'a qu'une lueur vacillante, est-ce une raison de l'éteindre ?... A cette lueur, beaucoup d'ombres s'évanouissent, et beaucoup d'écailles tombent des yeux... Il faut suivre le sentier que cette raison éclaire et qui mène à une idée de Dieu et des choses plus haute et plus grande. Tel est mon état moral actuel : il est triste, car on est seul en apparence, mais il est bon, car il est sincère et pénible. Le feu consume avant de transformer[2].

Naturellement, les esprits religieux, soit catholiques, soit protestants, qui avaient porté aux nues le poète des *Méditations* et des *Harmonies*, se retournèrent violemment contre l'auteur des *Fragments du Livre primitif*, et lui appliquèrent à lui-même le titre de son livre. « Comment cet Ange de lumière est-il tombé du ciel[3] ? » *La Chute d'un Ange* fut mise à l'index, comme l'avait été *Jocelyn*. Vinet emploie soixante-dix pages à en détailler les hérésies.

La religion de Lamartine n'était pas une religion

1. De Mâcon, 19 août 1838. — Cf. Fénelon : « O Raison n'es-tu pas le Dieu que je cherche ?...
2. De Saint-Point, 18 octobre 1838.
3. *Quare decidit Lucifer de cœlo ?*

figée dans des formules ; elle donnait dans l'excès contraire, étant illimitée, flottante et mobile. Cependant il semble qu'elle se rapprochait parfois de celle que concevait Pascal lorsqu'échappant par les élans de son âme ardente au rigorisme janséniste, il écrivait ce simple mot si doux : « La religion, c'est Dieu sensible au cœur. » Lamartine ne pouvait supporter d'être enserré dans les liens théologiques comme une momie égyptienne dans les bandelettes funéraires. Il lui fallait la liberté et le haut vol, au risque de quelque chute icarienne. Il considérait « cette sainte liberté des enfants de Dieu » comme un hommage plus précieux au Père que l'abdication de la pensée.

IV

Après cet admirable intermède, dans lequel il semble s'être proposé de donner un pendant à la Profession de foi du *Vicaire savoyard*, il arrive à la contre-partie de son poème. La bizarrerie s'y déploie.

Une sorte de navire ailé paraît dans les airs. Trois hommes armés en descendent, envoyés par les tyrans de Babel, qui se disent dieux. Ils tuent le vieillard, brûlent le Livre primitif, — mais l'esprit renaîtra des cendres ; — ils enlèvent Daïdha, Cédar et les enfants dans leur aérostat.

Voilà une machine aussi surprenante, avant le Déluge, que les canons avec lesquels, avant la création de la terre et de l'homme, les anges rebelles et les anges fidèles de Milton se livrent bataille dans les collines et les vallées du ciel.

Le navire ailé arrive au-dessus d'une ville immense, sur les bords de l'Euphrate. Le tyran Nemphed ordonne que l'on porte Daïdha à son harem, et fait mutiler Cédar, qui subira la plus dégradante servitude.

Les tyrans-dieux sont assis et couchés à un festin, dans une vaste salle dont les cariatides sont des corps de vierges vivantes et nues, soutenant au-dessus de leurs têtes des corbeilles de fleurs. Le divan autour de la table est fait de chevelures de femmes, « molles toisons encore chaudes de la vie dont elles s'abreuvaient sur ces têtes infortunées ». Les coussins « sont des corps entassés d'enfants nus, dont la chaleur animale, plus restaurante et plus suave à ces dieux assoupis que celle de la plume des oiseaux, les invite plus doucement au sommeil[1]. »

Avant qu'ils dorment, on les divertit par des spectacles d'horreur, où la souffrance et la mort ne sont pas simulées et feintes, mais réelles. Les corps saignent, les âmes sont torturées...

Que de verve perdue sur des inventions malheu-

1. Tout cela est de telle nature que, redoutant d'en faire moi-même l'analyse, je préfère emprunter quelques lignes de celle du pasteur Vinet.

reuses ! Le poète, dont le noble esprit aime naturellement la pureté, se donne ici pour tâche ingrate de peindre des choses immondes et atroces. Son sujet, tel qu'il l'a conçu, le lui commande, à ce qu'il croit.

Toute cette partie du poème est d'une fantaisie déréglée et malsaine. Ni intérêt, ni vraisemblance. Rien ne peut raisonnablement s'expliquer.

Comment le tyran Nemphed savait-il l'existence de Daïdha et de Cédar au fond de leur lointaine solitude? Pourquoi les a-t-il fait enlever en ballon? C'est que la race de son peuple baisse et qu'il espère la régénérer. si lui ou ses suppôts engendrent de Daïdha des enfants beaux comme elle.

Mais il a une favorite, Lakmi, qui devient jalouse de Daïdha, et qui, d'autre part, convoitant Cédar, va le visiter dans sa prison et s'offre à lui. Il la repousse.

Alors, recourant à la ruse, elle va trouver Daïdha. Celle-ci, désolée de l'esclavage de Cédar, de la séquestration de ses enfants qui, séparés d'elle et de lui, souffrent de la faim et du froid, coupe sa chevelure et la remet à Lakmi pour les vêtir.

Lakmi, se couvrant elle-même de cette chevelure de Daïdha, trompe Cédar, à la faveur de la nuit, par cet artifice (souvenir peut-être de Jacob et d'Esaü); le fait sortir du souterrain où il était enfermé, et s'enfuir avec elle. Une fois loin du palais, dans les ténèbres, ils se reposent ensemble au bord du fleuve.

Le jour naissant fait voir à Cédar son erreur : ce

n'est point Daïdha! Il repousse une seconde fois Lakmi, et si fort, qu'il la précipite dans le fleuve. Rebutée deux fois par Cédar, elle meurt avec joie.

Il s'en retourne vers la ville, soulève, le peuple contre les tyrans-dieux, les égorge, délivre Daïdha. Le peuple assouvit ses vengeances, éventre ses maîtres... et les mange.

Dévidant de leurs dieux les sanglants intestins,
De cette chair fumante ils font d'affreux festins [1].

Cédar et Daïdha s'enfuient dans le désert avec leurs enfants. Ceux-ci périssent de soif. La mère, folle de douleur, accuse de leur mort le père infortuné, l'accable de ses malédictions, et succombe. Cédar, désespéré, amasse un bûcher, y brûle leurs corps, et y monte pour mêler sa cendre à la leur, en lançant contre le ciel un cri de colère et de blasphème.

La Voix d'en haut lui répond : il a souhaité de déchoir du ciel à la terre; il tombe à présent plus bas encore, jusqu'au suicide; pour expier ce double crime, il lui faudra une nouvelle série d'épreuves.

A l'instant où la flamme du bûcher le consume avec les restes de tout ce qu'il aimait, la race humaine ayant comblé la mesure des vices et des crimes, les cataractes du ciel s'ouvrent : le Déluge commence. C'est la fin du poème.

1. Quinzième Vision. — Un historien allemand de la littérature française, Julian Schmidt, découvre dans ces scènes d'horreur « une certaine parenté entre Robespierre et Lamartine ». Si

V

On voit à quel point la conception générale de l'œuvre est incohérente et combien la composition manque de solidité. Ces vastes esquisses de la vie humaine aux âges préhistoriques ne pouvaient avoir quelque vraisemblance et quelque intérêt qu'au moyen de patientes recherches archéologiques dont on eût cueilli seulement la fleur : Lamartine n'était pas archéologue. Il ne paraît même pas avoir songé à utiliser les connaissances récentes qui de son temps étaient dans le domaine public.

Où avait-il pris l'idée de ces géants-dieux ? Une dissertation du Père Pezron, *les Antiquités des Celtes*, qui avait paru en 1703 dans le *Dictionnaire de Trévoux*, lui était tombée sous la main ; il prit là cette idée bizarre et n'alla pas chercher plus loin[1]. D'après le père Pezron, ces géants de la Bible étaient des conquérants d'origine celtique, espèces de tyrans

encore c'était à propos de l'*Histoire des Girondins*, lorsque Lamartine en vient à glorifier Robespierre, peut-être concevrait-on comment un rapprochement si singulier a pu venir à l'esprit de Julian Schmidt. Mais ici il dépasse la mesure permise des paradoxes, même germaniques.

1. M. Leconte de Lisle, dans sa Cité des Géants, Hénokhia, a été plus pénétrant et plus moderne au point de vue historique. Littéralement et moralement, on a eu raison de rapprocher son *Qaïn* du Prométhée d'Eschyle et de l'Épicure de Lucrèce. — *Poèmes barbares*.

césariens, dont les Grecs firent leurs dieux. Il rattachait ainsi ces géants de l'Écriture à la mythologie hellénique. Il les faisait vivre dès avant Abraham. Lamartine les met immédiatement avant le Déluge, et les pourvoit d'arts mécaniques prestigieux.

A cette érudition surannée et frelatée, à ces interprétations arbitraires de la Bible, il mêle non seulement des tableaux à la Suétone, ou bien quelques teintes d'Orient à la *Bajazet* et à la *Zaïre*, mais encore ses pensées de philosophie contemporaine : éléments disparates et réfractaires, dont il ne pouvait résulter qu'une œuvre hybride.

Sur cette composition inconsistante, une exécution fort inégale, très lâchée et précipitée (au milieu de toutes sortes d'affaires, — politiques, financières et vigneronnes). — Çà et là, quelque belle fresque brossée à la diable, enlevée d'une main de feu, en courant. Ailleurs, des langueurs prosaïques :

Cependant, comptant l'heure à ses pulsations,
Cédar est abîmé dans ses réflexions.

. . . .

Avec ce que l'enfant simple balbutiait,
Confiant et crédule il s'identifiait;

De surprenantes négligences d'expression, de syntaxe, et de rime :

Et que, sur votre tête, un grand morceau *des cieux*
Des merveilles *du ciel* entretienne vos yeux[1].

1. *Hymnes* rimant avec *sublimes*, *cèdres* avec *ténèbres*. — Vinet en fait un chapelet long de quatre ou cinq pages, et qui n'est pas complet.

En revanche, des descriptions grandioses : telle la lutte de Cédar contre les géants ; ou des jets lyriques d'une beauté neuve : tel le *Chœur des Cèdres* du mont Liban :

Tu le sais, ciel des nuits à qui parlent nos cimes ;
Vous, rochers, que nos pieds sondent jusqu'aux abîmes
Pour y chercher la sève et les sucs nourrissants ;
Soleils, dont nous buvons les dards éblouissants ;
Vous le savez, ô nuits, dont nos feuilles avides
Pompent les frais baisers et les perles humides :
Dites si nous avons des sens !

Des sens dont n'est douée aucune créature !
Qui s'emparent ici de toute la Nature,
Qui respirent sans lèvre et contemplent sans yeux,
Qui sentent les saisons avant qu'elles éclosent ;
Des sens qui palpent l'air et qui le décomposent,
D'une mortelle vie agents mystérieux !...

C'est au pied d'un de ces grands cèdres qu'à la première scène du poème la jeune Daïdha s'est endormie, et que son Ange, la contemplant, se perd.

C'était, parmi les fleurs, une belle enfant nue...
Sa mère sur son front n'avait encore compté
Depuis son lait tari que le douzième été ;
Mais dans ces jours de force où les sèves moins lentes
Se hâtaient de mûrir les hommes et les plantes,
Treize ans pour une vierge étaient ce qu'en nos jours
Seraient dix-huit printemps pleins de grâce et d'amour.
Non loin d'un tronc blanchi de cèdre, où dans les herbes
L'astre réverbéré rejaillissait en gerbes,
Un rayon de la lune éclairait son beau corps ;
D'un lac pur et dormant ses pieds touchaient les bords,
Et quelques lys des eaux, pleins de parfums nocturnes,
Recourbaient sur son corps leurs joncs verts et leurs urnes ;

Son bras droit, qu'elle avait ouvert pour sommeiller,
Arrondi sous son cou, lui servait d'oreiller...

Autant le poète d'Elvire spiritualisait la femme aimée, jusqu'à en effacer le corps [1], autant le poète de *la Chute d'un Ange* se plaît à décrire le corps féminin. C'est depuis son voyage en Orient que lui est venu ce goût de harem. Il accumule, comme un Rubens, les nudités, qu'il avait jusqu'alors non seulement voilées, mais supprimées [2]. Que dire ici des chapiteaux de colonne faits de jeunes vierges vivantes, et des coussins de divan formés de chevelures féminines encore tièdes et de corps d'enfants nus?

L'art véritable doit s'adresser à l'âme. Que s'il est amené par le sujet à peindre par hasard les choses du corps, il doit en faire un choix sévère, puis les traduire à l'usage de l'âme, afin de l'émouvoir sans la troubler. Exciter les sens, ou même seulement ébranler les nerfs, c'est le fait d'un art inférieur.

Quand l'auteur ne force point son génie pour inventer des scènes sensuelles ou atroces, il retrouve la grâce. C'est un tableau à la Prudhon que celui où le poète peint une mère sur la tombe de son enfant

1. Voir ci-dessus, chapitre VIII.

2. L'Anglaise qui avait uni sa destinée à la sienne en était choquée. Sur les épreuves d'imprimerie qu'elle corrigeait en épouse dévouée, aux jours de la détresse finale, elle ajoutait, dit-on, dans le texte, quelques lierres et quelques lianes autour du corps sans voiles de Daïdha.

et lui parlant, la bouche près de la terre sous laquelle les êtres d'en bas l'ont emporté par jalousie :

Non loin de là, pressant un tertre de pelouse,
A l'Ombre de sa fille ainsi parlait l'épouse :
« Adda, fleur de mon sein, larme du cœur, c'est moi.
Les hommes de dessous furent jaloux de toi ;
Ils te firent tomber dans l'envieuse couche
Avant que mon doux lait fût tari sur ta bouche.
Oh ! dis-moi, redis-moi, quel lait bois-tu là-bas ?
Quelle mère en chantant te berce sur ses bras ?
De quel nom, mon Adda, plus doux t'appelle-t-elle ?
Dis-le-moi pour qu'aussi de deux noms je t'appelle,
Pour qu'en venant la nuit parler à ton gazon,
Ton âme se réveille et réponde à ton nom !
Enfant, as-tu grandi sous l'herbe où tu reposes ?
Les enfants de la Mort te tressent-ils des roses ?
Des grains rouges des bois te font-ils un collier ?
Il me semble parfois que je t'entends crier ;
J'ouvre mes bras la nuit, ma fille, pour te prendre :
Car l'époux de mes nuits, hélas ! a beau suspendre
Tes frères à mon cou pour m'y faire penser,
Des deux yeux de mon âme il ne peut t'effacer [1].
Je suis l'oiseau plaintif à l'aile bleue et blanche,
Dont le courant du fleuve, en secouant la branche,
A fait tomber du nid et rouler dans les flots
Un petit, le premier de la couvée éclos :
Il a beau réchauffer les autres dans sa plume,
Du seul qu'il a perdu le souci le consume,
Et tout le jour il crie et regarde dans l'eau
Et porte sa becquée à son petit oiseau [2].

1. Cf. Victor Hugo, *le Revenant*, dans *les Contemplations*, plus compliqué, mais plus à effet.
2. Troisième Vision.

Schlegel dit que le Pyrrhus de Racine « est un brigand bien élevé qui présente le poignard avec politesse ». Dans *Iphigénie* comme dans *Andromaque*, le langage le plus élégant contraste singulièrement avec l'atrocité du sujet. Entre ces mœurs barbares et le style racinien il y a trois mille ans de civilisation. De même Lamartine, dans *la Chute d'un Ange*, présentant des êtres sauvages, les fait parler en style lamartinien, sans même varier suffisamment ce style selon le caractère de chacun d'eux. « On sourit quand un monstre des forêts, un sylvain velu et féroce, qui n'a de l'humanité que la forme, exprime en paroles suaves et comme veloutées d'amour, son admiration pour Daïdha endormie, qu'il traitera, le moment d'après, avec la dernière brutalité... [1] »

Daïdha et Cédar, Lakmi la courtisane, le tyran Nemphed, Arasfiel la brute, ont tous le même style.

Lamartine, génie essentiellement subjectif et lyrique, a fait ici effort pour sortir de son moi et créer des personnages; il n'y a qu'imparfaitement et inégalement réussi.

Mais le reproche le plus général qu'on puisse adresser à *la Chute d'un Ange*, c'est que, par la hâte excessive, l'œuvre n'arriva pas à maturité [2].

1. A. Vinet, *Études sur la Littérature française au* XIXe siècle, t. II.

2. Edmond Scherer va jusqu'à dire : « *La Chute d'un Ange* n'a été écrite que pour les libraires. » Il veut dire apparem-

Ce poème ressemble aux ruines de Balbek, au milieu desquelles Lamartine y avait rêvé. Ce sont de grands morceaux superbes, mais épars, à peine reliés çà et là. Le temps a ruiné les édifices de la grande ville orientale; ici faute de temps au contraire, la composition du monument est restée presque à l'état chaotique : des parties grandioses, de magnifiques blocs, des fûts de colonnes gigantesques, çà et là quelques bas-reliefs délicatement fouillés, excitent l'admiration ; l'absence d'ordre la déconcerte et l'afflige.

L'aspect de ces ruines titaniques a éveillé en lui la vision du monde antédiluvien, « monde où, par un contraste qui ne se renouvellera point, la vigueur et la décrépitude sont contemporaines ; monde qui présente presque à la fois le tableau de la vie sauvage, de la société à peine ébauchée, et, tout auprès, celui des grandes agglomérations politiques, de la puissance tutélaire dégénérée en tyrannie, et d'une corruption sociale qui n'a point passé à travers la civilisation. Entre ces deux barbaries, l'une et l'autre séparées de Dieu, et par conséquent de la vérité, le poète devait faire apparaître la vérité, c'est-à-dire Dieu, en qui réside et de qui découle et par qui

ment que, le succès de *Jocelyn* ayant mis en goût les libraires, ils sollicitèrent Lamartine de leur livrer un autre ouvrage à publier le plus promptement possible, et que le poète, entraîné par eux, acheva hâtivement et imparfaitement l'œuvre depuis longtemps commencée.

s'explique toute vérité humaine et sociale. Il a, selon sa pensée, satisfait à cette condition du sujet, non pas en créant une troisième société ou un troisième groupe d'hommes, mais un seul individu en qui se réunissent le vrai culte, la vraie morale, la vraie civilisation, modèle des plus hautes vertus, dépositaire des arts les plus excellents, propageant un fond de sa solitude parmi les foules opprimées les idées de Dieu et de liberté, et enfin, pour que rien ne manque à l'autorité de sa mission, martyr de la vérité qu'il a répandue[1]. »

Mais M. Vinet ici rend compte du dessein de Lamartine plutôt que de son œuvre, ou bien l'éclaircit en la résumant. Son analyse permet au lecteur de supposer à ce poème un sens plus suivi et une marche plus accusée qu'il n'a réellement.

Dans ce poème plus que dans tout autre de Lamartine, la vertu du travail fait trop visiblement défaut : les beautés d'inspiration demeurent, mais ne sont point soutenues. Sans attendre les dons de la Muse, il les lui arrache, au risque de la blesser. La violence met en fuite la grâce. Les effets de style sont outrés. La langue elle-même subit des entorses ; l'expression devient de plus en plus imprécise.

1. *Études sur la Littérature française au XIXe siècle*, t. II.

Lorsqu'un chanteur longtemps illustre sent que sa voix, dans ses triomphes mêmes, commence à s'altérer et risque de n'atteindre plus d'emblée la note de valeur en sa pureté absolue, craignant de rester au-dessous, il pousse au-dessus et force; le public applaudit; seules les oreilles fines s'en affligent. Ici de même on sent l'effort dans l'exagération des effets. L'imagination pressée ne prend plus le temps de mettre les objets au point ; elle les saisit confusément. Au lieu de la vibration des contours dans la lumière, qui, loin d'exclure la précision, rend les palpitations de la vie, ici les contours sont noyés dans le déluge des couleurs. Le hasard de l'improvisation donne des coups de filet dans l'océan des choses, et en ramène, avec quelques proies et trouvailles, des algues, des goémons et des débris.

Le poète lui-même savait bien que son improvisation, lorsqu'il s'était remis à cet ouvrage ancien, avait été trop précipitée. « Je publie, ces jours-ci, écrit-il à Virieu le 2 avril 1838, un épisode de douze mille vers, *la Chute d'un Ange*. C'est détestable; mais indispensable à mon œuvre future » (à mon grand poème total).

Et à un autre ami il dit, en ayant l'air de jouer sur le titre : « Je publie dans huit jours mon épisode : *Chute* affreuse, mais qui ne me fera aucun mal, car je m'y attends. »

Il avait donc, tout le premier, avec sa souveraine

insouciance, lancé le mot que la malignité banale ne se fit point faute de répéter. Ce poème et le poète tombèrent en effet, et une épigramme facile appliqua à l'auteur le titre du livre.

On fut plus choqué de la construction fragile, des inventions bizarres et des incorrections, qu'attentif aux grandes beautés de plusieurs parties : soit l'ampleur dans la peinture des races géantes, soit la splendeur dans les descriptions de forêts et de paysages, soit la suavité de certains morceaux, soit les élévations philosophiques hautement spiritualistes, sinon orthodoxes.

Depuis, une réaction s'est faite, on s'est précipité dans l'autre extrême. Non seulement, ce qui est justice, on reconnaît ces beautés; mais quelques esprits emportés veulent mettre ce poème au-dessus de *Jocelyn*, et prétendent qu'il lui survivra. Quand tout Lamartine, suivant eux, sera noyé dans un profond oubli, *la Chute d'un Ange* surnagera seule. C'est donner pour point de départ à une louange sans mesure une bien étrange hypothèse !

Quelles que soient les imperfections et les inégalités de cette grande tentative épique, elle a son action marquée dans l'histoire de notre poésie. L'aimanta-

tion de poète à poète se continue [1]. De même qu'on saisit le courant d'*Éloa* à la *Chute d'un Ange*, ne le saisit-on pas ensuite de celle-ci à la *Légende des siècles?*

1. Cf., t. Ier, chap. VI, p. 112.

CHAPITRE XVIII

LES *RECUEILLEMENTS*

I

Comme pour se relever aussitôt de cette chute, Lamartine, dès l'année suivante, au mois de février 1839, donna un volume nouveau, les *Recueillements poétiques*. Volume un peu mince sous sa première forme. — Il l'accrut plus tard.

Où sont à présent les riches moissons ? On dirait que Booz, appauvri, est réduit à glaner dans son propre champ. Il y recueille, cependant, une dernière gerbe assez belle.

Ce volume n'eut pas d'abord tout le succès qu'il méritait. Lamartine, — lui-même l'avoue [1], — ne tenant d'ailleurs désormais qu'à la gloire parlementaire :

J'ai parlé quarante-quatre fois dans l'intérieur des bureaux, et dix-huit fois en grand à la tribune. Avant-

1. Lettre du 19 juillet 1839, cinq mois après la publication.

hier, la Chambre a été vaincue par moi à peu près (dans la question des Enfants trouvés) ; j'ai combattu contre Dupin lui-même, avec un succès d'improvisation dont le *Moniteur* ne donne ni l'idée ni le texte. Aussi, à te dire vrai, depuis que je suis à Paris, je n'ai pas vu une sympathie si chaude et si nombreuse, quoique non unanime, se manifester pour un homme dans un corps politique. Je n'aurais qu'à dire *oui* pour être chef de deux cents voix. Mais je suis, en secret, chef de leurs consciences. — J'ai, d'un autre côté, l'insuccès le plus éclatant et le plus général que puisse ambitionner un mauvais poète. Je m'attendais à la chute et à la colère, mais pas à autant d'injures et de coups de pierres que j'en reçois des presses combinées. C'est un roulement d'insultes et de mépris que j'ai rarement vu plus complet. Cela n'est pas totalement mérité; et, sous quelques rapports, pas du tout.

En effet, si les négligences et les incorrections, dont l'auteur s'est fait une habitude, déparent trop souvent les plus belles pièces[1], en revanche la pensée, mûrie par l'âge et par l'expérience de la vie, pousse des épis plus drus, plus pleins. C'est de quarante à cinquante ans que Lamartine a écrit la plupart des vers dont est composé ce recueil, le dernier de son œuvre poétique. Aux rêveries amoureuses et mystiques de la jeunesse ont succédé depuis longtemps les ambitions viriles. De la méditation

1. Il écrit : « *Quelque* soit la main qui me serre. » Il met *pleurs* au féminin ; etc.

solitaire il est sorti pour se lancer dans la mêlée et dans les luttes sociales :

> Il faut se séparer, pour penser, de la foule ;
> Et s'y confondre, pour agir[1].

Les *Recueillements* sont les fruits d'automne. — Quelques morceaux, ajoutés au volume dans les éditions suivantes, sont des fruits d'hiver.— L'ensemble est doux et triste. La vie a donné au poète la gloire, mais aussi les douleurs. Il a perdu sa mère bien-aimée ; il a perdu sa fille, après son fils ! Plusieurs de ses amis sont morts. Sa route est bordée de tombeaux. Il se recueille mélancoliquement au souvenir des êtres chers, dans sa tour de Saint-Point et dans ses grands bois jaunis par l'automne.

Dès que les intervalles des luttes politiques, qui distraient l'homme en le jetant hors de lui, le rendent à lui-même, retiré au fond de sa vallée il repasse en idée sur « les traces saignantes d'une vie déjà à moitié écoulée »... Le regret aussi de l'amour, quand la jeunesse est envolée, achève d'assombrir son âme. A peine quelques amitiés féminines, fidèles à l'enchanteur en son arrière-saison, lui apportent des consolations qui elles mêmes ne sont pas sans tristesse. Avec cela le sentiment religieux, qu'il n'a jamais cessé de mêler à l'amour. Telles sont les diverses inspirations de ce

1. *Utopie.*

dernier volume. Ce qui surtout y domine, c'est la plainte des regrets :

Que me fait le coteau, le toit, la vigne aride?...
Que me ferait le ciel, si le ciel était vide ?
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas !..

Quant à l'art et à la facture, il faut noter l'emploi plus fréquent des touches réalistes. Discrètes et sobres dans *Jocelyn*, ici elles deviennent parfois excessives :

Le mur est gris, la tuile est rousse,
L'hiver a rongé le ciment ;
Des pierres disjointes la mousse
Verdit l'humide fondement;
Les gouttières, que rien n'essuie,
Laissent en rigoles de suie
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vide demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure,
Que les veuves ont sous les yeux.

Les volets, *que le moineau souille*,
Détachés de leurs gonds de rouille,
Battent nuit et jour le granit;
Les vitraux brisés par les grêles
Livrent aux vieilles hirondelles
Un libre passage à leur nid.

L'ensemble du croquis est joli, sans doute ; mais combien de détails imprécis ou bizarres ! Passons sur « les gouttières que rien n'essuie », et sur les « rigoles de suie » ; mais où est l'intérêt ou l'excuse des « volets que le moineau souille » ?

C'est l'aurore du naturalisme. Jadis les yeux du

grand poète étaient blessés des témérités de Stendhal, qui étonnaient même le chef du cénacle. Oubliant sa protestation d'autrefois [1], il se laisse aller maintenant à des touches de réalité criardes.

Dans le très beau *Cantique sur la mort de madame la duchesse de Broglie*, fille de madame de Staël, parmi des images bibliques bien appropriées à l'éloge de cette âme d'une si haute piété, Sainte-Beuve souligne le mot vulgaire de « la poule qui *gratte* ». Peut-être Lamartine eût-il répliqué par le songe de la princesse palatine Anne de Gonzague, que Bossuet n'a pas craint de mettre dans son oraison funèbre : cette « poule devenue mère, empressée autour de ses petits qu'elle conduisait », et la hardiesse du grand orateur ne faisant pas difficulté d'appliquer cette parabole à l'Église elle-même. — Oui, mais cette poule ne gratte pas. — Dans tout le reste de la pièce, l'élévation des pensées et des sentiments de la duchesse de Broglie est peinte par le poète en images sublimes conformes à sa propre nature, de telle sorte que le portrait est à la fois celui du modèle et du peintre :

Les palpitations de l'âme maternelle
Au delà du tombeau, se ressentaient en elle.
Elle aimait les hauts lieux et le libre horizon ;
Un élan naturel l'emportait vers les cimes,
Où la création donne aux âmes sublimes
Les vertiges de la raison.

1. V ir chapitre VIII, p. 153.

L'hommage du poète suit cette âme élue et l'accompagne dans le ciel. Il y revoit sa propre mère et sa chère fille :

J'y vois ta grâce, ô ma mère!
Et toi, goutte trop amère
De mon calice de fiel,
Fleur à ma tige enlevée!...

Ces chers souvenirs sont toujours présents à son cœur. Un poète hollandais, M. Wap, lui avait adressé des vers de sympathie pour ce deuil inapaisé, la mort de Julia. Lamartine, en le remerciant tendrement, trace de nouveau la douce image, toujours vive à sa pensée :

Oh! si de notre amour l'espoir était le rêve!
Si nous ne devions pas retrouver dans les cieux
Ces êtres adorés qu'un ciel jaloux enlève,
Que nous suivons du cœur, que nous cherchons des yeux
Si je ne devais plus revoir, toucher, entendre
Elle, elle qu'en esprit je sens, j'entends, je vois,
A son regard d'amour encore me suspendre,
Frissonner encore à sa voix!

Si les hommes, si Dieu me le disait lui-même;
Lui, le maître, le Dieu, je ne le croirais pas,
Ou je lui répondrais par l'éternel blasphème,
Seule réponse du trépas!
Oui, périsse et moi-même et tout ce qui respire,
Et ses mondes et lui, lui dans son ciel moqueur,
Plutôt que ce regard, plutôt que ce sourire,
Que cette image dans mon cœur!

Si la puissance du génie et de la tendresse éclate encore dans plusieurs pièces où rayon-

nent des vers tels que ceux-là, en général *les Recueillements* sont d'une veine moins limpide et moins coulante que les précédentes œuvres. On sent parfois la recherche et l'effort ; certaines images ont moins de nouveauté que d'étrangeté. Quelques pièces, de pur remplissage, sont d'une fatuité naïve :

A une jeune fille qui me demandait de mes cheveux :

Des cheveux ! mais ils sont blanchis sous les années !
Des cheveux ! mais ils vont tomber sous les hivers !
Que feraient tes beaux doigts de leurs boucles fanées ?
Pour tresser la couronne, il faut des rameaux verts.

Crois-tu donc, jeune fille aux jours d'ombre et de joie,
Qu'un front d'homme chargé de quarante printemps...
. . . .

Il y a comme cela, pour faire le volume, quelques petites pièces qui ne sont que des vers d'album. Mais, parmi celles-là même, il en est de charmantes. Ainsi, *à une jeune Moldave :*

Quand la vierge attentive à la strophe touchante
Croit, entre sa pensée et le livre qui chante,
Sentir un invisible aimant !...
. . . .
Oh ! combien de baisers d'une bouche secrète
Sur la page sacrée a reçus le poète,
Sans en avoir senti le délirant frisson !

D'autres morceaux, que l'auteur ajouta plus tard, sont visiblement antidatés : par exemple, *la Fille du pêcheur*, donnée comme écrite en 1811 et qui,

par toute la facture, semble bien l'avoir été vers le même temps que le roman de *Graziella*. Le motif seul est de 1811.

Si le volume, tel qu'il parut d'abord, ne respire plus l'heureuse facilité des premiers temps, cependant elle éclate encore dans les pages où le poète adresse aux femmes un dernier hommage, non le moins brûlant. Elles seules toujours font battre son cœur; elles seules auront son regret. Sur ce sujet tout coule encore de source. Certains vers rappellent les plus passionnés des *Novissima verba* et sont inspirés du même sentiment d'adoration éternelle :

O femme! éclair vivant dont l'éclat me renverse !
Pourquoi nos yeux ravis fondent-ils sous les tiens ?
. . . .
Déjà l'hiver blanchit les sommets de ma vie,
Ah ! j'ai derrière moi bien des nuits, bien des jours

Un regard de quinze ans, s'il y daignait descendre,
Dans mon cœur consumé ne remuerait que cendre,
Cendre de passions qui palpitent toujours !
Je devrais détourner mon cœur de leur visage,
Me ranger, en baissant les yeux, sur leur passage,
Et regarder de loin ces fronts éblouissants...
. . . .
Cependant, plus la vie au soleil s'évapore,
O fille de l'Éden, et plus on vous adore !...

Voilà des vers où se retrouvent le jet, la flamme d'autrefois.

L'ensemble du volume, sans ce dernier cri de passion, cette glorification suprême de la femme, serait

d'une teinte un peu monotone. Mais ce rayon du soleil couchant empourpre de rose les sommets neigeux, et les couronne encore de gloire, lorsque déjà la nuit va succéder au jour.

Des pics de la Jungfrau la neige immaculée
Semble, sous les regards de la Nuit étoilée,
Rougir d'amour dans le ciel froid.

Ce qui indisposa le public autant ou plus que le laisser-aller du livre lui-même, ce fut la préface. L'auteur, d'un air trop dégagé, jetait la poésie sous les pieds de la politique. Le grand poète devenu grand orateur aurait pu faire ses adieux à la Muse sans paraître la renier avec un dédain si superbe. Toute la presse releva vivement cette affectation, — compliquée de quelque impertinence envers « le bon public »; le mot y était, il disparut dans les éditions suivantes. — Sainte-Beuve jugea que c'en était trop, et prit la parole. Lui qui avait eu jusqu'alors pour Lamartine tant de louanges d'abord, ensuite tant de ménagements, il lança, deux mois après la publication des *Recueillements*, un article d'un ton ferme. Lamartine ayant dit dans sa préface que la poésie n'avait jamais été pour lui qu'un délassement, que sa vie poétique faisait à peine un douzième de sa vie réelle : « le bon public... croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles, je n'y ai pas employé trente mois »; Sainte-Beuve répliqua :

Si ce n'étaient là que des modesties de préface, on ne les relèverait pas; mais il est à craindre que le poète ne pense en vérité ce qu'il dit de la sorte. Lui est-il donc permis de se prendre d'autant plus à la légère que le public l'a pris davantage au sérieux? — Mais c'est comme poète uniquement qu'il se prend à la légère; dès que la politique est en jeu, le ton change. Il semble que le trépied n'ait été qu'un marchepied... Comme enfin le volume en ce moment publié sous le nom de *Recueillements* affiche de plus en plus ces dissipations d'un beau génie, il est temps de le dire; au troisième chant du coq, on a droit de s'écrier et d'avertir le poète le plus aimé qu'il renie sa gloire... C'est à lui de voir si, par ce cri d'alarme, nous signalons un naufrage ou si nous le prévenons... Le talent du poète ne diminue en rien; mais c'est l'emploi et l'écart de ce talent qui appelle une sorte de répression... Évidemment une révolution s'est opérée : M. de Lamartine veut prendre en quelque sorte dans son rythme le trot de Victor Hugo, ce qui ne lui va pas. M. Hugo rachète ses duretés de détail par des beautés qui, jusqu'à un certain point, les supportent et s'en accommodent. Le vers de M. de Lamartine était comme un beau flot du golfe de Baïa; il le brise, il le saccade, il le fait trotter aujourd'hui comme le cheval bardé d'un baron du moyen âge. Toute harmonie est troublée [1].

II

Après ce dernier recueil, Lamartine ne donna plus que des poésies détachées; quelques-unes belles

1. *Portraits contemporains*, t. Ier.

entre toutes : en 1841, *la Marseillaise de la Paix;* en 1857, *la Vigne et la Maison.*

La première est une réplique au *Rhin allemand* de Becker, lancé en 1840 comme un défi, propre à réveiller les antagonismes. Musset s'était contenté de répondre par les jolies petites stances :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand !
Il a tenu dans notre verre !...

Lamartine, avec plus d'élévation et d'ampleur, élargissant prodigieusement la période lyrique, répond par un fleuve de poésie roulant les espérances sublimes de l'abolition des frontières, de la fraternité des peuples : ceux de l'une et de l'autre rive doivent communier un jour aux ondes sacrées, loin de continuer à les ensanglanter :

Je suis concitoyen de tout homme qui pense ;
La vérité, c'est mon pays !

Roule libre et superbe entre tes larges rives,
Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations !
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives,
Emporte les défis et les ambitions !...

Rien de plus expressif que la reprise constante de ce mouvement qui coupe de loin en loin les strophes :

Roule libre et limpide......
Roule libre et béni......
Roule libre et splendide......

rien de plus heureux que cette stance de quatre

alexandrins qui revient entre les grandes strophes, comme une sorte de refrain de cette *Marseillaise* nouvelle, non de la guerre et de la haine, mais de la concorde et de la paix.

Cette *Marseillaise* est comme la reprise du *Toast* fraternel qu'il avait porté en 1838, dans un banquet national des Gallois et des Bretons[1], et qui figurait dans la première édition des *Recueillements :*

L'homme n'est plus Français, Anglais, Romain, Barbare,
Il est concitoyen de l'empire de Dieu !
Les murs des nations s'écroulent en poussières,
Les langues de Babel retrouvent l'unité,
L'Évangile refait avec toutes ses pierres
Le temple de l'humanité !

La Vigne et la Maison parut pour la première fois dans le *Cours familier de Littérature*, au XVe *Entretien.* Ces vers si drus, si mûrs, si empourprés, sont les dernières grappes d'automne, les plus savoureuses.

Ici comme dans le prologue et dans l'ouverture de *Jocelyn*, le poète a su employer les touches familières, les vigueurs réalistes, en se gardant du mauvais goût. Il se rappelle avec mélancolie l'heureux temps où, dans cette maison de Milly aujourd'hui presque déserte, la famille était complète, où tout riait de jeunesse et d'espoir :

1. A Abergavenny, dans le pays de Galles. — Composé à Saint-Point, 25 septembre 1838.

Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits;

A l'heure où la rosée au soleil s'évapore,
Tous ces volets fermés s'ouvraient à la chaleur
Pour y laisser entrer avec la tiède aurore
Les nocturnes parfums de nos vignes en fleur.

On eût dit que ces murs respiraient, comme un être,
Des pampres réjouis la jeune exhalaison :
La vie apparaissait rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison...

Vers créés! si frais de couleur, si neufs de mouvement, de coupes! comme ils savent briser la césure, sans briser la raison! Comme ils sont cueillis sur le vif dans l'aurore et dans la rosée! comme ils rayonnent avec tous ces visages roses, qui éclosent aux fenêtres de l'heureuse maison!

Ainsi, quoiqu'il eût dit adieu trop dédaigneusement à la poésie, la poésie ne le quittait pas. Et jamais elle n'avait été plus resplendissante que dans cette maturité pleine.

III

Walter Scott, à soixante ans[1], avait pris congé de ses lecteurs par une préface touchante, ne voulant pas que l'on pût dire :

Trop longtemps le vieillard est resté sur la scène.

1. Septembre 1831.

Lamartine en fut ému, et, quoiqu'elle ne lui fût pas adressée, y fit une réponse non moins touchante, dont maint passage pourrait convenir à lui-même et à l'ensemble de son œuvre :

Hélas! oui, sans doute, c'est la loi de la nature que, tout ce que le temps a fait, il le défasse ; que les plus grandes villes de pierre et de granit, Babylone, Memphis, Thèbes aux cent portes, s'écroulent et deviennent poussière,

Et que les vents, pareils aux dents des boucs avides,
Écorcent jour à jour le tronc des pyramides;

mais l'esprit est de Dieu : ni l'esprit, ni ses œuvres, ne connaissent la mort. Ah ! si je pouvais rassembler devant toi toutes les tiennes, si chastes et si pures,

Vaste création qui saluerait son roi !
Je les réunirais en couronne choisie,
Dont chaque fleur serait amour et poésie,
Et je te forcerais, toi qui veux la quitter,
A respirer ta gloire avant de la jeter.
Cette gloire sans tache et ces jours sans nuage
N'ont point pour ta mémoire à déchirer de page :
La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de tes tableaux la suave décence
Fasse rougir un front couronné d'innocence.
Sur la table du soir, dans la veillée admis,
La famille te compte au nombre des amis,
Se fie à ton honneur, et laisse sans scrupule
Passer de main en main le livre qui circule.
La vierge en te lisant, qui ralentit son pas,
Si sa mère survient ne te dérobe pas,

Mais relit au grand jour le passage qu'elle aime,
Comme en face du ciel tu l'écrivis toi-même,
Et s'endort aussi pure après t'avoir fermé,
Mais de grâce et d'amour le cœur plus parfumé.

Lamartine ne semble-t-il pas ici, en rendant hommage à la pureté morale du grand romancier anglais, se rendre témoignage à lui-même? De même que son cœur est incapable de haine, les laideurs impures échappent à son esprit.

Nous avons achevé de parcourir sa carrière poétique. Elle s'étend presque tout entière sur un espace de vingt ans, 1820 à 1839; mais il est plus juste de dire sur une quarantaine d'années pour le moins, puisqu'il employa environ quatre ans à préparer son premier recueil, et que d'autre part *la Vigne et la Maison* arrive trente-sept ans après l'apparition de celui-ci[1].

1. Voici les dates des volumes et comme les jalons de la course:
1820, *les Méditations poétiques*, un volume ou plutôt une plaquette in-8°.
1823, *la Mort de Socrate*, une plaquette *idem*; *les Nouvelles Méditations*, un volume *idem*.
1825, *le Chant du Sacre*, une plaquette *idem*; *le Dernier Chant de Childe-Harold*, une plaquette *idem*.
1830, *les Harmonies poétiques et religieuses*, deux volumes in-8°
1835, *Gethsemani*, dans *le Voyage en Orient*.
1836, *Jocelyn*, deux volumes in-8°.
1838, *la Chute d'un Ange*, deux volumes *idem*.
1839, *les Recueillements poétiques*, un volume *idem*.
Enfin, plusieurs autres poésies, parmi lesquelles :
1841, *la Marseillaise de la Paix*.
1857, *la Vigne et la Maison*.

Nous avons vu comment son horizon peu à peu est allé s'élargissant, de l'élégie amoureuse et religieuse à la poésie philosophique et humanitaire.

Si, au travers de l'œuvre entier, on suit le développement de la pensée philosophique de Lamartine, de l'*Ode à M. de Bonald* au *Dernier Chant de Childe-Harold*, de celui-ci aux *Révolutions* qui s'ajoutent aux *Harmonies* pour les dépasser, ensuite des *Révolutions* au *Voyage en Orient*, de celui-ci à la Préface de *Jocelyn* et à la *Caravane*, puis aux pages du *Livre primitif*, enfin à l'*Utopie* qui est comme la couronne des *Recueillements*, et à *la Marseillaise de la Paix*, on reconnaît que cette pensée marche sur une route de plus en plus large et se développe d'une manière continue. Ce qui chez d'autres, comme Lamennais, fut une révolution en un jour, est chez Lamartine une évolution pacifique, ininterrompue, une expansion indéfinie, pareille à celle de la nature, dont chaque saison apporte ses dons, ses puissances cachées ou splendides, la lente germination sous les neiges, le sourire de la verdure renaissante, les bourgeons qui éclatent, les fleurs qui brillent, les trésors des fruits, des moissons. Telle la pensée morale du poète s'épanche et, loin de s'épuiser, s'accroît toujours, ayant deux sources intarissables, son vaste esprit et sa grande bonté.

Les *Méditations* et *Jocelyn* demeurent les deux plus hauts sommets. Les *Harmonies* apparaissent de loin entre les deux. *La Chute d'un Ange*, quoique conte-

nant des pages de premier ordre en trois ou quatre genres différents, reste au-dessous.

Quelques parties molles et banales des trois premiers recueils étaient déjà fanées du vivant de l'auteur; mais les huit ou dix pièces originales des premières *Méditations*, mais dans les secondes *le Crucifix* et *les Étoiles*, dans les *Harmonies* le *Premier regret* et *Novissima Verba*, les deux tiers de *Jocelyn*, les grandes pages de *la Chute d'un Ange*, enfin ces derniers dons de son automne doré, sont assurés de vivre aussi longtemps que la langue française et l'humanité. L'ensemble constitue un monument unique dans notre poésie.

D'autres ont fouillé l'art plus profondément, y ont découvert et exploité de nouveaux filons, ont forgé et reforgé sur l'enclume sonore la langue poétique; ce sont des Mulciber, des Tubalcain : ils étonnent. D'autres ont une forme plus prestigieuse, mêlent plus d'esprit à la poésie, avec des jets de passion plus enflammés et plus contagieux : ils séduisent ou enivrent. Tel autre a plus de profondeur philosophique, plus de précision dans les problèmes de la pensée, des analyses morales plus subtiles sous une forme serrée et fine comme l'acier. Tel autre cache son émotion comme une faiblesse, et enferme ses colères dans des figures impassibles de marbre ou d'airain. Tel autre, dans ses merveilleux sonnets, pareils aux orfèvreries de la Renaissance, enchâsse des pensées concises en des ciselures enrichies de

gemmes et de chrysoprases : c'est le Cellini de la poésie. Lui, Lamartine, le poète musicien de l'idéalisme et de l'amour, il nous touche et nous élève. Fidèle à sa triple inspiration, la Femme, la Nature et Dieu, qui sont et demeurent la vraie Trinité de son âme, il plane sur les sommets avec ses grandes ailes. Il a aussi des vers germés de la réalité, tombant comme des fruits mûrs qui se détachent de l'arbre : souvenirs personnels qui donnent des touches vives et un accent d'intimité. Puis de nouveaux essors passionnés mais purs, où la beauté naît de l'amour ; la beauté telle que Gœthe la rêvait et la définissait à Schiller : « la beauté sans contrainte, la beauté unie à la liberté. »

Lui-même s'est nommé le grand cygne blanc. Il en a les tranquilles ondulations, le long sillage, la grâce majestueuse et la pureté.

CHAPITRE XIX

SUITE DE LA CARRIÈRE PARLEMENTAIRE

1836-1841

Nous avons laissé l'orateur au commencement de 1836. Malgré ses apparitions fréquentes à la tribune et quelques beaux discours, il était jusqu'alors plus écouté que suivi. Ses images faisaient tort à ses idées : on lui croyait plus d'éclat que de logique. Il avait cependant, sous les magnificences de sa parole, des idées persistantes autant que vastes. Il suffisait de les réduire pour les approprier aux circonstances et aux conditions du possible.

Nous avons assisté à son entrée dans la politique militante par son grand discours pour la liberté de la presse, où l'élévation cette fois était l'esprit pratique même. Nous allons le voir maintenant, suivant le conseil de Royer-Collard, se rompre par un travail incessant aux discussions d'affaires, tout en conti-

nuant de traiter les grandes questions de justice sociale et d'humanité.

La conversion des rentes fut le débat capital de l'année 1836. Lamartine combattit obstinément, par six fois, la proposition de M. Gouin. Lamartine financier serait tout un chapitre à écrire, comme Chateaubriand financier.

Il prend ensuite en main la question du libre-échange, qui lui inspirera, d'un bout à l'autre de sa carrière parlementaire, plusieurs grands discours. Mais il se garde de toute solution absolue :

Nous ne sollicitons pas une réforme perturbatrice et brutale... Voulons-nous faire de la révolution, ou de la législation? On peut renverser et ruiner les États, même à coups de principes et de vérités. Les radicaux agissent ainsi; les hommes sociaux, les esprits rationnels, les intelligences politiques agissent autrement ; ils ménagent les transitions: car le soin des transitions, en préservant tous les intérêts, assure tous les résultats...

Suivant le programme de sa *Politique rationnelle*, il parle de nouveau pour l'abolition de l'esclavage, avec indemnité au maître, et pour l'abolition de la peine de mort, surtout en matière politique.

Dans la discussion du budget des Affaires étrangères, soutenant l'entente avec l'Angleterre, il démontre la nécessité d'affermir la nation hellénique « comme un camp, comme un front de l'Europe contre les envahissements de la Russie, lorsque l'é-

croulement de l'empire ottoman appellera cette nation à Constantinople ».

Il réclame pour l'Algérie une administration civile : une fois la conquête assurée, le pouvoir militaire doit être subordonné.

L'année suivante, 1837, il prononce, le 2 mars, un discours des plus importants, en faveur du projet de loi sur la disjonction. A la suite de l'échauffourée de Strasbourg (octobre 1835), Louis Bonaparte condamné au bannissement et envoyé aux États-Unis, ses complices militaires avaient été acquittés par le jury, aux applaudissements de tous les libéraux qui, à cette époque, confondaient leur cause avec le culte napoléonien. Le gouvernement alors proposa que, quand des militaires seraient impliqués avec des civils dans des complots contre la sûreté de l'État, on instituât pour les uns et pour les autres des juridictions différentes. Cette disjonction était pratiquée par les Romains, et l'est encore par les Anglais. L'opposition combattait le projet de loi ; Lamartine le soutint.

Déjà, dans la *Politique rationnelle*, il avait signalé comme un péril éventuel le retour au régime impérial. Ne partageant pas l'égarement des libéraux, il n'hésite pas à flétrir « l'éclatant scandale donné par l'impunité de Strasbourg, cette prime d'encouragement aux séditions militaires » ; il dénonce le danger de laisser la société désarmée contre les souvenirs grandissants

de l'Empire[1], ces « symptômes révélateurs, précurseurs des sympathies de la nation pour une autre dynastie napoléonienne, sympathies, dit-il, que je repousse, pour ma part, de toute l'énergie de mes souvenirs, de tout mon amour pour la liberté constitutionnelle ». Redoutant le fanatisme de l'armée pour un nom et pour une légende, il prédit le péril des révolutions prétoriennes, d'où sort la servitude :

Dans un pays tout militaire comme la France, dans un pays qu'on fascine, qu'on endort tous les jours de gloire et de louanges au despotisme heureux, qu'on fanatise pour la mémoire d'un despote absous par la guerre seule; dans un pays qui est à si peu de distance du 18 Brumaire et du 20 mars 1815, dont il ne doit pas perdre le souvenir... ; dans un pays où, pour donner au peuple l'éducation de la liberté, on n'élève devant ses yeux que des symboles de la gloire et du despotisme, comme si la révolution de juillet devait servir de piédestal à Napoléon et non à la liberté du peuple...; dans un pareil pays, où la liberté est bien plus dans nos désirs que dans nos habitudes, je dis que le despotisme du sabre passerait bientôt par la brèche que vous auriez laissée ouverte.

Ce discours était comme le prélude de celui qu'il devait prononcer, trois ans plus tard, au sujet du retour des restes mortels de Napoléon. Ainsi, dès les premières rencontres, lui seul, sur la question napo-

1. M. Saint-Marc Girardin, parlant de Strasbourg et de Boulogne, a dit : « Ces échauffourées, qui cachèrent le prince Louis-Napoléon aux classes supérieures, le montrèrent au peuple. »

léonienne, n'hésite pas. Il se sépare hautement du parti libéral qui, depuis 1815, identifiait sa cause avec celle du bonapartisme ; des poètes qui, comme Béranger, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Edgar Quinet, sans compter lord Byron et Manzoni, ne cessaient de déifier le génie de la conquête ; et des politiques comme M. Thiers qui lui construisait des monuments de pierre et de bronze en attendant qu'il lui élevât le monument de sa grande œuvre historique. Seul ou presque seul, Lamartine, avec sa haine du despotisme militaire et son intelligent amour de la liberté, tente obstinément de conjurer cette idolâtrie et de prévenir cette résurrection. Il a été, avec Alfred de Vigny, du petit nombre de ceux aux yeux de qui la gloire militaire n'a jamais couvert le despotisme.

Quelques jours après, dans la discussion sur l'enseignement secondaire, il défend la cause des lettres contre ceux qui voulaient en restreindre l'étude au profit de celle des sciences. Les lettres humaines, *humaniores litteræ,* les « humanités » sont le lait qui convient à la nourriture des jeunes esprits ; les sciences, viande forte et dure, sont pour un âge plus robuste. Il ne s'agit d'exclure ni les unes ni les autres : c'est une question de mesure, de dose, de proportion graduée ; les unes et les autres doivent contribuer à l'instruction de la jeunesse. Mais enfin, « si le genre humain était condamné à perdre entièrement l'un de ces deux ordres de vérités, ou

toutes les vérités mathématiques ou toutes les vérités morales, je dis qu'il ne devrait pas hésiter à sacrifier les vérités mathématiques : car, si toutes les vérités mathématiques se perdaient, le monde industriel, le monde matériel subirait sans doute un grand dommage, un immense détriment ; mais, si l'homme perdait une seule de ces vérités morales dont les études littéraires sont le véhicule, ce serait l'homme lui-même, ce serait l'humanité tout entière qui périrait. » Assurément, il ne faut pas cloîtrer les jeunes Français du XIXe siècle exclusivement dans les choses grecques et latines ; mais doivent-ils ignorer les origines, les sources vives de notre langue et de notre civilisation ? — « Ce sont des langues mortes ! nous dit-on. Moi, je les appelle immortelles. » — A un âge moins tendre, les vocations diverses, s'éveillant peu à peu, indiqueront les enseignements scientifiques nécessaires ; mais à l'enfance et à l'adolescence il faut d'abord l'enseignement humain, qui constitue et développe les sentiments généraux entre gens destinés à vivre ensemble dans la société, l'enseignement moral, et revêtu de la beauté littéraire qui le fait pénétrer en nous d'une manière douce et durable.

Son dernier discours dans cette législature fut encore un discours d'affaires : c'était sur la question des sucres, le sucre colonial et le sucre indigène, la lutte de la canne et de la betterave. Sur quoi un

aimable plaisant se mit à dire : « M. de Lamartine cultive la betterave dans les nuages. »

Toujours même refrain, quoi qu'il fît. Cependant, sa force croissait et sa réputation d'orateur s'étendait.

II

Au renouvellement de la Chambre à la fin de 1837, il est réélu à Bergues ; en même temps, il est élu dans deux circonscriptions de son pays, à Mâcon et à Cluny, d'où sa famille était originaire. Il opte pour Mâcon, et devient ainsi le député de sa ville natale, commençant à démentir le proverbe, que nul n'est prophète en son pays.

Un discours pour la complète publicité des Conseils généraux, et un sur les Chemins de fer, l'amenèrent à la tribune dans cette session de 1838. Le dernier reste un des plus considérables de sa carrière parlementaire (9 mai). Il en est de plus éclatants, de plus passionnants ; il n'en est pas de mieux fait, de mieux ordonné. La forte composition, par suite la clarté, l'art de grouper les masses sous la lumière, et, dans les cadres puissamment construits, l'abondance, le mouvement, le rythme des idées, le flo

du style, font de ce discours un modèle. L'orateur, décidément, devient un des maîtres de la tribune.

D'emblée il avait vu, lui, l'immense avenir de cet engin de civilisation, que n'apercevaient pas les esprits timorés, toujours fertiles en objections, M. Thiers lui-même. Le grand succès du petit chemin de fer de Paris au Pecq, puis à Saint-Germain, avait commencé de réfuter leurs dédaigneux pronostics. Le gouvernement se décidait à proposer la construction immédiate et simultanée de quatre lignes à long parcours : la première, de Paris en Belgique; la seconde, de Paris à Rouen; la troisième, de Paris à Bordeaux, par Orléans et Tours; la quatrième, de Marseille à Avignon. La commission, par l'organe d'Arago, se prononçait en principe pour l'exécution par l'industrie privée, à l'exclusion de l'État, et abandonnait la construction aux Compagnies; Berryer, la veille, avait appuyé ce système. Lamartine, sans exclure l'industrie privée, voulait que l'État eût l'initiative et la haute direction. Il soutint que le gouvernement avait le droit et le devoir d'y donner l'impulsion maîtresse :

Eh! pourquoi donc exclure le gouvernement, qui n'est que la Nation agissante, des œuvres que la Nation veut accomplir ?... Les oppositions se croient encore au temps... où le gouvernement despotique, aristocratique, absolu de sa nature, était un être à part du pays, et l'exploitait au gré de sa cupidité... Mais en êtes-vous là ?... Aujourd'hui les gouvernements ne sont plus que

l'action de tous les citoyens centralisée dans le Pouvoir... C'est la Nation faisant ses affaires... Et il s'agit ici des plus grandes affaires qu'un pays ait jamais eu à mener à fin; il s'agit de se créer par les routes de fer une viabilité politique, commerciale, militaire, industrielle, dont nul ne peut calculer la portée. C'est la conquête du monde, des distances, des espaces, du temps; cela multiplie à l'infini les forces et l'industrie humaines par tous les obstacles que cela abrège. C'est l'inconnu; mais c'est un inconnu certain. Eh bien!... le gouvernement doit-il s'abdiquer lui-même entre les mains des Compagnies,... ou doit-il se réserver dès le principe l'accomplissement de cette grande œuvre? Je n'hésite pas à me prononcer formellement et hardiment pour ce dernier parti...

A moins de minimum d'intérêts garanti ou de tarifs exorbitants,... il est impossible que vous ayez des offres réelles pour une ligne française... Mais,... quand des Compagnies se présenteraient sans tarifs exagérés, sans minimum d'intérêts, sans monopole d'actions, je vous dirais : Refusez-les encore. Oui, refusez-les, pour ne pas vous déclarer incapables,... pour ne pas engager votre sol et inféoder votre avenir de viabilité à une puissance d'intérêts individuels rivale de la puissance de la Nation; pour ne pas vous enlever, à vous Nation, la liberté de vos mouvements, la détermination de vos lignes, l'indépendance de vos tarifs, les améliorations, les expériences, les rectifications que vous aurez à tenter; en un mot, pour ne pas vous dépouiller de la disponibilité complète de votre action présente et surtout future dans l'œuvre de vos chemins de fer...

Si les Corps résistent à ce qui est au-dessus d'eux, ils oppriment de la même force tout ce qui est au-dessous... c'est la meilleure forme que l'oppression ait jamais pu prendre pour écraser les individus et les intérêts géné-

raux. Une fois que vous les avez créés ou laissé naître, ils sont maîtres de vous pour des siècles. Vous ne savez où les saisir, et ils vous dominent... Les autres intérêts, épars, isolés, sans solidarité, sans action commune, succombent toujours... devant ces intérêts collectifs. Les gouvernements libres ne sont pas plus affranchis de leur influence que les autres ; ils se glissent partout, dans la presse, dans l'opinion, dans les corps politiques, où ils trouvent des intéressés et des auxiliaires ; leur cause a autant de soutiens qu'ils ont d'associés à ces intérêts. N'en avons-nous pas de trop déplorables exemples sous les yeux ?... Que sera-ce, grand Dieu ! quand selon votre imprudent système, vous aurez constitué en intérêts collectifs et en corporations industrielles et financières les innombrables actionnaires de cinq ou six milliards que l'organisation de vos chemins de fer agglomérera entre les mains de ces Compagnies? Changez donc les tarifs alors !... Le peuple aura beau demander, se plaindre, accuser les tarifs : il sera et vous serez vous-mêmes, pour des demi-siècles ou pour des quarts de siècle, en la puissance des Compagnies. Vous leur asservissez et les intérêts du peuple et les intérêts généraux. Vous les laisserez, vous, partisans de la liberté et de l'affranchissement des masses, vous qui avez renversé la féodalité et ses péages et ses droits de passage et ses limites et ses poteaux, vous les laisserez entraver le peuple et murer le territoire par la féodalité de l'argent. Non, jamais gouvernement, jamais nation n'aura constitué en dehors d'elle une puissance d'argent, d'exploitation et même de politique, plus menaçante et plus envahissante que vous n'allez le faire en livrant votre sol, votre administration et cinq ou six milliards à vos Compagnies. Je vous prophétise avec certitude, elles seront maîtresses du gouvernement et des Chambres avant dix ans...

Lamartine se trompait peut-être en proclamant la supériorité de l'État comme entrepreneur ; mais se trompait-il en prédisant qu'un jour la puissance des Compagnies pourrait tenir en échec le gouvernement et les Chambres ? M. de Bismarck a été amené à faire en Allemagne ce que Lamartine voulait que l'on fît en France : le rachat des lignes allemandes par l'État a été une confirmation du discours de notre grand orateur.

Ce qui n'est pas moins remarquable que les idées, c'est la construction de ce discours. En avez-vous observé la membrure, les articulations, les attaches, et comment, d'une reprise à l'autre, se déroule la continuité variée du nombre et du rythme oratoire ?

Les plans de ces discours sont aussi fermes que l'éloquence en paraît débordante. Par là, sans risquer de se perdre, il peut s'abandonner à son génie, comme le Nil répand ses crues fécondes dans l'ample sein des canaux préparés, — ou bien comme, avant de faire la coulée de fonte, on creuse dans le sable des canaux précis, où se précipite, au signal donné, le fleuve de feu.

III

Jusqu'au moment où nous sommes parvenus, pas une seule fois Lamartine n'a accordé un regard

aux questions ministérielles : les questions de principes et les intérêts sociaux ont seuls obtenu son attention et ses soins. Les circonstances nouvelles vont modifier dans une certaine mesure sa ligne de conduite à cet égard.

Le roi, en constituant le ministère Molé, 15 avril 1838, en avait pris les membres les plus considérables dans la Chambre des pairs. La Chambre des députés s'en trouva froissée. A la fin de l'année, toutes les oppositions se liguèrent contre le nouveau cabinet. MM. Guizot, Berryer, Thiers, Odilon-Barrot, Dufaure, Garnier-Pagès, soucieux de défendre les droits de la Chambre populaire et l'équilibre des pouvoirs contre les empiétements de la Chambre des pairs et de la Couronne, et redoutant de voir l'aristocratie de noblesse remplacée par une aristocratie d'argent, instrument dans les mains du roi, se coalisèrent. Eux, qui voulaient occuper le pouvoir, ils firent alliance avec ceux qui voulaient le démanteler, et acceptèrent à la fois le concours des légitimistes et celui des républicains : expédient d'une moralité douteuse, et gros de périls après la victoire que l'on obtiendrait par de tels moyens. Lamartine, également indépendant de l'opposition et du gouvernement, ne voyant là qu'une ligue d'ambitions sans lendemain, trouvant que ce n'était pas la peine de changer de Cabinet pour continuer la même politique et de produire un désordre présent pour éviter un désordre éventuel, prit, dans trois

discours successifs (janvier 1839), la défense du ministère[1], sans toutefois lui ménager les critiques et les avertissements : « Il n'y a point de majorité ici, disait-il, parce qu'il n'existe ni action grande, ni idée directrice grande dans le gouvernement depuis l'origine de 1830... *La France est une nation qui s'ennuie...* »

Cependant il approuvait la politique pacifique du régime, tout en demandant que la diplomatie française rompît ou dénouât la chaîne des traités de 1815 « anneau par anneau ». C'était la politique qu'il devait reprendre en 1848, dans son Manifeste aux puissances.

Le 8 mai, il démontre, par l'analyse des diverses combinaisons ministérielles essayées, que, si elles ont avorté, cela tient à l'impuissance des partis de la coalition, et il fait pressentir les dangers pour les libertés publiques des agitations du Parlement qui, tôt ou tard, selon lui, doivent mener à une dictature militaire :

Prenons-y garde ! notre sort politique n'est pas fait encore ; et la liberté n'est pas moins compromise que l'ordre par les agitations parlementaires dans lesquelles nous fatiguons le pays depuis six mois. La liberté est

1. Dans ses *Mémoires* (t. V), il fait valoir, non sans complaisance, comment la majorité ministérielle manquait d'orateurs et avait besoin de lui : « La majorité ministérielle, très faible et très indécise, sentit, plus qu'elle ne voulut se l'avouer, qu'elle ne subsistait que par la force et la grâce de mes discours. »

conquise, sans doute; mais elle n'est pas assurée, elle n'est pas organisée. La liberté a des œuvres immenses de moralisation, de travail, de paix, de civilisation, à accomplir; mais il lui faut un instrument : cet instrument, c'est ce que la France s'efforce en vain de constituer depuis un demi-siècle; c'est un gouvernement, c'est un pouvoir exécutif fort et libre à la fois. Tout, chez nous, est organisé pour l'opposition, rien pour le pouvoir; on le traite en ennemi commun; on ne trouve de grâce et de courage qu'à se poser en héros contre son impuissance et à braver ce qui n'est pas même l'ombre de la force; personne ne songe à s'opposer contre la tyrannie réelle, qui est l'opposition et la presse. On se trompe aux noms : on insulte ce qui est faible, on flatte ce qui est la seule puissance. C'est toujours la même lâcheté; je me trompe, c'est l'hypocrisie du courage. Sous un Napoléon, l'opposition, si courageuse, se tait; sous les Bourbons, elle est innombrable. Eh bien! que veut-on que la société devienne si tout le monde porte ses forces contre ceux qui la défendent? Dégrader ainsi systématiquement le pouvoir, c'est le tuer moralement. Où est l'obéissance, là où il n'y a plus de respect?...

Ces considérations que l'orateur développait il y a un demi-siècle sous la monarchie constitutionnelle n'ont perdu ni de leur force ni de leur à-propos sous la République.

Il y a en France, disait-il encore, des esprits remuants, inquiets, agitateurs, qui ne savent se contenter des conditions régulières, lentes, laborieuses, du gouvernement représentatif, pondéré, équilibré, modéré par l'action des trois pouvoirs et par le respect mutuel des prérogatives. Ce n'est pas assez pour ces hommes,

nés, élevés, grandis au milieu des agitations et des espérances indéfinies des révolutions. Les grandes secousses, les grandes fortunes de l'époque impériale ont troublé leurs têtes. Ils rêvent autre chose que le mécanisme pacifique du gouvernement représentatif et le progrès normal par l'opinion et la liberté ; il est évident qu'ils veulent pousser leur pays sur la pente de l'esprit et des mouvements militaires...

On peut rapprocher cet avertissement de cet autre, sur la propension des assemblées à accaparer tous les pouvoirs, et sur les inconvénients et dangers qui en résultent :

Souvenez-vous, dit-il, que le piège où tombent les Chambres populaires, c'est l'omnipotence. L'omnipotence est le délire des corps populaires, comme le despotisme est le délire des rois... Quand les corps populaires en sont là, la punition n'est pas loin... Souvenons-nous que, sous un gouvernement d'équilibre, nous sommes condamnés à être un gouvernement modéré ou à périr. Cherchons donc nos majorités dans le patriotisme, et non dans nos passions.

Lamartine, au cours de cette crise[1], fit voir que

1. Dans le *Cours familier de Littérature*, il racontera que, quand M. Molé et ses collègues agitèrent, en février 1839, la question de savoir s'ils devaient dissoudre la Chambre ou donner leur démission, on l'appela au Conseil. Il fait de cette délibération un récit dramatique. La seule chose vraie, d'après le témoignage d'un des ministres les plus honorables et les plus éclairés de ce temps-là, c'est que, par déférence, avant le Conseil, on avait demandé à Lamartine son avis, et que Lamartine, allant chez M. Molé avec M. de Montalivet, avait donné l'avis qu'on lui demandait.

non seulement il était capable de se plier à la tactique parlementaire et de combattre avec un parti, mais qu'au besoin il en pouvait être le chef : ce fut lui en effet qui conduisit la majorité du 15 avril, lui qui maintint les 221 pendant les quatre mois d'interrègne ministériel après que M. Molé se fut retiré.

Il avait lieu peut-être, à ce moment, d'espérer que le roi le ferait appeler ; cette espérance, si elle exista, fut déçue. Peut-être lui fit-on indirectement des propositions, mais non pas celles qu'il désirait. A l'un des chefs de la majorité qui essayait de pressentir les intentions du roi, Louis-Philippe aurait, dit-on, répondu : « Lamartine n'est pas un ministre, c'est un ministère. Je le réserve pour les crises suprêmes et les jours inconnus. » Lamartine raconte à Virieu [1] qu'on lui a fait des offres et qu'il a dit oui ; seulement, il s'est refusé à tout ministère secondaire : « Or, les 221, mes stupides amis, s'étant, dit-on, dans leur conciliabule, opposés à ce qu'on me confiât le dedans *(le ministère de l'Intérieur)* ou le dehors *(le ministère des Affaires étrangères)*, sous prétexte que je suis un homme inapte aux affaires et un libéral dangereux, la chose en est restée là. J'ai eu le mérite de l'acceptation, et je n'ai pas la charge, Dieu soit loué [2] ! » Peut-être cela valait-il

1. 4 novembre 1840.

2. Cela ne s'accorde guère avec ce qu'il dira plus tard dans ses *Mémoires politiques*, livre V, 61 : « Il me convenait de lais-

mieux pour lui. Seul, il ne répondait que de ses paroles et de ses actes ; ministre, il eût été responsable aussi des paroles et des actes de ses collègues.

On lui propose, dit-il, « l'ambassade de Vienne ou de Londres, pour représenter le Cabinet au congrès ou à la conférence, s'il y en a ». Pour une mission temporaire d'ambassadeur extraordinaire à une conférence, il dit : *Probablement oui*; pour une ambassade fixe et permanente, il dit : *Non*. « Et bien m'en coûte, car c'est l'idéal, selon moi, d'une belle vie. Mais j'y perdrais la force de mon désintéressement dans le pays...

» Quant aux choses en elles-mêmes, elles sont extrêmes. Le dehors a été, par ces misérables, enchevêtré de telle façon, qu'à moins d'un homme de génie et d'une Chambre *idem*, il n'y a qu'à choisir entre la guerre impossible et la paix honteuse. Au dedans, la grosse et hideuse révolution, dirigée à peine par un arlequin en habit d'empereur ou de Danton, la rue menaçante, la Chambre hébétée, la Cour *inhabile*, la presse conjurée; tout contre nous; — excepté Dieu, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants ! »

ser soupçonner jusqu'à un certain point plus d'ambition éventuelle que je n'en avais;... mais... j'étais parfaitement résolu à ne jamais manquer à mon passé de royaliste en servant un roi qui avait détrôné le mien. »

IV

Sur ces entrefaites, la question d'Orient s'était rouverte par le conflit entre le sultan Mahmoud et le pacha d'Égypte Mehemet-Ali. Ibrahim venait de remporter pour celui-ci, le 25 juin 1839, la victoire de Nézib : Mahmoud en était mort de désespoir. M. Thiers, chef du cabinet du 1er mars, reprenant une idée de Bonaparte, conseilla la création d'un empire syrio-égyptien. En donnant à la France un intérêt opposé à celui des autres puissances au lieu d'agir avec elles comme il avait été convenu, il l'isola : les quatre s'unirent aussitôt contre nous par le traité du 15 juillet.

Lamartine voulait que la France prît un gage, un point de surveillance, Chypre, Rhodes ou Candie, afin de préserver Alexandrie des atteintes de l'Angleterre, et d'assurer la neutralité de la Syrie sous la souveraineté effective de la Porte et sous l'influence morale de la France, — le tout, au moyen de l'alliance autrichienne.

M. Thiers crut devoir essayer de soutenir par la force ce qu'il n'avait pu faire par les moyens diplomatiques. Les quatre répondirent à nos armements par le bombardement de Beyrouth. M. Thiers appela la flotte à Toulon et conseilla secrètement à Mehemet-Ali sacrifié de se soumettre à la décision des

puissances. Puis il se mit à faire construire les fortifications de Paris. Telle fut la politique de M. Thiers et de M. Guizot, alors ambassadeur à Londres. Résultat : la Syrie incendiée, l'influence française en Orient ruinée. — Quand on voit où nous a menés la politique des « hommes pratiques » qui revendiquaient pour eux seuls le nom d'hommes d'État, ne devient-on pas moins sévère pour la politique du poète?

Lamartine ne se lasse pas d'appeler l'attention de la France sur le dessein permanent de la Russie à l'égard de Constantinople, comme sur celui de l'Angleterre à l'égard de l'Égypte. Il prédit le percement de l'isthme de Suez, sans prévoir, il est vrai, que ce sera l'œuvre d'un Français; mais les événements ultérieurs, en mettant le canal et l'Égypte aux mains des Anglais, compléteront malheureusement la réalisation de sa prophétie : « Vous n'aurez rien empêché; la nature est plus forte que les misérables antipathies nationales : l'Europe et les Indes communiqueront en dépit de vous par Suez... Les deux mondes s'embrasseront et se vivifieront en se touchant en Égypte ».

V

Le cabinet du 1er mars, lorsque déjà il se sentait ébranlé, avait proposé, pour se raffermir et se refaire

une popularité, de ramener en France les restes de Napoléon. Lamartine, à cette occasion, prononça le plus beau de tous ses discours (26 mars 1840); discours prophétique, dans lequel il signala de nouveau, mais en vain, le danger de cet « enthousiasme sans souvenir et sans prévoyance », de cette « déification de la guerre et de la gloire », de cette « religion napoléonienne », de ce « culte de la force, que l'on voulait substituer dans l'esprit de la nation à la religion de la liberté. »

Ce discours, en même temps qu'il est un monument de haute raison, est un modèle de tactique oratoire et d'adresse parlementaire. Il fallait avoir grand soin de ne pas heurter de front l'opinion trop entraînée ; il fallait compter avec l'imagination publique égarée depuis un quart de siècle par la confusion étrange de la cause libérale avec celle de Napoléon ; il fallait ménager, par les précautions de la forme, cette idolâtrie à l'égard du despote illustre, tout en la combattant au fond.

On connaît les vrais sentiments du poète par son ode sur *Bonaparte*, et plus encore par sa correspondance à cœur ouvert avec Virieu. Dans le post-scriptum d'une lettre du 22 juillet 1827, il lui disait : « Tu me parles du cardinal de Retz et de Bonaparte. Je suis comme toi, je n'aime que les très braves gens... La canaille en tout genre me sent mauvais... Je te livre le Cardinal. Quant au Consul, je ne parle pas de son cœur ni de son âme, il

n'en a pas reçu ; je parle de sa tête politique, et je la regarde comme la plus forte qui onceques ait existé. » Ainsi Lamartine, tout en ayant horreur de Bonaparte, ne méconnaît pas son puissant génie de gouvernement, dépourvu d'ailleurs de tout sens moral. En 1834, dans une préface[1], sans aucune intention de polémique : « Rien, dit-il, ne peut peindre, à ceux qui ne l'ont pas subie, l'orgueilleuse stérilité de cette époque. C'était le sourire satanique d'un génie infernal quand il est parvenu à dégrader une génération tout entière... Il n'y avait pas une idée en Europe qui ne fût foulée sous son talon, pas une bouche qui ne fût bâillonnée sous sa main de plomb. »

Voyons maintenant manœuvrer l'habile orateur. — Après un hommage au grand capitaine :

Si je m'associe, dit-il, comme Français, au pieux devoir de lui rendre une tombe dans sa patrie,... comme philosophe, comme homme qui a quelque pressentiment de la postérité dans les choses, j'ose l'avouer devant vous, devant cette Chambre, devant cette nation passionnée pour une mémoire, ce n'est pas sans un certain regret que je vois les restes de ce grand homme descendre trop tôt peut-être de ce rocher au milieu de l'Océan, où l'admiration et la pitié de l'univers allaient le chercher à travers le prestige de la distance et à travers l'abîme de ses malheurs... A Dieu ne plaise, messieurs, que j'accuse l'acte du gouvernement, conforme à un noble instinct du pays, ni la royale pensée qui rappelle de l'exil la dé-

1. *Des Destinées de la Poésie.*

pouille du grand capitaine!... Mais je n'aurais pas considéré comme un malheur pour la mémoire de Napoléon que sa destinée l'eût laissé quelque temps encore sous le saule de Sainte-Hélène.

Les anciens laissaient écouler quelque temps entre la mort des héros et le jugement de la postérité. Les arrêts de l'histoire, quand ils sont plus impartiaux, sont plus sûrs d'être irrévocables. Peut-être, sous bien des rapports, cette cendre n'était-elle pas assez froide encore pour qu'on y touchât... Recevons-la avec recueillement, mais sans fanatisme; et qu'au milieu de ce concert d'admiration, où l'on n'entend que la voix de l'apothéose, on laisse entendre aussi au peuple la voix de la raison publique. Une nation comme la nôtre ne peut pas séparer sa reconnaissance de son bon sens...

Je vais faire un aveu pénible ; qu'il retombe tout entier sur moi ; j'en accepte l'impopularité d'un jour. Quoique admirateur de ce grand homme, je n'ai pas un enthousiasme sans souvenir et sans prévoyance ; je ne me prosterne pas devant cette mémoire... Si je ne suis pas enthousiaste, je ne veux pas être hypocrite : je ne veux pas feindre un culte que je ne me sens pas dans le cœur, encore moins dans l'intelligence. J'ai passé ma jeunesse à admirer et à maudire quelquefois ce gouvernement. Je lui dois beaucoup cependant ; je lui dois le sentiment, l'amour, la passion de la liberté, par ce sentiment de la compression publique qui pesait alors sur toutes les poitrines, et que son nom seul me fait encore ressentir. Oui, j'ai compris pour la première fois ce que valaient la pensée et la parole libres en vivant sous ce régime de silence et de volonté unique dont les hommes d'aujourd'hui ne voient que l'éclat, mais dont le peuple et nous, nous sentions la pesanteur. Et c'est ce qui explique comment un autre gouvernement fut accueilli par les hommes de mon âge. Bonaparte et la gloire d'un

côté, la liberté et les institutions de l'autre : nous fîmes comme nos pères, nous embrassâmes la liberté.

Je le sens, ce n'est ni le moment ni l'heure de juger l'homme qui tombait alors; le jugement lent et silencieux de l'histoire n'appartient pas à la tribune, toujours palpitante des passions du moment ; il conviendrait moins encore à cette pompe funèbre et nationale que vous préparez. Il n'y faut que des hommages et des respects. J'y apporte volontiers moi-même ma pierre à mon tour. Le torrent de la gloire de cet homme, confondue avec la gloire du pays, entraîne sans peine ces ressentiments de la mémoire et ces reproches de la conscience publique. Qui ne pardonnerait pas à une destinée tombée de si haut? Qui ne pardonnerait même à des fautes qui ont agrandi le nom de la France? (*Acclamations.*)

Cependant, messieurs, nous qui prenons la liberté au sérieux, mettons de la mesure dans nos démonstrations; ne séduisons pas tant l'opinion d'un peuple qui comprend bien mieux ce qui l'éblouit que ce qui le sert. Gardons-nous de lui faire prendre en mépris ces institutions moins éclatantes, mais mille fois plus populaires sous lesquelles nous vivons, et pour lesquelles nos pères sont morts après avoir tant combattu! N'effaçons pas tant, n'amoindrissons pas tant, n'inclinons pas tant notre monarchie de raison, notre monarchie nouvelle, représentative, pacifique : elle finirait par disparaître aux yeux du peuple. Les ministres nous assurent que le trône ne se rapetissera pas devant un pareil tombeau; que ces ovations, que ces cortèges, que ces couronnements posthumes de ce qu'ils appellent une légitimité; que ce grand mouvement donné par l'impulsion même du gouvernement au sentiment des masses, que cet ébranlement de toutes les imaginations du peuple, que ces spectacles prolongés et attendrissants, ces récits, ces publications populaires, ces éditions à cent millions d'exemplaires des

idées et des sympathies napoléoniennes, ces bills d'indemnité donnés au despotisme heureux, ces adorations du succès, tout cela n'a aucun danger pour l'avenir de la monarchie représentative. (*Longue interruption.*) Pour le gouvernement, je veux bien le croire : pour l'esprit public, je n'ai pas la même sécurité. Oui, j'ai peur, je l'avoue, qu'on ne fasse trop dire ou penser au peuple : « Voyez, au bout du compte, il n'y a de populaire que la gloire, il n'y a de moralité que dans le succès ; soyez grand, et faites tout ce que vous voudrez ; gagnez des batailles, et faites-vous un jouet des institutions de votre pays! » Est-ce là qu'on veut en venir? Est-ce ainsi qu'on apprend à une nation à apprécier ses droits? (*Nouveau mouvement.*)

Si ce grand général eût été un grand homme complet, un citoyen irréprochable, s'il eût été le Washington de l'Europe ; si, après avoir défendu le territoire, intimidé la contre-révolution au dehors, il avait réglé, modéré, organisé les institutions libérales et l'avènement de la démocratie en France ; si, au lieu de disperser les pouvoirs représentatifs, il les avait appuyés de la force militaire et soutenus de sa considération ; si, au lieu de se faire la réaction vivante du passé ; si, au lieu d'abuser de l'anarchie, de profiter du désenchantement momentané de l'esprit public, il l'avait relevé, il s'était fait le tuteur du progrès social, la providence du peuple : si, après avoir mis en mouvement les ressorts d'un gouvernement unitaire et tempéré, il s'était effacé lui-même, comme Solon ou comme le législateur de l'Amérique ; s'il s'était retiré dans son désintéressement et dans sa gloire pour laisser toute sa place à la liberté, qui sait si tous ces hommages d'une foule qui adore surtout ce qui l'écrase lui seraient rendus? Qui sait s'il ne dormirait pas plus tranquille et peut-être plus négligé dans son tombeau ?...

Et, se demandant où l'on pourrait placer sa nouvelle tombe, — aux Invalides ? sous la colonne Vendôme ? sous celle de Juillet ? à la Madeleine ? à Saint-Denis ? au Panthéon ? — il ajoutait :

En tout cas, que vous le mettiez à Saint-Denis, ou au Panthéon, ou aux Invalides, souvenez-vous d'inscrire sur son monument, où il doit être à la fois soldat, consul, législateur, empereur, souvenez-vous d'y mettre la seule inscription qui réponde à la fois à votre enthousiasme et à votre prudence, la seule inscription qui soit faite pour cet homme unique et pour l'époque difficile où vous vivez : *A Napoléon seul.* Ces trois mots, en attestant que ce génie militaire n'eut pas d'égal, attesteront en même temps à la France, à l'Europe, au monde, que, si cette généreuse nation sait honorer ses grands hommes, elle sait aussi les juger ; elle sait séparer en eux leurs fautes de leurs services ; elle sait les séparer eux-mêmes de leur race et de ceux qui menaceraient la liberté en leur nom ; et qu'en élevant ce monument, en y recueillant nationalement cette grande mémoire, elle ne veut pas susciter de cette cendre ni la guerre ni la tyrannie, ni des légitimités, ni des prétendants, ni même des imitateurs.

C'était en 1840, onze ans avant l'événement, que Lamartine prononçait ces paroles fatidiques. Il traçait d'avance notre histoire. Jamais cause plus grave n'avait rencontré plus grand orateur, plus clairvoyant, plus ferme, plus habile.

Et, si fata Deum, si mens non læva fuisset,...

Au reste, chose singulière ! et qui marque la force

du torrent, après une si haute prophétie l'orateur ne crut pas pouvoir autrement faire que de voter avec la majorité les deux millions demandés par la commission pour ce funeste retour. Sa protestation si éloquente fut donc purement platonique.

Voyons à présent, dans la *Correspondance*, le commentaire de ce discours par l'auteur lui-même. Écrivant à Virieu qui, comme lui au fond, a horreur de Napoléon, il croit nécessaire d'expliquer, pour ainsi dire en s'excusant, les précautions oratoires et les expressions élogieuses qu'il a été forcé d'employer devant une assemblée si passionnément prévenue.

Montceau, 20 juin 1840.

... Ta lettre, qu'on me renvoie de Paris, me fait un extrême plaisir : tu me nommes au rang de l'homme qui est mon idéal depuis vingt ans, le *grand* Chatam ; c'est l'orateur moderne par excellence. Arriver là pour moi un jour en ce genre, c'est le pic du Mont Blanc. Je m'en sens *aisément* la force ; mais l'occasion et le temps, Dieu sait seul !

Quant à mon opinion sur Bonaparte, je ne suis pas si sage que tu crois [1]. Je n'ai pas d'opinion sur cet homme qui *incarna le matérialisme dans un chiffre armé ;* je n'ai que haine, horreur et, le dirai-je ? mépris ! oui, mépris, et mépris pour ceux qui l'admirent. Ainsi ne raisonnons pas, nous sommes d'accord.

1. Le mot *sage*, de la part de Virieu, était ironique, et visait les euphémismes, excessifs suivant lui, de l'orateur.

Je voulais être bien plus sévère et plus véhément; mais, arrivé à la tribune contre les conseils et les supplications de mon parti même qui courbait la tête et me disait: « Vous allez vous perdre », j'ai fléchi; et, voyant la gauche sur laquelle je comptais m'abandonner au début et paraissant s'entendre avec Thiers pour m'écraser, j'ai fait de la diplomatie à la tribune au lieu d'éloquence et de raison, et j'ai changé instantanément ce que je voulais dire en douceurs pour la mémoire du grand homme. J'ai ainsi coupé le terrain à la coalition napoléonienne ; et cela m'a réussi : car tu n'as jamais vu changement en vingt-quatre heures pareil à celui que j'ai opéré à Paris et dans la Chambre. Mais voilà pourquoi j'ai été doux. — Ah Dieu ! quel discours je ferais, quelle appréciation j'écrirais de cet homme, si j'avais l'auditoire libre ! — N'importe ! je suis content : et, en tout, ces deux dernières années, j'ai acquis (entre nous) plus que qui que ce soit jamais, faveur et *passion* dans la Chambre...

Les royalistes lui reprochaient donc d'avoir trop idéalisé Napoléon, et d'être ainsi « entré, sans s'en douter, dans la conspiration du bonapartisme poétique[1] ». Pour lui, loin de le croire, il déplorait l'égarement de ses confrères les poètes qui méritaient mieux ce reproche. Rencontrant Béranger après le coup d'État du 2 décembre, il lui dira: » Eh bien, Béranger, voilà une de vos chansons ! »

1. C'était à propos de l'ode sur *Bonaparte* qu'un historien littéraire du parti royaliste et catholique, Alfred Nettement, avait déjà adressé ce reproche à Lamartine.

Mais la chanson de 1851 était l'écho de celle qu'avait chantée le ministère du 1er mars, dans la vaine espérance de prévenir sa chute. « C'est en 1840, après le retour des Cendres, a dit M. Albert Sorel, que Thiers aurait dû prononcer les paroles fameuses de 1851 : *L'Empire est fait.* »

Au Cabinet du 1er mars succéda celui du 29 octobre. Le seul legs que M. Guizot accepta de la succession de M. Thiers, ce fut les fortifications de Paris. Lamartine en combattit ardemment le projet.

Après avoir, dans le discours des Cendres, prédit le second Empire, et non seulement les césars de famille, mais encore les césariens de rencontre, il semble prévoir, dans ses discours sur les fortifications de Paris, le siège de 1870 et la Commune.

A supposer la France envahie par une coalition européenne (car, par une seule nation, personne alors ne l'eût imaginé), le sort du pays devait, selon lui, se débattre en rase campagne et non se jouer sur une ville, où les destinées de la patrie seraient bloquées dans une enceinte, au lieu de s'agiter librement sur toute l'étendue du territoire, avec les chances multiples des combats et les retours possibles de la fortune :

Si les corps d'armée ennemis s'avançaient par des routes diverses sur Paris,... Paris ne sauverait pas la France, Paris ne se sauverait pas lui-même...

... Rendez-vous compte, en un pareil cas, de ce qui

se passerait dans Paris. Comment défendrez-vous à la fois vous et vos remparts contre l'étranger, l'ordre public, les fortunes, le seuil, la vie des citoyens contre la masse turbulente qui aura reflué dans vos murs? Mais j'admets que vous puissiez nourrir cette multitude; comment contiendrez-vous le moral de cette population? Comment, dans une ville entourée d'ennemis, sans communication avec les départements, contiendrez-vous une masse de deux ou trois cent mille prolétaires sans travail?... Voilà le gouvernement sans cesse en butte à des assauts toujours renaissants...

... Je dis que, dans une situation pareille, il serait inévitable que les partis les plus désespérés, que les passions les plus violentes tendissent malheureusement à s'emparer du pays et à le déchirer comme une proie dans leurs luttes. Je dis qu'une population semblable présenterait la plus affreuse réunion de détresse et de fléaux humains qu'il eût été donné à l'esprit d'imaginer...

Pronostics trop justifiés trente ans après!...

Quel relief nouveau prenaient ces discours, quand on les relisait pendant le second siège, au mois de mai 1870, à la lueur des incendies!

CHAPITRE XX

SUITE DE L'ÉVOLUTION POLITIQUE. — (1841-1846). — 1843, IL ENTRE DANS L'OPPOSITION.

I

Dès longtemps sa raison et son ambition tout ensemble s'irritaient des entraves d'une politique étroite, qu'il avait trop prévue. Il n'avait pas voulu pourtant se tenir à l'écart du régime nouveau. Son « fatalisme providentiel » lui avait dit de s'y résigner plutôt que de s'en isoler. En effet, « qui est-ce qui aura jamais sous la main précisément les faits qu'il rêve ? » écrivait-il à Virieu dès le mois de mars 1831. Il revenait à cette idée le 3 juin 1837 : « L'erreur, lui disait-il, est de croire que nous ne pouvons prendre part à l'action du temps qu'à certaines conditions de faits qui nous conviennent. Dieu nous donne les faits qu'il veut : à nous d'en tirer le meilleur parti possible. » — Et le 13 janvier 1838 : « Nous ne vivons qu'une fois : pendant cette vie, il

se passe un drame de choses et d'idées quelconques, qui a son dessein providentiel et dont nous sommes parties intégrantes. Devons-nous, pouvons-nous nous mettre de côté et dire : « Jouez la farce sans nous, le sujet ne nous convient pas » ? Mais le sujet est donné de Dieu, nous ne pouvons pas le décliner par des désirs ou des dégoûts ; la vie est un rôle obligé. Quitter son habit avant la fin de la pièce, c'est manquer à l'auteur. »

Il avait donc cru qu'il était de son devoir de citoyen et d'homme d'entrer dans le nouvel état de choses ; mais, à mesure que fuyaient les années, il en reconnaissait de plus en plus la stérilité, et il était pris d'une sorte d'écœurement.

Dans cette même lettre il disait :

La vie s'affadit... Seulement, chez moi, ce n'est pas par défaut d'activité interne, mais par faute de la destinée. La mienne était l'action ; les événements me la refusent, et j'en sèche : car je la veux grande et à des conditions honorables. Je ne la trouve pas possible, malgré ma persévérance à l'attendre... Je me retirerai de la vie politique, parce qu'il commence à me paraître démontré que je n'y suis pas dans la proportion de mes forces réelles ; et il ne faut pas consommer des forces inutilement. Je ferai autre chose : car je *ferai* jusqu'à mon dernier jour ; je ferai de la haute philosophie religieuse et politique. — La moyenne d'intelligence des Chambres est un milieu qu'on ne peut vaincre. J'ai beau travailler, comprendre, me former à une parole qui intérieurement me semble au niveau et fort au-dessus même de beaucoup d'autres ; je ne suis pas entendu ni compris par la masse, et je

n'exerce pas l'ascendant naturel proportionnel à mon effort. Mais il y a en moi quelque chose de si invincible en impulsion, que je vais toujours, et me brise souvent. C'est un état pénible : c'est celui d'un homme qui parle une langue étrangère dans un groupe d'hommes étrangers, et qui se consume sans se faire comprendre. — J'ai connu cela en un autre ordre de choses, au commencement de notre vie, quand je me sentais poète plus que Fontanes et Baour, et que Baour et Fontanes régnaient !

Sa politique, en effet, était neuve, autant et plus encore que sa poésie.

Le mois suivant, il raffermit son espoir ou sa volonté :

Je n'accepterai pas de rôle dans les pièces parlementaires que nous jouons. J'en ai pris un excellent, et que tout le monde commence à confesser grand et fort dans l'avenir, c'est celui de la haute opinion philosophique, libérale, honnête et gouvernementale : garder une expectative lentement, largement, rationnellement dessinée; créer une force, et attendre le jour où les affaires viendront la chercher par une nécessité évidente et invincible...

Au mois d'avril, il avoue à son ami qu'il entrerait volontiers aux affaires, le cas échéant :

Tu me demandes ce que je ferais, tels événements survenant ? — Je prendrais conseil de ces événements ; et, s'il m'était en conscience démontré que je puis servir mon pays à mon idée, et que *seul* je puis le servir, je n'hésiterais pas, j'entrerais dans l'action gouvernementale, sous quelque drapeau que ce fût. Mais il faut, pour cela, devant Dieu et devant les hommes, évidence irré-

sistible et nécessité. Or je ne crois pas que ce cas se présente une fois ou deux par vie humaine. — Autrement, je resterais homme du pays, en dehors (et non hostile) de tout gouvernement du pays. S'en séparer, en se séparant de son temps et des faits donnés par Dieu, ce n'est pas vivre, c'est ajourner sa vie : et l'homme n'en a pas deux.

Au début de la session de 1841-1842, il se laisserait volontiers porter à la présidence de la Chambre; mais il ne veut pas s'y porter lui-même :

Je ne désire pas la présidence, écrit-il à Émile de Girardin, le 25 novembre 1841; bien plus! je serais affligé si on me mettait dans le cas de dire oui ou non; mais je dirais *non* avant, comme candidature. — Et pourquoi ? — Le voici : C'est une position neutre, et j'aime les positions militantes et actives. C'est la décoration d'une vie politique, ce n'en est pas la force. Enfin c'est exposer au hasard d'une bonne ou mauvaise attitude dans un fauteuil la considération, l'espérance, le prestige d'un nom politique qui peut un jour se compromettre et s'utiliser à meilleur escient. On ne grandit pas beaucoup là, et on peut en redescendre amoindri. — Ainsi donc pas de candidature volontaire et sérieuse. — Quant à des voix, c'est autre chose, cela ne peut qu'honorer et fortifier une individualité parlementaire au dehors. Sous ce rapport, je ne serais que très flatté d'en avoir. Si même j'en avais assez pour être nommé, je ne refuserais certainement pas; mais j'accepterais avec la plus vive répugnance et une douleur réelle et motivée. — Cela n'est pas politique, souvenez-vous-en. Or il faut être politique; ou rester, comme je suis, à regarder jaunir les feuilles des arbres, les pieds dans des sabots de

noyer. J'en serais bien tenté, n'était ce diable-au-corps politique que je ne puis chasser de moi depuis l'âge de raison et qui me tiendra, j'en ai peur, jusqu'à l'âge où l'on n'en a plus. Adieu. J'irai tard à Paris, pour cause de misère. Écrivez-moi.

LAMARTINE.

Gardez ces motifs exclusivement pour vous, — sauf madame de Girardin, esprit politique bien plus qu'esprit féminin, pour qui je n'ai pas de mystère.

Au scrutin, il n'eut que soixante-quatre voix. Ce fut M. Sauzet qui fut nommé.

L'inutilité apparente de tant d'efforts persévérants le rongeait. Il lui fallait un point d'appui et un levier ; l'un et l'autre lui échappaient toujours. Quelquefois, essayant de rire de sa désespérance même : « Bah ! disait-il, il n'y a qu'un portefeuille que j'ambitionne : c'est le ministère de l'opinion publique. »

Mais peut-être que, même eût-il obtenu un des deux portefeuilles réels qu'il désirait, l'Intérieur ou les Affaires étrangères, son ambition n'eût pas été satisfaite. Il caressait toujours son rêve : une tempête dans laquelle « il brillerait héroïquement sous l'éclair[1] », comme sauveur de la société. — ... « Puis viendront les crises que les platitudes amèneront, puis *nous !* Nous serons appelés par la clameur pu-

1. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 377.

blique à sauver de nouveau le monde social. » — « Alors, si je suis encore du monde et du monde parlementaire, il est à croire qu'un grand flot de terreur me jettera au timon brisé. Je persiste dans cette idée : *une tempête ou rien!* » — Mot trop caractéristique ! — Et une lettre du 10 février 1843 : « Dans cinq ans, nous aurons la France. »

Tenu à l'écart de tout, après avoir cherché en vain pendant huit ans des alliés dans le parti conservateur, il va maintenant en chercher de l'autre côté, passer à gauche et se jeter dans l'opposition. On méconnaissait sa puissance, il la ferait connaître à qui en riait[1]. Ah ! vous ne voulez pas de moi avec vous ? eh bien, vous m'aurez contre vous ! Vous n'a-

1. Il faut voir, dans les lettres de Doudan, le reflet de la dédaigneuse opinion des doctrinaires à l'égard de l'orateur-poète. « L'éloquence de M. de Lamartine a deux ailes, l'une de cygne, qui est l'imagination, l'autre de moineau, et voilà pour sa raison. Le pauvre grand homme ne peut pas aller bien haut dans un pareil équipage. Comment avez-vous trouvé la façon dont M. Guizot l'a traité? Je m'en suis fort réjoui dans mon cœur. C'était un beau spectacle de le voir plumer d'un air sévère ce bel oiseau des tropiques... » Ainsi parle Doudan à la baronne de Lascours, le 11 mars 1843. — Le 19 septembre 1845, il écrit à M. Poirson : « Si, dans le cours de vos pérégrinations, vous avez rencontré M. de Lamartine, lui avez-vous trouvé, comme il le croit de lui-même, l'air de Machiavel, de Fénelon, de Fox, de Burke? C'est beaucoup d'airs à la fois pour une seule personne. Qui nous aurait dit que l'auteur mélancolique des *Méditations* aurait, un jour, de ces effroyables explosions de vanité? » — A la vérité, l'on pourrait rapprocher de ce dernier passage le portrait de *Raphaël* par lui-même, dans lequel il réunit encore bien d'autres figures, puis l'article de Sainte-Beuve sur ce roman autobiographique, *Causeries du lundi*, t. Ier.

vez pas apprécié quel allié j'étais, vous me sentirez comme adversaire! — Et il va commencer à battre en brèche la base étroite du régime censitaire.

N'est-il donc qu'un rêveur ambitieux?

Sans doute le gouvernement de Juillet était essentiellement bourgeois; Lamartine essentiellement artiste, jusque dans la politique. Sans doute ces poètes, ces écrivains qui avaient grandi dans le monde de la Restauration, ne goûtaient guère une royauté dépourvue du prestige dont les siècles avaient entouré la Monarchie. Le régime de Juillet était un régime sans idéal : comment Lamartine aurait-il pu s'en accommoder, lui, dont la politique, aussi bien que la poésie, a pour trait essentiel l'idéalisme?

Mais il y a autre chose; et ce n'est pas seulement par son imagination qu'il dépassait le cadre.

II

Nous avons analysé et discuté son entrée dans la politique en 1834, nous allons analyser et discuter son entrée dans l'opposition en 1843. Il est clair qu'on juge son rôle tout différemment, selon l'idée qu'on se fait du régime de Juillet, de la révolution dont est né ce régime et de celle dont il est mort. Cet établissement était-il, pour la France moderne issue de 89, une demeure défini-

tive, ou un abri passager? Était-il la conclusion dernière de la Révolution française, ou une simple étape? Enfin pouvait-il résoudre les problèmes que lui-même faisait naître?

On dit que le 24 Février fut un accident, un hasard; que ceux qui devaient en profiter le soir ne s'y attendaient pas le matin; que, si le roi, âgé de soixante-quatorze ans, n'eût pas perdu le sens des nécessités pratiques et eût fait à temps quelques concessions à l'opinion libérale, ou bien eût résisté énergiquement à cette échauffourée, comme il avait, seize, quatorze et neuf ans auparavant, résisté à des insurrections autrement redoutables, la révolution ne se fût point produite.

Peut-être en effet ne se fût-elle point produite ce jour-là, peut-être eût-elle été retardée; mais croire qu'elle eût pu indéfiniment être évitée, c'est là une vue historique inexacte et inférieure. Voici pourquoi :

Oublions les passions contemporaines, les intérêts de partis, les querelles d'école. Écoutons les esprits les plus élevés, les plus impartiaux de l'heure présente. C'est d'abord M. Albert Sorel :

Les effets de la révolution de 1848, la réaction cléricale et la présidence de Louis Napoléon ont déconcerté les républicains; ils ne les ont pas déconcertés davantage que la révolution du 24 Février n'avait déconcerté les monarchistes. Les républicains ont vu, dans l'événement qui les surprenait, une aberration des hommes;

les monarchistes, un accident du hasard. Rien de moins fortuit, cependant, que la révolution de Février ; et rien de plus conséquent que l'évolution qui fit sortir de la seconde République un second Empire. Plus les causes qui semblent déterminer un grand événement paraissent petites et disproportionnées, moins, en réalité, l'événement est fortuit. Plus les conséquences d'un principe ou d'un fait semblent inattendues, plus elles sont lointaines, profondes et nécessaires. En réalité, l'édifice manquait de fondements. Ce gouvernement sortait d'un expédient et procédait... d'une conception précaire et mobile ; il ne reposait sur aucun principe, si l'on entend par ce mot ce que l'on y doit entendre en politique, un rapport nécessaire dérivant de la nature des choses. Ceux qui s'étonnent de voir une république démocratique et, très rapidement après, une démocratie césarienne, sortir de la monarchie de Juillet, méconnaissent l'histoire[1]...

C'est ensuite M. Melchior de Vogüé, répondant à M. Thureau-Dangin :

Il croit, dit-il, qu'en évitant ces fautes on eût pu prévenir la catastrophe ; il déplore la révolution de 1848, il condamne les idées d'où elle est sortie et les hommes qui l'ont faite. De ce point de vue, nulle entente possible avec ceux qui voient dans l'établissement de Juillet un accident éphémère, une inutile tentative de plier le génie français aux institutions anglaises, une ruse de l'histoire pour ménager les transitions au moment où elle élaborait la transformation démocratique de la France et, par la France, de tout l'Occident européen. Les hommes d'État de 1840 pouvaient s'y tromper ; mais

1. *Le Temps*, 10 août 1891.

croire aujourd'hui que ce peuple, parti en quête d'un nouveau monde, avait touché au port avec la Charte de 1830, c'est prolonger après Colomb l'erreur du navigateur, lorsqu'il prit la petite île des Lucayes pour le grand continent cherché. Elle n'était qu'une relâche[1].

Dira-t-on que ce sont là des jugements formés après coup, et qu'il est aisé de trouver dans des faits déjà lointains un enchaînement arbitraire? Mais écoutez ce que disaient les contemporains eux-mêmes, et non pas seulement Lamartine, qui, à coups d'imagination, illuminant l'avenir par des éclairs de génie, parlait avant l'événement comme M. de Vogüé et M. Sorel ont parlé depuis; non pas seulement les hommes d'imagination et d'intuition, les poètes, « les grands oiseaux de mer précurseurs des orages », un Henri Heine, un Alfred de Vigny; mais encore les esprits les plus mesurés, les philosophes politiques, déterminant d'avance les faits par de longues méditations et des calculs précis. Rappelez-vous le discours prophétique que prononça Alexis de Tocqueville le 27 janvier 1848, — discours dont on retrouve les germes dans sa correspondance depuis 1836 :

Au-dessus et surtout au-dessous de la classe moyenne, écrit-il en 1840, se trouve une nation plus irritée qu'effrayée; irritée contre le prince qui la gouverne; se croyant, à tort ou à raison, profondément humiliée et

1. *Un Historien de la monarchie de Juillet* (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1892).

déchue du rang qu'elle doit tenir en Europe, et tout près de ces résolutions désespérées que de pareilles impressions font naître chez un peuple orgueilleux, inquiet et irritable comme le nôtre... Ce n'est pas la guerre qui est à craindre, c'est d'abord le renversement du gouvernement. Ce ne sont pas les seules passions anarchiques qui renversent les trônes : ce sont les mauvais sentiments s'appuyant sur de bons instincts.

L'année suivante, il écrit à Stuart Mill :

Ce n'est pas à une nation démocratiquement constituée comme la nôtre qu'on peut laisser prendre aisément l'habitude de sacrifier ce qu'elle croit sa grandeur à son repos... [1]

En août 1847 :

Le système d'administration pratiqué depuis dix-sept ans a tellement perverti la classe moyenne en faisant un constant appel aux cupidités individuelles de ses membres, que cette classe devient peu à peu, pour le reste de la nation, une petite aristocratie corrompue et vulgaire, par laquelle il paraît honteux de se laisser gouverner. Si ce sentiment s'accroissait dans la masse, il pourrait amener plus tard de grands malheurs.

Enfin, le 27 janvier 1848, il s'écrie à la tribune :

La France marche à l'abîme. La révolution balayera la bourgeoisie ; elle sera une révolution sociale et socialiste, et elle est proche. Est-ce que vous avez, à l'heure où nous sommes, la certitude d'un lendemain ? Est-ce

1. Mars 1841.

que vous savez ce qui peut arriver en France d'ici à un an, à un mois, à un jour, peut-être?

Il va sans dire que ce discours ne fut pas compris de la majorité[1].

Mais Tocqueville était un philosophe politique, un indépendant. Voulez-vous l'opinion du camp doctrinaire?

M. Doudan, le 27 juillet 1847, écrit à son élève, le prince Albert de Broglie :

Les gens timides, qui ont les oreilles fines, disent qu'on entend de sourdes rumeurs dans les bas-fonds de la société, et que le mécontentement est grand, et qu'un matin nous nous réveillerons en révolution.

Et, le 9 novembre suivant:

Voilà bien des tristes événements qui se succèdent cette année! On prendrait, dans des temps de superstition, tant de calamités privées pour les signes de quelque grande catastrophe publique, pour les sinistres avant-coureurs de quelque effroyable révolution.

Allons plus loin; écoutons les défenseurs attitrés du système, les hommes mêmes du gouvernement et de la famille royale :

Je ne me souviens pas, dit M. de Barante, d'avoir vu un pareil assoupissement des opinions. Les intérêts privés ont aboli les intérêts publics... (17 octobre 1842.)

1. Cf. Ses *Souvenirs*, 1re partie, I. — Paris, Calmann Lévy, 1893.

Voici maintenant comment M. Guizot jugeait son propre parti :

Trop étroit de base, trop petit de taille, trop froid ou trop faible de cœur; voulant sincèrement l'ordre dans la liberté, et n'acceptant ni les principes de l'ordre, ni les conséquences de la liberté ; plein de petites jalousies et de craintes; étranger aux grands désirs et aux grandes espérances, les repoussant même comme un trouble ou un péril pour son repos... Je dirais trop si je disais tout [1].

Le prince de Joinville, vers 1847, à bord de son navire dans le golfe de la Spezzia, écrivant à l'un de ses frères, lui parlait avec inquiétude de cette politique inerte, de cette situation qui allait s'aggravant ; et il ne pouvait s'empêcher, malgré son respect filial, de signaler le danger de la « vieillesse d'un roi qui veut gouverner, mais à qui les forces manquent pour une résolution virile ».

Enfin, le duc d'Orléans lui-même, dans ses lettres intimes, soulageant son cœur :

Je suis imbibé de dégoût pour les hommes qui sont ou qui peuvent arriver aux affaires, et même pour les idées qui règnent dans la majorité des Chambres... Les idées les plus mesquines et les plus étroites ont seules accès dans la tête de nos législateurs. La classe que la révolution a élevée au pouvoir fait comme les castes qui triomphent, elle s'isole en s'épurant et s'amollit par le

1. Lettre à M. Lenormant, au lendemain de 48.

succès. Ils ne voient dans la France qu'une ferme ou une maison de commerce...

Ainsi un pays, toujours soldat au fond, avide d'idéal et de gloire, comprimé dans ses aspirations généreuses ; un système trop étroit, aboutissant nécessairement à la corruption administrative et électorale : tels étaient les caractères de ce régime. En même temps, l'invention des chemins de fer, le développement des machines et de la grande industrie, font surgir les problèmes de la vie ouvrière et du prolétariat. De la transformation économique naît la question sociale. Comment pourrait-il la résoudre, ce gouvernement qui exclut de l'élection les masses populaires ? Voilà le fond, voilà la cause intime de ruine ; voilà pourquoi une révolution nouvelle est inévitable, révolution non seulement politique, mais sociale.

L'accident du 24 Février ? Qu'importe ? Celui-là ou un autre. C'est une vue superficielle, de croire qu'en triomphant du 24 Février, le système eût été sauvé. Il ne pouvait pas tenir, parce que dans son fondement même était incluse la cause de sa ruine.

Telle est, à notre sens, la vérité, non pas seulement du point de vue des adversaires de la monarchie de juillet, mais du point de vue de l'impartiale histoire.

Il peut convenir à l'ironie d'un Pascal ou d'un Montaigne d'attribuer des conséquences incalculables

au nez plus ou moins long de Cléopâtre ou d'Anne de Boleyn ; mais si tel ou tel grand événement historique ne se fût pas produit à cette occasion, il se fût produit par une autre. Les événements que la force des choses rend nécessaires ne tiennent pas uniquement à tel ou tel détail minime ; ils ont d'autres causes que des accidents. Ces causes ne peuvent point, dans un temps donné, ne pas produire leurs principaux effets, par quelque moyen que ce soit. Certes, la part du hasard est très grande dans la vie des individus et dans celle des peuples ; mais les destinées générales des nations ne dépendent pas purement et simplement d'accidents si petits. L'occasion ne doit pas être confondue avec la cause : pour une occasion qui manquerait, la cause, c'est-à-dire la raison nécessaire, en aurait mille autres à son service. De même que, dans la nature, il y a, pour produire un seul arbre, un seul poisson, un seul insecte, si humble qu'il soit, des milliers, des millions et des milliards de germes répandus et prodigués, de même, dans la vie de l'humanité et des nations, pour produire chaque événement important, il y a de milliers de combinaisons qui fermentent pendant longtemps et mûrissent jusqu'à ce qu'il éclose enfin. Lorsque la justice immanente n'emploie pas une pièce, elle en emploie une autre, la machine va toujours. N'allez pas croire qu'un grain de sable seul a tout dérangé.

Cependant, si c'est une vue superficielle que d'ex-

pliquer tout par des accidents fortuits, c'en serait une aussi, d'autre sorte, que de vouloir attribuer tous les événements de l'histoire uniquement à de grandes causes liées par un enchaînement fatal. Tocqueville, opposant les deux systèmes, les tempère l'un par l'autre, lorsqu'il dit : « Les révolutions naissent spontanément d'une maladie générale des esprits amenée tout à coup à l'état de crise par une circonstance fortuite que personne n'a prévue... La révolution de Février, comme tous les autres grands événements de ce genre, naquit de causes générales fécondées, si l'on peut parler ainsi, par des accidents ; et il serait aussi superficiel de la faire découler nécessairement des premières, que de l'attribuer uniquement aux seconds[1] ».

III

De ce point de vue supérieur, la conduite de Lamartine prend un autre air : il était dans le courant du siècle et dans la vérité historique. La raison lui criait que ce gouvernement, en se refusant à élargir, si peu que ce fût, la base électorale trop étroite, préparait à la France de nouvelles crises. Son imagination apparaît dès lors comme le regard d'une haute raison qui porte seulement ses

1. Tocqueville, *Souvenirs*, p. 48 et 89

prévisions plus loin. Son passage à l'opposition est légitime, puisqu'il a pour cause la vue précise de la transformation prochaine et nécessaire.

Les partisans systématiques de la monarchie de Juillet reprochent à Lamartine d'être devenu un élément de trouble social, d'avoir fait ou contribué à faire la révolution de 1848. Oui, sans doute, il y a contribué; mais la question est de savoir si, même sans lui, elle ne se fût point faite. Il n'a été qu'un engin puissant de cette masse tenue à l'écart du suffrage et des affaires publiques, et qui, de toute manière, eût tôt ou tard fait voler en éclats la barrière qu'on lui opposait. Imputer à Lamartine la responsabilité de la catastrophe, c'est confondre un des effets avec la cause.

Depuis qu'il est entré à la Chambre, il a appuyé la plupart des ministères, afin de consolider le gouvernement nouveau, mais sans réussir à l'amener à ses idées. A présent que le régime semble hors de cause, il est en droit d'évoluer librement, et de considérer, non plus l'existence, mais la conduite du règne : les intérêts particuliers prévalant sur l'intérêt général ; une politique d'égoïsme et de médiocrité au dedans et d'aplatissement au dehors ; des luttes stériles de groupes; deux ou trois personnages poussés au pouvoir et renversés tour à tour par des rivalités d'ambition ; l'administration devenue la proie du plus fort; l'importance du député,

et, par suite, de l'électeur censitaire, démesurément accrue; la corruption du monde politique; le dégoût et l'humiliation du pays.

Alors Lamartine, après s'être vainement efforcé pendant huit ans de remettre les conservateurs dans la vraie voie et de réaliser son programme avec leur concours, les abandonne et passe à l'opposition pour essayer de le réaliser avec elle.

La Gauche, comme la Droite, n'a vécu jusqu'alors que de négations. Tandis que la Droite ne comprend qu'une politique de résistance, la Gauche se borne à critiquer cette résistance; elle n'a ni doctrine ni plan. Parviendra-t-il à faire de la Gauche ce qu'il n'a pu faire de la Droite, un grand parti modéré, gouvernemental, défendant les intérêts généraux, permanents, de la Nation, et capable de marcher hardiment dans les voies de la civilisation et du progrès? Pourra-t-il réaliser cette grande idée par un changement légal, par une évolution régulière et pacifique? Il va le tenter.

IV

Le 15 février 1842, il appuie la proposition Ducos, tendant à faire admettre au nombre des électeurs tous les citoyens inscrits sur la liste départementale du jury. Un mot de ce discours devint

populaire. Après avoir dit : « Qu'est-ce donc qu'un système électoral où Mirabeau et Pitt n'auraient pas voté?... » l'orateur ajouta : « Il y a eu de tout temps et partout, dans les corps politiques, des hommes honorables, bien intentionnés, mais bien aveugles... On dirait, à les entendre, que le génie des hommes politiques ne consiste qu'en une seule chose, à se poser là sur une situation que le hasard ou une révolution leur a faite, et à y rester immobiles, inertes... Si c'était là en effet tout le génie de l'homme d'État chargé de diriger un gouvernement, mais il n'y aurait pas besoin d'homme d'État : une borne y suffirait. »

La proposition Ducos fut écartée. Mais le nom de *conservateurs-bornes* fut répercuté dans tout le pays.

« Je viens, écrit-il le lendemain, de sauter un grand fossé, au milieu d'un orage inouï dans la Chambre. Je sais où je tends, comme la boussole sait le pôle. » — Le 5 septembre : « La politique ministérielle me touche peu. Guizot, Molé, Thiers, Passy, Dufaure, cinq manières de dire le même mot. Ils m'ennuient sous toutes les désinences. Que le Diable les conjugue comme il voudra ! Je veux aller au fait et attaquer le règne tout entier. Dans quatre ans, on nous verra remuer des idées plus puissantes ; ou du moins nous aurons remué le sol où elles doivent germer. »

C'est ce qu'il fait le 27 janvier 1843. Il se dit encore monarchiste ; mais il s'attaque à tout le

système du gouvernement, à « la pensée du règne », telle qu'elle s'est manifestée depuis huit ans, « à ce système qui usurpe légalement, qui empiète timidement, mais toujours... Non, il ne lui sera pas donné de prévaloir longtemps contre l'organisation et le développement de la démocratie moderne!... C'est pour cela que je m'éloigne de jour en jour davantage du gouvernement, et que je me rapproche complètement des oppositions constitutionnelles, où je vais me ranger pour toujours ! »

Ici encore, il semble prévoir son rôle futur, et, parlant de lui-même, s'écrie: « Ces hommes impossibles seront inévitablement un jour nécessaires. Ils oseront fonder le gouvernement, non plus sur la base étroite d'une classe quelconque, mais sur la large base d'une nation tout entière. Ils sauront coïntéresser tous les citoyens, toutes les classes du peuple à l'existence d'un gouvernement qui prendra son appui sur tous ces intérêts et sur tous ces droits [1]. »

L'effet fut grand, moins dans l'Assemblée que dans

1. Dans la lettre où il dit : « Avant cinq ans nous aurons la France », il ajoute : « Souvenez-vous-en, et moquez-vous de ceux qui se moquent de moi. Je ne suis rien; mais les situations, en politique comme à la guerre, sont toutes-puissantes. Or, j'ai l'œil qui sait les voir de loin, et le pied qui ose hardiment s'y poser. » — D'autres fois, ce n'est pas son triomphe qu'il prédit; il semble, au contraire, avoir le vague pressentiment de sa chute et de toutes les misères de sa vieillesse. Ainsi, en mars 1841, dans un de ses discours sur la propriété littéraire, il rappelait en ces termes

le pays. C'est au sortir de cette séance que M. de Humboldt prononça le mot : « M. de Lamartine est une comète dont on n'a pas encore calculé l'orbite. »

Les 3 et 4 mars, et surtout le 24 du même mois, il insiste de nouveau pour l'élargissement du suffrage. Majorité et ministère s'obstinent dans leurs refus.

Le 20 mars : « Les révolutions, dit-il dans une lettre, paraissent devenir inévitables sous les conséquences des fautes commises. Alors comme alors! Mais je ne veux pas y avoir concouru. Je sais ce que c'est qu'un peuple échappé. Je m'y opposerai de toutes mes forces... Le temps est plus chargé d'électricité qu'on ne croit. Il faut s'approcher de la foudre pour la soutirer et la diriger. »

Il ne se contente plus de parler à la Chambre; il fait campagne dans son département; il y fonde

la vieillesse malheureuse d'un autre grand poète : « Mais la gloire même, puisque vous en parlez tant, de quoi vit-elle? Elle vit de pain ! Quand Milton aveugle, poursuivi par une restauration dont il avait trop mérité la haine, se cachait dans sa misère, quand ses deux filles lui écrivaient, lui lisaient à lui-même ses vers immortels,... quand il trouvait avec bien de la peine un libraire pour lui acheter huit guinées *le Paradis perdu*, lui auriez-vous dit : « Eh ! que vous importe cet or? Élevez-vous dans votre ciel, voyez plus haut, ne comptez pas ces misérables guinées ; il s'agit bien de cela ! il s'agit de l'avenir, de l'éclat de votre nom, de la postérité ! — Quoi ! vous aurait-il dit, ne s'agit-il pas avant tout de ces deux femmes que je vais laisser après moi sur la terre, et du morceau de pain que mon génie n'avilit pas, mais qu'il sanctifie en se vendant pour elles ? »

un journal, *le Bien public*[1]. Il commence l'agitation dans le pays. Le 4 juin suivant, à Mâcon, il prononce un discours où l'on voit poindre, cinq ans d'avance, les germes, les causes morales de la révolution de 1848 :

Les institutions sont trop étroites pour que le peuple entier y entre ; elles sont sur le modèle du passé, et non du présent... Organiser la démocratie en gouvernement, voilà l'œuvre d'un pouvoir constituant qui aurait compris son époque ; organiser la nation en démocratie, voilà le problème qui poursuit tous les gouvernements et qui renversera tous ceux qui se refuseront à le résoudre.

Il définit la démocratie, et répudie la démagogie. La vraie démocratie doit être la réunion de toutes les forces du pays.

Elle doit rassembler à la fois et cette aristocratie des souvenirs... qui a ses noms dans l'histoire, son sang dans nos batailles, ce qu'on appelle la Noblesse, et qui est l'éclat très légitime des grands services rendus au pays ; et cette classe moyenne, active, intelligente, propriétaire, qui par les industries, le commerce, l'agriculture, les travaux intellectuels, a tant conquis depuis cinquante ans, mais à qui pourtant nous ne laisserons pas tout usurper ; — et enfin cette classe innombrable de la population laborieuse, qu'on appelle les masses,

1. « Autrefois, on levait un régiment à ses frais ; aujourd'hui, on crée un journal. Tout homme qui compte, ou qui veut compter, a son journal à lui », disait un jour Émile de Girardin au prince héréditaire de Saxe-Weimar. (Cité par Sainte-Beuve, *Chroniques parisiennes*, 5 juin 1845.)

d'où sortent vos soldats, vos ouvriers, vos travailleurs;.. en un mot, par démocratie, nous entendons nation; nation unie, indivisible, complète. Autrement ce ne serait qu'une réaction momentanée et funeste, comme celle des premières années après 1789; un déplacement du despotisme, et non pas la liberté; le despotisme en bas au lieu d'être en haut. Nous n'en voulons ni en haut, ni en bas, ni au milieu. Le droit partout, la liberté pour tous, voilà pour nous, la démocratie...

La fiction du « pays légal » a trop longtemps duré; elle n'est plus tolérable : voilà pourquoi l'opposition va grossissant; c'est la marée montante...

Le temps des masses approche; et je m'en réjouis; mais il faut que leur avènement soit régulier, pour être durable... Une nation peut ce qu'elle veut... Si le gouvernement de 1830 persistait à s'égarer, à faire divorce avec la tendance légitime de la Nation,... il n'a été donné à aucun pouvoir d'emporter avec lui la fortune de la France... Mais ne précipitons rien... L'esprit public suffira à sauver à la fois le pays et son gouvernement; il n'a besoin pour cela ni de séditions, ni d'agitations, ni de menaces... Je bois à l'accomplissement régulier et pacifique des destinées de la démocratie !

Ainsi, le mouvement qu'il mène, il essaye de le tempérer, comme il continuera de faire jusqu'en 1848.

Le 3 septembre suivant, discours au Conseil général de Saône-et-Loire, encore pour l'extension du droit électoral :

La société ne court point le risque d'être ravagée par ceux à qui on fait place dans ses rangs, mais bien par ceux qu'on rejette en dehors.

Son opposition cherchant des organes multiples, outre *le Bien public* de Màcon, il lance des articles dans plusieurs journaux de Paris, où il reprend et développe les idées de sa *Politique rationnelle* sur l'État, sur l'Église, sur l'Enseignement, etc.

En 1845, le 3 mai, dans l'interpellation de M. Thiers relative à l'exécution des lois sur les Congrégations religieuses, il se prononce en faveur de la séparation des Églises et de l'État :

La Révolution française se donna une double mission : une mission politique, émanciper les citoyens par les droits civils, universels, reconquis sur le despotisme et les aristocraties ; une mission religieuse, reconquérir l'indépendance des cultes sur la théocratie des religions d'État. La première de ces œuvres, elle l'a achevée ; et nous luttons pour la maintenir. La seconde, l'a-t-elle achevée ? Non : et voilà pourquoi je ne cesserai de répéter, malgré vos indignations et vos murmures : la Révolution française n'est pas finie ; elle n'a accompli que la moitié de sa tâche, la moitié de sa journée ; elle se repose, elle fait une halte ; elle recommencera...

Tout à l'heure M. Berryer louait le Concordat de Napoléon comme une œuvre de génie social et politique. Quant à moi, j'ose le dire, comme je l'ai toujours pensé, le Concordat fut une œuvre rétrograde et une faute politique... Il n'y a de paix, sachez-le-bien, que dans

la liberté des cultes; il n'y a de paix que dans la séparation graduelle, successive, dans le relâchement systématique et général des liens qui unissent l'Église à l'État...[1]

Le 7 mai, poursuivant sa marche agressive contre tout le règne, il refait à la tribune le compte des fautes de la monarchie bourgeoise ; il rappelle, au surplus, qu'en 1830 la France a oscillé entre la monarchie et la république ; et, comme la Chambre s'agite à l'évocation de ce passé qui semble rouvrir l'avenir, il ose déclarer qu'il « n'est pas permis à un Parlement de fermer toute issue non seulement aux réformes mais même aux révolutions ».

Ce pays est mort, écrit-il au comte de Circourt (7 juillet); rien ne peut le galvaniser, qu'une crise. Comme honnête homme, je la redoute; comme philosophe, je la désire... Pays sans courage et sans vertu, admirable parterre pour les apostats politiques. Naples a inventé Polichinelle, la France est digne d'inventer pis.

Ainsi débordent, non sans clairvoyance à long terme, son impatience et son amertume. Il a jeté

1. Onze ans auparavant, le 26 avril 1834, comme on avait proposé la suppression des évêchés non concordataires, Lamartine, tout en se déclarant déjà partisan de la séparation des Églises et de l'État, soutint que le clergé catholique avait des devoirs plus nombreux à remplir à présent qu'avant 1789; que, restreindre le nombre des évêchés, ce serait enlever à des villes leur importance, leur titre de capitale ecclésiastique; que la Chambre n'avait pas le droit de rompre un traité synallagmatique; qu'enfin, il serait impolitique d'irriter Rome.

d'abord le mot : « La France s'ennuie » ; et il s'ennuyait déjà, à lui seul, autant que toute la France ; à présent il avoue à un ami qu'il aspire à une crise; il y travaille, — pour se distraire, a-t-on dit ; n'allons pas jusque-là ; cependant Sainte-Beuve, Tocqueville[1] et Renan y sont allés.

Dans la session de 1846, l'orateur continue de se prodiguer. On est étonné de la variété de ses travaux et de ses aptitudes, de la flexibilité et du développement toujours croissant de son talent, même dans les questions les plus spéciales. Le 12 janvier, il parle pour les ouvriers, à propos des caisses de retraite et de prévoyance; le 5 février, pour nos amis de Syrie, les Maronites, et pour le maintien du protectorat de la France ; le 10, pour les vignerons et les négociants en vins, écrasés d'impôts excessifs; le 22, pour les classes laborieuses encore et pour les éleveurs des pays de montagnes, en faisant substituer, malgré Berryer, au droit par tête, qui favorisait les grandes races et faisait hausser le prix de la viande, la taxe au poids. Le 4 mars, dans une improvisation qui excite un étonnement enthousiaste, il enlève les crédits demandés pour rendre la Seine, entre Rouen et la mer, navigable aux plus grands bâtiments[2]; le 26, il combat la fusion en une

1. *Souvenirs*, 2e partie, p. 164.

2. « Le député chargé de défendre le projet (relatif à la navigation de la Seine) tombe malade le matin même de la discussion ; « l'affaire va manquer, on conseille aux intéressés

seule compagnie de toutes les associations qui exploitaient jusqu'alors le bassin houiller de la Loire, et défend les salaires et les prix contre la « cupidité » des capitalistes et le monopole des « accapareurs » ; le 16 avril, il appuie une demande de crédits pour la reconstruction de notre matériel naval et défend la puissance maritime de la France ; le 22, il contribue à faire réduire l'impôt du sel ; le 30 mai, il sauve successivement la pension du vieux poète Baour-Lormian, devenu aveugle, et le jeune art dramatique avec la subvention de l'Odéon. Autant de combats, autant de victoires[1].

d'aller trouver Lamartine; ils y vont. « Il était au bain. On les fait entrer; ils expriment leur désir. — « Mais je ne sais pas un » mot de votre affaire! — Nous allons vous l'expliquer. — Mais » je suis le député le moins ingénieur de toute la Chambre. — » Un homme comme vous gagne son diplôme en quelques » instants. — Eh bien! parlez ». Ils commencent pendant qu'il était au bain, ils poursuivent pendant qu'il s'habille, ils achèvent pendant qu'il déjeune; et, deux heures après, Lamartine prononce à la Chambre un discours d'affaires d'une clarté, d'une précision admirables. — Le succès fut très grand, l'étonnement plus grand encore: tout le monde était stupéfait, excepté lui. « Il y a longtemps, dit-il, que je connais ma capacité comme » homme pratique. Le monde ne veut pas y croire, parce que » j'ai fait des vers. Encore, s'ils étaient mauvais! Par malheur, » il y en a de bons, il y en a même de beaux! C'est ce qui me » perd. » — E. Legouvé, *Conférence sur Lamartine.*

1. A noter encore, l'année précédente, le 24 septembre 1845, un petit discours, au Conseil général de Saône-et-Loire, contre l'impôt sur les chiens, ses amis, qui lui ont inspiré des vers si charmants ! — M. Legouvé donne de jolis détails intimes sur Lamartine avec ses chiens : « Il les interrogeait, dit-il, il leur répondait, il semblait les entendre... Je le vois encore, étendu sur un canapé, causant de sujets fort sérieux, avec deux griffons à ses pieds, et coiffé d'une levrette... « Regar-

Outre ses connaissances personnellement acquises, il avait, comme plusieurs autres grands orateurs (Mirabeau, par exemple), une faculté d'assimilation extraordinaire pour se donner par surcroît rapidement, en quelques heures, les connaissances qui lui manquaient et dont il avait besoin instantanément.

Cette brillante campagne de tribune fut interrompue par les élections du 1er août 1846. L'opposition perdit un certain nombre de sièges ; c'était un malheur moins pour elle que pour la majorité, qui se crut tout permis. Lamartine alors, sentant qu'il n'y a plus rien à faire dans la Chambre [1], s'abstient de la tribune pendant toute une année. Ce n'est plus à l'Assemblée qu'il parle désormais ; c'est à la France.

En résumé, ce qui apparaît clairement dans sa conduite politique de 1840 à 1847, c'est, en même temps que la sincérité de ses idées, le ressentiment de ses mécomptes. Celui-ci devient le levain qui fait fermenter celles-là. Celles-là sont conformes à son programme de *la Politique rationnelle* ; mais il

» dez-la, me dit-il, elle écoute, elle voit qu'on parle d'elle, » elle est si coquette !... » *(Conférence sur Lamartine.)* Cette levrette était maîtresse chez lui. Volontiers il eût mis sur son collier, sauf le nom, ce que Beaumarchais avait fait graver sur le collier de la sienne : « Je m'appelle Follette, Beaumarchais m'appartient. »

1. « Je n'ai pas un adhérent. » *Correspondance*, 22 juin 1845. — « On ne veut pas de moi. » *Ibid.* 29 octobre 1845.

travaille désormais avec une ardeur révolutionnaire à faire naître les circonstances favorables à les réaliser. Ses convictions sont stimulées par son ambition, — ambition déjà vieillissante (en 1847, il a cinquante-sept ans) et irritée d'avoir été déçue. Puisque le roi ne le trouve bon à rien dans le train régulier de son gouvernement, puisqu'il « le réserve pour les périls suprêmes », eh bien ! ces périls-là se trouveront peut-être, — « et pour les jours inconnus ! » on les connaîtra. Mais peut-être aussi qu'il sera trop tard, et qu'au lieu de pouvoir aider à sauver cette monarchie, il aidera, sans le vouloir, à la renverser. De quelque façon que ce soit, il faut que ce rôle arrive enfin, ce rôle qu'il rêve depuis si longtemps, ce rôle qu'en toute occasion il se prédit nettement et se fait prédire, qui éclate et fait explosion dans ses discours, dans ses lettres, dans ses récits, — prédiction des trois bohémiennes de Moulins, discours académique du 1er avril 1830, prévision de Talleyrand, prophétie de lady Stanhope, et vingt autres mirages pareils, où il voit son personnage en scène debout devant lui dans le brillant nuage à l'horizon, faisant ses gestes, prenant ses attitudes, lui donnant continuellement la répétition générale de son avenir : Sauveur d'un peuple par la parole !

D'autant plus porté à combattre les défauts du gouvernement qu'il en est exclu, il se précipite non seulement dans l'opposition, mais dans l'agitation,

quoi qu'il en dise ; et cela, à la fois pour hâter les réformes qu'il croit mûres, et pour montrer à ses contempteurs les facultés politiques et la puissance oratoire qu'on lui dénie.

Ce n'est pas tout : il lui faut, sinon une tribune plus haute, du moins un auditoire plus vaste : il se fait historien. Il va ajouter aux discours un instrument de propagande plus étendu, un livre, dans lequel il répandra à flots tout son talent, toutes les fascinations de son génie, pour entraîner les hommes, les femmes, tout le public, à la cause de la Révolution. Ah ! la Nation est traitée en mineure, exclue de ses propres affaires ? il est temps de lui rappeler sa souveraineté. Est-ce que ceux-là seuls qui possèdent des biens ont des droits à faire valoir et des intérêts à soutenir ? Ceux qui ne possèdent rien n'ont-ils donc pas des intérêts aussi, par cela même, et d'autant plus pressants, puisqu'il s'agit pour eux et leurs familles d'être et de subsister ?

Au sein de la bourgeoisie monarchique il va réhabiliter la Révolution, en relever le culte et l'autel. En la racontant, il va la rallumer dans les esprits.

CHAPITRE XXI

HISTOIRE DES GIRONDINS

I

Après la poésie, c'était l'histoire qui dès l'adolescence l'avait attiré. Rappelons-nous ses premiers essais destinés à l'Académie de Mâcon. A vrai dire, il ne voyait guère en ce temps-là dans un morceau d'histoire qu'un sujet d'éloquence, et tout au plus un exercice de pensée. Mais, lorsque sa pensée se fut mûrie par l'âge et que la politique lui apparut comme « la poésie en action », il rêva quelque chose de plus solide : l'histoire fut sa seconde Muse.

Plusieurs écoles se trouvaient en présence. A celle de l'histoire pure et simple, philosophique ou doctrinaire, se proposant l'exactitude dans les faits, la clarté dans l'exposition, la justesse dans le style, école des Voltaire, des Daunou, des Sismondi, des Guizot, en succédaient trois autres : l'école fataliste

des Thiers et des Mignet, qui tous les deux, l'un de 1823 à 1827, l'autre en 1824, avaient pris pour sujet la Révolution française ; d'autre part, l'école romantique et pittoresque, Chateaubriand, Augustin Thierry, de Barante ; enfin, issue de celle-là, l'école romanesque, Walter Scott, Charles Nodier, Alfred de Vigny, Alexandre Dumas. Les romanciers proprement dits ouvrirent la voie à ceux qu'on peut nommer les romanciers historiques. Walter Scott avait introduit l'histoire dans le roman, mais seulement comme accessoire ou comme cadre, non sans grand souci cependant et respect de la vérité ; Nodier, Vigny et Dumas, à l'inverse, mirent le roman et la fantaisie dans l'histoire. « Les histoires, disait Montesquieu, sont des faits faux, composés sur des faits vrais, ou bien à l'occasion des vrais. » Alfred de Vigny, dans la préface de *Cinq-Mars* : « L'histoire est un roman dont le peuple est l'auteur ». Et il montrait comment la chrysalide du *fait* prend par degrés les ailes de la *fiction*.

Vigny, pour sa part, fit de Robespierre une caricature; Nodier, dans *le Dernier Banquet des Girondins*, commença de le réhabiliter. Cela tenta l'esprit de Dumas ; il reprit l'idée pour son compte. Dans une nouvelle, intitulée *Blanche de Beaulieu*, qui se trouve parmi les *Souvenirs d'Antony*, il représente Robespierre accordant à Marceau la liberté de Blanche, et ouvrant son cœur au jeune général en ces termes mélancoliques : « Si l'Être suprême me donne le

temps d'achever mon œuvre, mon nom sera au-dessus de tous les noms ; j'aurai fait plus que Lycurgue chez les Grecs, que Numa à Rome, que Washington en Amérique : car j'ai une société vieillie qu'il faut que je régénère. Si je tombe, mon Dieu, épargnez-moi un blasphème contre vous à ma dernière heure, mon nom, qui n'aura accompli que la moitié de ce qu'il avait à faire, conservera la tache sanglante que l'autre partie eût effacée ! La Révolution tombera avec lui, et tous deux seront calomniés. »

Lamartine, poète et orateur et voulant devenir historien, était porté d'instinct plutôt vers les deux dernières de ces quatre écoles que vers les deux premières, tout en se flattant peut-être de réunir les procédés des quatre à lui tout seul ; tant il sentait en lui d' « étoiles diverses » et d'heureux dons ; ayant « sept âmes » !

Il conçut l'idée d'une nouvelle histoire de la Révolution française. La même idée était venue à Louis Blanc et à Michelet : l'un le 6 février 1847, l'autre le 13, publiaient leur premier volume ; Lamartine donna ses huit volumes successivement du 20 mars au 11 juin de la même année. Une même pensée animait les trois écrivains : revendiquer les droits de la Nation usurpés par la fiction du « pays légal » ; interrompre la prescription ; forcer le gouvernement de Juillet à ouvrir l'écluse de son barrage.

Lamartine allait mettre dans cette histoire toute

son imagination, tous les prestiges de son style; faire une œuvre de magie. L'historien, tel que le concevaient les maîtres du genre, n'est ni un poète ni un orateur : son imagination doit être subordonnée à sa raison; ses jugements lentement mûris ne doivent admettre de passion que celle de la vérité; ses expressions doivent être plutôt en deçà de la pensée qu'au delà. Or, l'historien des *Girondins* fait peu de cas de l'exactitude, de la sobriété, de la simplicité; il ne semble tenir qu'au dramatique, au pittoresque, au pathétique; non seulement il continue d'être orateur et poète dans l'histoire; il y est même romancier.

Il dit d'abord (tome Ier, page 2) : « C'est une œuvre intermédiaire entre l'histoire et les mémoires ». Par là il se donne déjà une certaine latitude, qui ensuite s'étendra à volonté du genre des mémoires à celui du roman. Il transpose les dates, donne une place démesurée aux épisodes qui lui plaisent, supprime ou écourte des faits importants qui prêtent moins au style ou s'accommodent mal à la thèse de la minute, multiplie les portraits[1], où la plume se

1. Portrait de Rousseau, portrait de Voltaire; de Mirabeau, de La Fayette; de Marie-Antoinette, de Louis XVI; de Vergniaud (il y en a plusieurs, trois au moins); de madame Roland et de Roland; de Buzot, de Barbaroux; de Louvet et de Lodoïska; de Danton, de Camille Desmoulins et de Lucile; de Charlotte Corday, de Marat, de Robespierre; de madame de Genlis, de Barrère, de Garat, du duc d'Orléans, de madame de Staël, etc. Ce genre convient mieux aux mémoires qu'à l'histoire propre-

joue et où la fantaisie tient lieu de ressemblance. Son livre n'est pas seulement un théâtre, c'est un musée. Les historiens sévères ont trop le sentiment de la dignité de l'histoire pour se donner de telles facilités et prendre de telles licences. Lamartine, moins scrupuleux, va développer ces tragiques événements avec les mêmes procédés qu'il écrit *Raphaël*, c'est-à-dire avec plus de préoccupation de l'effet littéraire que d'émotion intime. Son imagination seule est en branle : les jeux de sa plume ou de son pinceau et ses chatoiements de couleur ne le prouvent que trop.

La transformation des journaux par Émile de Girardin, qui tout à la fois en agrandissait le cadre et en diminuait le prix, par conséquent multipliait d'autant le nombre des abonnés ou des lecteurs, avait donné naissance à une littérature nouvelle, moins politique que commerciale, dans laquelle le roman-feuilleton, devenu une industrie, inoculait au public des goûts nouveaux. Eugène Suë, Dumas, Balzac devenaient les fournisseurs attitrés de ces grandes usines littéraires. Chateaubriand et Lamartine eux-mêmes allaient finir par en prendre le chemin. Il s'en fallut de peu que les *Girondins* ne fussent livrés au grand moulin à vapeur qui avait nom *la Presse*. Les *Mémoires d'outre-tombe* y passèrent. Si les *Girondins* n'y passèrent point, il est

ment dite : celle-ci, au lieu de faire des portraits, met les personnages en mouvement et les peint par leurs actes.

trop visible en beaucoup d'endroits que l'auteur les avait écrits et disposés en vue de cette destination éventuelle. La coupe, le style, les faux-brillants de tel épisode ou de tel chapitre ne s'expliquent souvent que par là. Tout en essayant de réagir par le fond des idées contre cette dégénérescence, il ne laissait pas d'être atteint, dans certaines parties de la composition et du style, par la contagion régnante. Lui aussi, en se proposant pour modèle Tacite, glissait jusqu'à Suétone en plus d'un endroit.

L'orateur et le romancier se continuent donc dans l'historien. De là, en revanche, l'art de la mise en scène, la vérité dans l'allure générale, sinon l'exactitude dans le détail des faits, dans la description des personnages.

Il ne faut pas confondre la vérité avec l'exactitude. On peut atteindre à l'une, dans l'ensemble, tout en manquant à l'autre dans bien des cas particuliers; on peut être vrai sans être toujours littéralement précis, si l'on ressuscite les personnages avec les passions qui les animaient, et s'ils se meuvent, vivants, à nos regards. Réciproquement, on peut être fort exact, sans être vrai, si l'on ne possède pas le secret de rendre présent le passé.

Sainte-Beuve estime que Lamartine était l'homme le moins fait pour écrire cette histoire :

M. de Lamartine, avec son optimisme à la fois naturel et calculé, quand il serait propre à être historien,

l'était-il à être l'historien de la Révolution française en particulier? Tout cet azur, ces flots de lumière et de couleur, ces fonds d'or et bleu de ciel, qui étaient habituels à sa poésie, et qu'il transporte, en les voilant à peine, dans sa prose, pouvaient-ils se mêler impunément à des tableaux tels que ceux qu'il avait à offrir[1]?

Sans doute, l'imagination trop vive peut nuire quelquefois à la précision dans la peinture des faits, à la mesure dans le jugement qu'on en doit porter. Mais, d'autre part, si « l'histoire est résurrection », qui donc opérera plus puissamment ce miracle que l'imagination d'un Michelet ou d'un Lamartine?

En effet, chose remarquable, ce poète lyrique essentiellement subjectif, a cependant au plus haut degré l'instinct des mouvements populaires, des grands courants historiques. Sainte-Beuve, lui-même le reconnaît :

Ses livres d'histoire, dit-il, ne sont jamais que de vastes et spécieux à-peu-près, où circule par endroits l'esprit général des choses. La seule partie supérieure de ses histoires, et qu'il serait injuste de méconnaître au milieu de tout ce qu'on y rencontre d'inexact et de défectueux, c'est le sentiment vif des situations générales, l'esprit en quelque sorte des grandes journées et des foules, cet esprit que le poète encore plus que l'historien embrasse et qu'il recueille en son âme, avec lequel il se mêle et se confond, et dont il excelle à tracer en paroles émues, et comme en ondes vibrantes et sonores, les courants électriques principaux[2].

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV.
2. *Id.*, *ibid.*, t. IV.

Oui, il rend bien la marche du drame, l'esprit de la Révolution. L'impression d'ensemble est juste; pourtant elle résulte d'un prodigieux mélange d'erreurs ou d'à-peu-près avec les rencontres heureuses, les coups d'intuition. On ne peut ressusciter les gens et les choses qu'en les devinant un peu et les inventant par endroits, comme le peintre son modèle: une exactitude trop méticuleuse se retranche les bonnes chances de l'inspiration, de la vie retrouvée, saisie au vol. Cela remue, cela palpite. L'éloquence qui était dans ses discours passe dans son livre : l'abondance entraînante, la séduction, les images; un style, non toujours pur, mais toujours vif, éblouissant.

II

Le répertoire où l'auteur prit les principaux matériaux de son ouvrage fut l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, quarante volumes publiés de 1833 à 1838 par Buchez et Roux-Lavergne. Dans l'*Introduction*, Buchez, ancien saint-simonien, reliait le mouvement de la démocratie au développement des idées chrétiennes. Il est un des précurseurs de ce socialisme chrétien que nous voyons aujourd'hui renaître et se développer dans toute l'Europe. Avec son disciple, il avait taillé à grands coups de ciseaux dans les comptes rendus du *Moniteur* les principales

scènes des Assemblées, les débats et les discours. Ils y avaient joint les délibérations du club des Jacobins, et de nombreux articles de la presse révolutionnaire. Lamartine, dans la vaste matière de ce farrago, retaille à son tour les endroits dont il se propose de tirer parti. Il met en tableaux l'histoire de la Révolution. Il la dispose comme il lui plaît, pour le plus grand effet scénique.

A mesure qu'il avançait, il faisait plus d'extraits des grands discours, et le nombre des volumes allait croissant. C'est ainsi que de quatre il en vint à huit.

Au reste, ce procédé d'abondantes citations, le plus commode pour l'auteur, est le plus amusant aussi pour le lecteur. Cela parle mieux aux divers esprits que les généralités abstraites, en faisant connaître les personnages par leurs discours autant que par leurs actes. N'étaient-ce pas d'ailleurs des actes que leurs discours dans ces temps-là?

A ce premier fonds s'ajoutèrent d'autres lectures, hâtives, fiévreuses : l'*Histoire de la Révolution* de Thiers, celle de Mignet, tous les livres ou les écrits se rapportant au même sujet qui lui tombèrent sous la main : mémoires plus ou moins authentiques, il suffisait qu'ils lui donnassent de quoi assaisonner les grands morceaux; pamphlets de tous les partis, pourvu qu'ils fussent de nature à piquer la curiosité.

Ces lectures un peu mêlées et fortuites, il ne laissait pas de les compléter par quelques enquêtes

personnelles. Mais ce moyen exige un discernement sévère, un contrôle sérieux. Or, c'est plutôt avec une émotion sympathique qu'il interroge, par exemple, une des filles survivantes du menuisier Duplay, chez qui logeait Robespierre : elle en avait gardé le culte [1], elle contribua beaucoup à y convertir Lamartine. Une autre fois, il apprend qu'un des derniers membres du Comité de Salut public, un des amis les plus fidèles de Robespierre, le docteur Soubervielle, vit encore, dans un des faubourgs de Paris. Il arrive chez lui un matin, à dix heures :

Le vieillard, — de quatre-vingt-trois ans, — était encore couché. A l'arrivée de l'illustre visiteur, il se lève sur son séant, sans émotion, sans trouble devant cette grande gloire... Puis, inclinant légèrement sa tête coiffée d'un bonnet de coton, il lui dit d'une voix nette et brève : « Que désirez-vous de moi, monsieur ? — Des renseignements précis sur la Convention, dont j'écris l'histoire. — Vous ? reprend le vieillard en le regardant entre les deux yeux ; puis, avec cette énergie de langage qui faisait partie du dictionnaire d'alors : — Vous n'êtes pas f... fait pour écrire cette histoire-là. » Et il se recouche. Lamartine ne s'effraya nullement de cette réponse ; il tint bon, et emporta quelques détails précieux [2].

Voilà comment il suppléait à l'érudition livresque et cherchait l'étincelle parmi les cendres du passé, afin d'en rallumer la vie.

1. C'était madame Le Bas, veuve du conventionnel tombé avec Robespierre au 8 thermidor.
2. Legouvé, conférence sur *Lamartine*.

Mais cet art de divination, quoiqu'il soit un don précieux, ne suffit point à l'histoire ; elle exige aussi les recherches patientes, la ténacité infatigable dans l'investigation des faits, la sévérité dans le contrôle des témoignages. Or, la nature ailée du poète ne s'accommodait guère de tout cela.

Je terminai cet ouvrage en deux ans, dit-il, comme je m'y étais engagé, sans que ni mes voyages, ni mes discours à la Chambre, pendant ce laps de temps, en eussent été interrompus. J'avais publié, quelque temps avant de mettre la main aux *Girondins*, le poème original de *Jocelyn* [1], qui produisit sur la partie poétique du pays un effet aussi neuf et aussi grand que les *Girondins* en produisirent sur tous les partis politiques. Poésie, histoire, discours, concoururent à illustrer mon nom à cette époque ; mais les *Girondins* dépassèrent tout.

Ce long ouvrage fut donc mené grand train. Eh bien! quels que soient les dons naturels d'un si prodigieux improvisateur, l'histoire en général, et en particulier celle d'une telle époque, veut être méditée plus mûrement, soit dans l'étude des faits, soit dans la composition, soit dans le style.

Au reste, s'il ne mit que deux ans à « terminer » cet ouvrage, la *Correspondance* nous fait voir qu'il en mit quatre pour le moins à l'écrire. En effet, le

1. *Jocelyn* parut en janvier 1836 Si Lamartine mit la main aux *Girondins*, à ce qu'il semble, vers 1843, ce « quelque temps avant » représenterait au moins sept années d'intervalle ; il rapproche les distances par coquetterie littéraire.

15 août 1843, il dit à son ami Dargaud[1] : « J'avance le premier livre des *Girondins*... Je n'ai rien gravé de ce style ». — S'il disait *peint*, le mot serait plus juste. Sa plume n'est pas un burin. — Ailleurs[2] : « Je n'avais jamais encore essayé mon talent dans l'histoire ; mais mes succès oratoires m'avaient donné confiance, et ma passion pour Tacite me faisait espérer que je réussirais à l'imiter ». Tacite ? Oh ! non certes. Le talent de Lamartine (sauf quelques mots frappés en médailles) est l'opposé de cette nerveuse concision.

Il a l'abondance de l'orateur, il en a l'improvisation et les hasards. Quand le livre parut, on y releva des inadvertances étranges, de nombreuses erreurs de faits et de dates. La liste, assez longue, s'en trouve dans une brochure intitulée : *Étude critique sur l'Histoire des Girondins*, qui fut publiée en janvier 1848. Inutile de la transcrire ; d'autant plus que l'auteur corrigea les fautes les plus graves au moyen de cartons, de volume en volume, ou dans les éditions qui se multiplièrent.

1. Qui d'abord traduisit *les Psaumes*, et plus tard toute la Bible. — En octobre de la même année, Lamartine dit à Émile de Girardin : « J'ai déjà écrit un volume de quatre cents pages de ma grande *Histoire des Girondins*. Je vais commencer le deuxième. »

2. *Mémoires politiques*, livre V.

III

Au lieu de commencer par le commencement, c'est-à-dire par les Constituants, qui l'eussent arrêté trop longtemps au gré de son impatience, il se lance poétiquement *in medias res*, court aux héros qui lui sont sympathiques parce qu'il croit d'abord se reconnaître en eux : les Girondins.

Les Girondins furent un parti de transition ; ils aidèrent à passer de la monarchie à la république : Lamartine, qu'un instinct secret pousse à renouveler ce passage, les choisit pour sujet de son drame. Dans toute l'histoire de la Révolution, c'est leur groupe qui à ses yeux se détache d'abord ; en tête, le plus éloquent de leurs orateurs, Vergniaud, dans lequel il semble se voir lui-même :

Élevé au collège des Jésuites.... Vergniaud, après ses études, rentra dans sa famille. Solitaire et triste, son imagination se répandit d'abord en poésie, avant d'éclater en éloquence. Il jouait avec son génie sans le connaître... Pour lui comme pour les Orientaux, il n'y avait point de transition entre l'oisiveté et l'héroïsme. L'action l'enlevait, mais le lassait vite. Il retombait dans la rêverie du talent... Tant que Vergniaud n'avait pas parlé, on sentait que les grandes choses n'avaient pas été dites... C'était un instrument d'enthousiasme qui ne prenait sa valeur et sa place que dans l'inspiration. Sa phrase avait les images et l'harmonie des plus beaux

vers. S'il n'avait été l'orateur d'une démocratie, il en eût été le philosophe et le poète. Il adorait la Révolution comme une philosophie sublime qui devait ennoblir la Nation tout entière, sans faire d'autres victimes que les préjugés et les tyrannies. Il avait des doctrines et point de haines, des soifs de gloire et point d'ambition. Le pouvoir même lui semblait quelque chose de trop réel, de trop vulgaire : il le dédaignait pour lui-même et ne le briguait que pour ses idées.

Sainte-Beuve note sur son carnet : « *Les Girondins* pourraient s'intituler *les Lamartine.* »

La première fois que Vergniaud paraît dans le livre, Lamartine le pose ainsi :

Vergniaud, l'orateur de la Gironde, encore inconnu, révéla dès les premiers mots ce caractère à la fois audacieux et indécis qui fut le type de sa politique. Sa parole flotta comme son âme. Il parla pour un parti et conclut pour l'autre [1].

Cette phrase pourrait s'appliquer au livre même de Lamartine. L'auteur part avec le dessein de glorifier les Girondins ; puis, peu à peu, il les condamne, et arrive enfin à glorifier Robespierre.

D'autre part, dès le préambule, avant d'arriver à ses héros proprement dits, ne se mirait-il pas dans Mirabeau lorsqu'il écrivait ces lignes :

Son éloquence... était celle d'un patricien ;... ses sentiments populaires n'étaient en quelque sorte qu'une li-

1. T. Ier, p. 361.

béralité de son génie. En conquérant des droits pour le peuple, il avait l'air de les donner. C'était un volontaire de la démocratie.

Ainsi, en mettant sur la scène ces orateurs, Lamartine se voyait en eux : Jocelyn devenait tribun en idée. « Dramaturge du plus vaste événement des temps modernes », ainsi qu'il s'est nommé lui-même, il était à la fois auteur, acteur et spectateur.

L'ouvrage, primitivement circonscrit au groupe des Girondins, excéda peu à peu le cadre conçu et déborda jusqu'aux Montagnards ; enfin cela devint l'histoire de la Révolution presque entière [1].

Le livre est encadré entre la mort de Mirabeau et celle de Robespierre.

1. Voici comment les grands faits de la Révolution se répartissent entre ces huit volumes. Le point culminant du premier est la fuite du roi avec sa famille au mois de juin 91, son arrestation à Varennes, et son retour en captivité à Paris. — Le sommet du second volume est la journée du 20 juin 92, le peuple aux Tuileries serrant de près la famille royale dans sa demeure violée. — Au troisième, la journée du 14 juillet de la même année au Champ-de-Mars, et celle du 10 août aux Tuileries et dans l'Assemblée, journée décisive, révolutionnaire, qui est en fait la fin de la royauté; les horribles journées de septembre, la Saint-Barthélemy de la démagogie. — Au tome IV, l'emprisonnement de la famille royale au Temple. — Au tome V, le jugement et l'exécution du roi. D'autre part, la campagne de Dumouriez en Belgique et la victoire de Jemmapes. Puis, la conspiration du général victorieux, déjouée. — Tome VI, croissance et triomphe de Marat; puis sa mort par la main de Charlotte Corday. Le jugement et l'exécution de la reine. Luttes des Girondins et des Montagnards, de Vergniaud et de Robespierre : le drame se noue. — Tome VII, procès, condamnation et exécu-

IV

L'historien procède d'abord par grandes fresques. La famille royale enfuie, arrêtée à Varennes, ramenée prisonnière, était un thème épique et romanesque à la fois : il y triomphe du premier coup et y déploie les dons les plus éclatants. Cette reine, ce roi, cette princesse, captifs, traînés à petites journées au milieu des populations irritées ; ce vis-à-vis prolongé du jeune député Barnave assis en face de Marie-Antoinette et de madame Élisabeth confiées à sa garde, et protégeant leur vie au péril de la sienne, quelle scène, et durant quatre jours !... L'écrivain ne néglige rien pour en accroître encore l'émotion...

Audacieux contre la tyrannie, Barnave fut sans force contre la faiblesse, la grâce et l'infortune. Ce fut ce qui perdit sa vie, mais ce qui grandit sa mémoire. Il n'avait été jusque-là qu'éloquent, il montra qu'il était sensible... Le rôle même que la Fortune lui donnait dans la destinée de cette femme avait quelque chose d'inattendu et de romanesque, capable d'éblouir son orgueilleuse imagination

tion des Girondins. Mort de madame Roland. — Tome VIII, après que les Montagnards ont abattu leurs adversaires, luttes des Montagnards entre eux. Courte tentative de rapprochement entre Danton et Robespierre : elle paraît d'abord réussir, mais ensuite elle ne fait qu'accroître leurs dissentiments. Arrestation de Danton. Arrestation de Camille Desmoulins. Ils sont condamnés et exécutés. — Enfin Robespierre est abattu et tué à son tour : 8 et 9 thermidor.

et d'attendrir sa générosité .. Parti inflexible, il arriva à Paris dévoué. La conférence nocturne de Mirabeau avec la reine dans le parc de Saint-Cloud fut ambitionnée par son rival. Mais Mirabeau se vendit, et Barnave se donna. Des monceaux d'or achetèrent l'homme de génie; un regard séduisit l'homme de cœur[1].

La journée du 20 juin, un an après, ne prêtait pas moins que le retour de Varennes à l'habile mise en scène et à la richesse des détails. Le grand artiste traite cette seconde fresque, comme la première, avec l'ampleur, l'éclat et le soin qui conviennent, et un pathétique sincère tiré du sujet : journée terriblement émouvante encore, où, pendant quatre à cinq heures, la famille royale, assiégée dans sa propre demeure par le défilé infini d'une foule tumultueuse, irrévérente, fait bonne contenance, écarte de son mieux par sa présence d'esprit les affronts et les périls.

Au 10 août, l'historien fléchit, ne se montre plus aussi attentif : en souvenir peut-être de son père, blessé, dit-on, dans cette journée tragique, il prend sans examen le récit de Peltier.

Sur les journées de septembre, déjà assez horribles dans la réalité, il accueille encore, non moins légèrement, des récits dont l'histoire vraie a fait justice : telle la légende sur mademoiselle de Sombreuil consentant, pour sauver son père au moment du

1. T. Ier, p. 152 à 182, *passim*.

massacre, à boire un verre de sang des victimes immolées[1]. Légende entièrement apocryphe. Elle pouvait prêter à la poésie ; Victor Hugo, en sa jeunesse royaliste, a fait là-dessus des vers brillants :

Et Sombreuil trahissant par des pâleurs soudaines
Le sang glacé des morts qui coule dans ses veines...

Lamartine également écrit de belles phrases ; mais il est moins excusable que Victor Hugo, parce qu'il doit faire ici de l'histoire, et non de la poésie : or, cette légende, créée une trentaine d'années après les journées de septembre, vers 1823 seulement, avait été vingt fois réfutée entre cette dernière date et celle de 1843, époque vers laquelle Lamartine commença d'écrire les *Girondins*. Il ne devait pas ignorer ces réfutations réitérées. Mais il trouve là un effet, cela lui suffit.

Dans un autre endroit, nouvelle légende fort suspecte : une jeune fille « d'une beauté et d'une innocence sans tache », apprenant que son père va être égorgé, « se dévoue comme Judith,... fait dans l'âme l'holocauste de sa vertu », et écrit à Marat comme pour s'offrir. L'ami du peuple fait dire à la jeune fille « de se trouver le soir, seule, sur la terrasse du bord de l'eau. L'homme qui l'abordera sans lui parler et qui lui prendra le bras sera Marat : qu'elle le suive en silence ». La jeune fille obéit...

1. T. III, p. 354.

Elle tombe à ses pieds en fondant en larmes... « — Relevez-vous, lui dit Marat en la rassurant, ce sacrifice me suffit... Je ne veux pas souiller ce que j'admire. Demain, votre père vous sera rendu[1]. »

Lamartine accepte de même sans examen la légende des Vierges de Verdun. Tout ce qui prête au pathétique est de bonne prise.

C'est ainsi encore qu'il raconte une entrevue qui aurait eu lieu entre Danton et le jeune prince d'Orléans, duc de Chartres, futur roi Louis-Philippe, qui venait de faire ses premières armes sous Dumouriez à la bataille de Valmy :

... Danton le reçut avec une sorte de brusquerie paternelle : « Eh bien, jeune homme, qu'ai-je appris?... Vous blâmez les grandes mesures du gouvernement? Vous vous répandez en compassion pour les victimes, en imprécations contre les bourreaux ? Prenez-y garde, le patriotisme n'admet pas de tiédeur. Et vous avez à faire pardonner un grand nom... Vous êtes trop jeune pour juger ces événements; pour les comprendre, il faut être à la place où nous sommes. La patrie était menacée,... les ennemis s'avançaient, ils allaient nous submerger; nous avons eu besoin de mettre un fleuve de sang entre les tyrans et nous. A l'avenir, taisez-vous. Retournez à l'armée, battez-vous bien, mais ne prodiguez pas inutilement votre vie : vous avez de nombreuses années devant vous ; la France n'aime pas la République ; elle a les habitudes, les faiblesses et les besoins de la monarchie ; après nos orages, elle y sera ramenée par ses vices

1. T. IV, p. 174.

ou par ses nécessités : vous serez roi. Adieu, jeune homme : souvenez-vous de la prédiction de Danton[1].

Cette prédiction serait piquante, à la condition d'avoir été faite.

L'épisode des deux demoiselles Fernig, habillées en cavaliers afin de pouvoir suivre leur père à l'armée de Dumouriez, avec ce même jeune et beau duc de Chartres, aimé de l'une d'elles ou de toutes les deux, ne prêtait que trop par lui-même au roman. Sur un fond de réalité l'auteur brode des mignardises. Est-ce là « graver à la Tacite » ?

Et que d'autres épisodes du même goût ! l'histoire de Barrère avec Paméla, sous les auspices de madame de Genlis ! et celle de Louvet avec sa Lodoïska, puis avec madame Roland elle-même !

Il entremêle ainsi les inventions romanesques comme intermèdes aux pages épiques. Il entrelace aux émotions sévères des débats et des combats où s'agitent, soit au dedans, soit au dehors, les destinées de la France, ces petits divertissements propres à gagner par des émotions frivoles des lecteurs de moindre prix. Souvent le tableau d'histoire tourne au tableau de genre.

Ce défaut n'est nulle part plus sensible que dans l'épisode de Charlotte Corday, qui à lui seul tient un demi-volume. La fantaisie et l'afféterie y dépassent

1. T. IV, p. 73.

tout ce qu'on pourrait croire. Et pour cela précisément cet épisode fut tiré à part en un volume qui se vendit comme un roman ; il en avait bien tous les procédés et toutes les teintes.

L'auteur commence par décrire avec minutie, mais sans aucune exactitude, la maison de Charlotte à Caen. Puis il fait le portrait de Charlotte elle-même ; mais chaque trait fait voir que c'est une peinture de fantaisie. Il existe plusieurs prétendus portraits de Charlotte Corday ; pas un ne ressemble à l'autre : on pourrait croire que Lamartine a voulu les fondre tous ensemble ; car il semble essayer d'unir tous les contraires. Ensuite vient la description du costume. Puis celle du son de la voix. Il croit devoir mêler à la vie de l'héroïne, dans des conjonctures si tragiques (au moment de partir pour aller tuer Marat), la légende romanesque d'un jeune voisin nommé Lacouture jouant du piano en face de la fenêtre de Charlotte, qui l'écoute cachée derrière sa persienne...

...La veille du jour où Charlotte, déjà affermie dans sa résolution, se préparait à partir pour l'accomplir et mourir, le piano se fit entendre à l'heure accoutumée. Charlotte ouvrit sa fenêtre comme à l'ordinaire et parut écouter les notes avec une attention aussi calme et plus rêveuse encore que les autres jours. Cependant elle referma la croisée avec une sorte de précipitation inusitée... Le lendemain, le jeune voisin s'étant assis de nouveau devant son instrument, regarda au fond de la cour du grand manoir en face, si les premiers préludes feraient

ouvrir les volets de la nièce de madame de Bretteville. La fenêtre fermée ne s'ouvrit plus ! Ce fut ainsi qu'il apprit le départ de Charlotte. L'instrument résonnait encore, l'âme de la jeune fille n'écoutait plus que l'orageuse obsession de son idée, l'appel de la mort, et les éloges de la postérité[1].

Petits effets d'opposition, pareils aux variations et *gruppetti* de certains virtuoses sur « la Bénédiction des poignards ».

Quand Charlotte paraît devant ses juges :

Pendant qu'on l'interrogeait, dit-il, et que les jurés recueillaient ses réponses, elle avait aperçu dans l'auditoire un peintre qui dessinait ses traits. Sans s'interrompre, elle s'était tournée avec complaisance et en souriant du côté de l'artiste, pour qu'il pût mieux retracer son image. Elle pensait à l'immortalité, elle posait devant l'avenir.

Le mot y est. S'imagine-t-il grandir ainsi l'héroïne ? — Mais que dire du passage suivant :

L'interrogatoire terminé, Chabot... dévorait de l'œil les cheveux, le visage, la taille, toute la personne de la jeune fille garrottée devant lui. Il crut apercevoir un papier plié et attaché par une épingle sur son sein; il avança la main pour le saisir. Charlotte avait oublié le papier qu'entrevoyait Chabot, et qui contenait une Adresse aux Français... Elle crut voir, dans le geste et dans les yeux de Chabot, un outrage à sa pudeur. Désarmée de ses deux mains par ses liens, elle ne pouvait les opposer à l'insulte. L'horreur et l'indignation qu'elle

1. T. VI, p. 218 et 219.

éprouva lui firent faire un mouvement en arrière si brusque et si convulsif du corps et des épaules, que le cordon de sa robe éclata, et que sa robe elle-même se détachant laissa à découvert sa poitrine. Confuse, elle se baissa aussi prompte que la pensée et se replia en deux pour dérober sa nudité à ses juges. Il était trop tard : sa chasteté avait eu à rougir des regards des hommes[1].

Voilà dans quel goût équivoque et faux est traité tout cet épisode qui, pour rester tragique comme il était, eût exigé une sobriété sévère, à la manière de l'*Antigone* de Sophocle. Le poète, pour complaire à un certain public, jette des fleurs sur le sang ; ou déclame et, pour dernier trait, nomme Charlotte « l'Ange de l'assassinat ! » C'est le pendant d'une autre phrase où il appelle la Liégeoise Théroigne de Méricourt « la Jeanne d'Arc impure de la place publique ! »

Alexandre Dumas, traitant le même sujet, la mort de Charlotte Corday sur l'échafaud[2], n'a pas été plus romancier que Lamartine.

V

Un demi-volume aussi, consacré aux captifs du Temple, est fort émouvant ; il le serait davantage si

1. T. VI, page 242.
2. Il y aurait à rapprocher de l'un et de l'autre plusieurs passages de Carlyle.

l'historien s'était montré plus sévère dans le choix des témoignages, et si le jeu de la plume eût ajouté moins d'ornements à une réalité par elle-même terrible. Au lieu de s'en tenir aux faits constants et à la peinture des choses avérées, il mêle encore ici le surcroît des légendes. Il lui suffit que tels détails fassent frémir, peu lui importe qu'ils soient vrais. Il y a là des surcharges évidentes de cruauté, des enjolivements d'horreur : cela concourt à son dessein de capter le lecteur et la lectrice. Et, tandis qu'il ajoute ainsi à la réalité déjà si cruelle toutes les inventions passionnées des partisans de la famille royale prisonnière, de l'autre, sur ces mêmes personnes, avant et pendant leur captivité, il ramasse les satires les plus outrageantes.

Dans les *Mémoires* de sa vieillesse. il s'accusera loyalement d'avoir accueilli à la légère, d'après d'infâmes libelles, des calomnies contre la reine. « J'ai été téméraire et malheureux dans le regard jeté sur l'intérieur de la jeune reine. Rien n'autorise à lui imputer un tort de conduite dans ses devoirs d'épouse, de mère, d'amie. » En reconnaissant avec lui la légèreté coupable de ses accusations, il faut applaudir à la loyauté de son désaveu. On voudrait qu'il se fût repenti aussi d'avoir, d'après d'ignobles pamphlets et caricatures, comparé Louis XVI à Vitellius. Le silence qu'il garde sur ce point dans ses *Mémoires* et rétractations montre que cette autre faute demeura inconsciente toujours.

Ailleurs il n'hésite pas à comparer bizarrement Camille Desmoulins à Fénelon. Le sens critique, le sentiment de la nuance, n'est pas aussi développé chez lui que la vaste intuition. Emporté par la fougue du pinceau, il transforme souvent la réalité selon son idéal : involontairement il ramène tout à son type. Louis comparaît à la barre de la Convention; il y montre de la dignité et du sang-froid : Lamartine eût voulu de lui « plus de grandeur et d'éloquence » ; enfin un Louis XVI fait comme Lamartine.

Dans le récit de la mort du roi, tout est poussé à l'effet théâtral, à l'emphase, qui trouble l'émotion, loin de l'accroître. L'auteur termine par la phrase que voici : « Ce supplice vouait la France à la vengeance des trônes... La Mort, tenant la hache régicide d'une main et le drapeau tricolore de l'autre, fut prise seule pour négociateur et pour juge entre la Monarchie et la République, entre l'esclavage et la liberté, entre le passé et l'avenir des nations. »

Sur la reine, sur madame Élisabeth, sur le Dauphin, les jeux de plume, les antithèses vaines sont également prodigués.

Au milieu de toute cette rhétorique on rencontre de jolis détails. Ainsi, sur le Dauphin : « L'enfant était précoce comme les fruits d'un arbre blessé. » Sur la princesse royale : « La princesse touchait déjà à l'âge où la jeune fille sent qu'elle devient femme et recueille en soi-même son rayonnement. »

Mais, à tout prendre, on est étonné que cette ca-

tastrophe de la famille royale ne tire de l'âme d'un ancien royaliste qu'un récit pavoisé de toutes les couleurs de l'école d'Atala et de René.

VI

Le rôle des Girondins dans le procès du roi est le nœud même de leur histoire. Or c'est là que leur historien abandonne ses héros de la première heure aux dénigrements, aux vengeances de leurs adversaires. Au moins aurait-il dû discuter ces récits. Point du tout : il les adopte sans même nous en avertir, les transcrit en les brodant.

Le fait réel est que la majorité des Girondins, après avoir essayé de sauver la vie du roi en demandant l'appel au peuple, vota la réclusion ou le bannissement ; la minorité seule vota la mort. Ce fait si grave et si complexe commandait à l'historien l'analyse la plus précise. Or, à ce moment décisif pour la mémoire des Girondins, il ne cherche, comme toujours, qu'à faire une narration dramatique, — vraie ou fausse ; — il accueille avec une insouciance coupable les dires frivoles ou intéressés et les anecdotes calomnieuses de leurs plus implacables ennemis. Ainsi on conte que, la veille du vote, Vergniaud, soupant avec une femme qui s'apitoyait sur les captifs du Temple, lui avait juré qu'il sauverait le roi. Lamartine ramasse l'anecdote et fait

de la manière suivante le récit du vote de Vergniaud à la tribune et de sa défaillance :

Les premiers votes entendus par l'Assemblée laissaient l'incertitude dans les esprits. La *mort* et le *bannissement* semblaient se balancer en nombre égal dans le retentissement alternatif des votes. Le sort du roi allait dépendre du premier vote que prononcerait un des chefs du parti girondin. Ce vote signifierait sans doute le vote probable de tout le parti ; et le nombre des hommes attachés à ce parti déterminerait irrévocablement la majorité. La vie et la mort étaient donc scellées en quelque sorte sur les lèvres de Vergniaud... On attendait avec anxiété que l'ordre alphabétique de l'appel nominal des départements, arrivant à la lettre G, appelât les députés de la Gironde à la tribune. Vergniaud devait y paraître le premier... A son nom, les conversations cessèrent, les regards se portèrent sur lui seul. Il monta lentement les degrés de la tribune, se recueillit un moment, les paupières baissées sur les yeux, comme un homme qui réfléchit pour la dernière fois avant d'agir; puis, d'une voix sourde, et comme résistant dans son âme à la sensibilité qui criait en lui, il prononça : *La mort.*

Le silence de l'étonnement comprima le murmure et la respiration même de la salle. Robespierre sourit d'un sourire presque imperceptible, où l'œil crut distinguer plus de mépris que de joie. Danton leva les épaules : « Vantez donc vos orateurs ! dit-il tout bas à Brissot. Des paroles sublimes, des actes lâches ! Que faire de tels hommes ? Ne m'en parlez plus, c'est un parti fini. »

Ainsi, Vergniaud aurait voté par crainte, contre sa promesse et contre sa conscience. Or, chez qui La-

martine a-t-il pris cette imputation avilissante? — Chez un homme qui, en deux jours, avait voté en trois sens différents : avec la Gauche, contre l'appel au peuple; avec la Droite, pour le bannissement; avec la Gauche, contre le sursis; qui, bonapartiste zélé sous l'Empire, puis royaliste fervent en 1814, publia alors une brochure pour antidater son zèle royaliste, la réimprima aggravée en 1821, et à cette époque s'avisa enfin de la lâcheté de Vergniaud : il avait nom Harmand (de la Meuse).

Et ce n'est pas seulement Vergniaud, ce ne sont pas seulement les Girondins qui, dans le récit de Lamartine, votent sous le coup de la peur : la Convention tout entière est présentée comme une assemblée de lâches, troublés d'avance par leurs remords. Pourtant la demande unanime de la publicité du scrutin est en contradiction avec cette humiliante peinture; la vie courageuse, la mort héroïque d'un grand nombre de ces hommes, à quelque parti qu'ils appartinssent, protestent contre de telles imputations.

Lamartine a rendu fort inexactement la physionomie de cette fameuse séance de soixante-douze heures. Ce qui y domina en réalité, il faut bien le dire, ce n'était ni la crainte, ni le remords, c'était la fatigue[1].

1. Souvent les événements les plus tragiques n'émeuvent pas les contemporains devant lesquels ils s'accomplissent autant que la postérité, avec le recul de l'histoire qui les dégage des

Michelet s'indigne de la légèreté avec laquelle l'illustre poète calomnie, sans y songer, les Girondins et la Convention tout entière :

M. de Lamartine, qui ne hait personne et ne comprend rien à la haine, n'a pas craint de consulter et de croire sur Danton les juges qui ont tué Danton ; sur

circonstances contingentes et les pose dans toute leur grandeur, horrible ou non. — On connaît, sur cette séance, la description sans parti-pris de Mercier, témoin oculaire : « Vous vous représentez sans doute, dans cette salle, le recueillement, le silence, une sorte d'effroi religieux? Point du tout. Le fond de la salle était transformé en loges, où des dames, dans le plus charmant négligé, mangeaient des oranges ou des glaces, buvaient des liqueurs. On allait les saluer et on revenait. — Le côté élégant, mondain, était celui des tribunes voisines de la Montagne. Les grandes fortunes siégeaient de ce côté de la Convention, sous la protection de Marat et de Robespierre ; Orléans y était, et Lepelletier, et Hérault de Séchelles, et le marquis de Châteauneuf,.. beaucoup d'hommes fort riches. Leurs maîtresses venaient couvertes de rubans tricolores, remplissaient les tribunes réservées. Les huissiers du côté de la Montagne, faisant le rôle d'ouvreuses de loges d'Opéra, conduisaient galamment les dames... Les hautes tribunes destinées au peuple ne désemplissaient pas d'étrangers, de gens de tout état. On y buvait du vin, de l'eau-de-vie, comme en pleine tabagie. Les paris étaient ouverts dans tous les cafés voisins... » — Tel était l'aspect des tribunes. — Dans l'Assemblée, « l'ennui, l'impatience, la fatigue, caractérisaient presque tous les visages... Chaque député montait à son tour à la tribune,.. le visage rendu plus sombre par de pâles clartés, et, d'une voix lente et sépulcrale, ne disait que ce mot : *La mort*. Toutes ces physionomies qui se succédaient, tous ces tons, ces gammes différentes ; d'Orléans, hué, conspué, lorsqu'il prononça *la mort* de son parent ; puis les autres, calculant s'ils auraient le temps de manger avant d'émettre leur opinion ; tandis que des femmes, avec des épingles, piquaient des cartes pour comparer les votes ; des députés, qui tombaient de sommeil et qu'on réveillait pour prononcer », etc.

la Gironde, les parents ou amis du capital ennemi de la Gironde! Ainsi l'histoire, une histoire immortelle, s'est trouvée livrée aux haines secrètes; ce qu'on n'aurait jamais imprimé, on l'a dit hardiment dans la sûreté du tête-à-tête, loin du jour et de la critique; on a tout osé contre les morts, sous l'abri respecté d'un si grand nom; la médiocrité implacable s'est jouée à plaisir de la crédulité du génie.

Cela dit, Lamartine, au reste, dans son jugement général sur les Girondins, n'a pas excédé le droit d'une impartialité sévère lorsqu'en somme il les représente comme faibles de caractère et de volonté, insuffisants pour l'action. Leur indécision perdit le roi, et les perdit ensuite eux-mêmes. « Bien parler et bien mourir, ce fut leur destinée. »

VII

Retourné par les événements mêmes qu'il raconte, l'historien change de héros. Passant des Girondins aux Montagnards, il abandonne les premiers, s'enthousiasme à présent pour les autres : telle est la mobilité de l'artiste. Après s'être miré dans Vergniaud, il va se mirer dans Robespierre, « philosophe de la Révolution », disciple de Rousseau et de Jésus!

La Révolution n'était pas pour lui une cause politique; c'était une religion de son esprit... Il croyait fer-

mement qu'elle était l'éclosion de la justice et de la raison dans la loi... Les Girondins n'étaient que des démocrates de circonstance; Robespierre et les Montagnards étaient des démocrates de principes... La politique de Robespierre embrassait dans ses plans d'émancipation et d'organisation le peuple tout entier... La justice et l'égalité parfaites, fondées sur les droits de la Nature... Une religion civique exprimant dans son culte simple les dogmes rationnels;... la loi divine, autant que possible, pratiquée dans la loi sociale : voilà l'idéal de la politique de Robespierre. — C'était la politique de Jean-Jacques Rousseau. En remontant plus haut, on en retrouve le germe dans le christianisme...

Non seulement Robespierre est, à ses yeux, un arrière-disciple du Christ; mais il est un martyr de la même foi, et, peu s'en faut (on le verra) un nouveau Christ ! L'historien se contente d'abord de l'appeler d'un nom abstrait « homme-principe », mot ambigu, qu'il condamnera plus tard [1], mais il est allé ensuite bien plus loin, au moins par ses métaphores, et n'a pas songé à les rétracter.

La catastrophe du chef de la Montagne lui fournit deux grands tableaux, les deux journées du 8 et du 9 thermidor, qui, dans leur mouvement général, sont vrais et saisissants, mais où la fantaisie des détails dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'ici.

D'abord, au moment où le complot contre Robes-

[1] « Ce mot, appliqué à Robespierre, dira-t-il dans sa rétractation, est un scandale, un mot à double interprétation, capable de fausser l'esprit de la jeunesse sur ce Marius civil, sur ce proscripteur bourreau... Je m'en repens et je l'efface. »

pierre éclate dans la séance du 8 et où tous ses adversaires conjurés l'empêchent de parler, l'historien lui prête trop d'allées et de venues dans l'Assemblée : cela n'est conforme ni à la réalité, ni au caractère du personnage. La seule chose vraie, c'est qu'il essaya plusieurs fois de monter à la tribune pour se défendre, et qu'il en fut toujours empêché par ses ennemis ligués.

Mais ce que Lamartine peint admirablement dans la seconde journée, c'est la lâcheté des assemblées et des foules, leur hideuse émulation à écraser, à outrager l'homme tout-puissant la veille, maintenant tombé et blessé à mort. « La mâchoire fracassée par un coup de pistolet, la bouche pleine de sang, étendu sur une table, la tête appuyée contre une caisse, son regard se promenait sur la foule comme pour y chercher de la compassion ou de la justice. Il n'y découvrait que de l'horreur, et il refermait les yeux. La chaleur de la salle était étouffante. Une fièvre ardente colorait les joues de Robespierre ; la sueur inondait son front. Nul ne l'assistait de la main. On avait placé à côté de lui, sur la table, une coupe de vinaigre et une éponge. De temps en temps, il imbibait l'éponge et en humectait ses lèvres [1]. »

L'intention de ce dernier détail est visible : l'auteur veut suggérer à l'esprit du lecteur une étrange assimilation : l'éponge et le vinaigre se trouvent

1. T. VIII, p. 369.

dans le récit de la Passion du Christ, et ne se trouvent, je crois, que là. Il faut, pour l'imagination de Lamartine devenu, non pas Terroriste, mais Montagnard, que Robespierre soit non seulement un apôtre et un martyr, mais, comme dira aussi Louis Blanc, un *crucifié*. Lamartine ne va-t-il pas jusqu'à écrire cette phrase : « Les révélations descendent des échafauds » ? Parole qu'il se reprochera plus tard, lorsqu'en 1861 il fera son examen de conscience [1].

Il essaye d'amalgamer dans son Robespierre les qualités les plus opposées, mais il n'y parvient pas, et termine par cette phrase confuse :

Sa mémoire est une énigme, dont l'histoire frémit de prononcer le mot, craignant également de faire injustice si elle dit *crime*, ou de faire horreur si elle dit *vertu*. Pour être juste et pour être instructif, il faut associer hardiment ces deux mots qui répugnent d'être unis ensemble, et en composer un mot complexe. Ou plutôt il faut renoncer à qualifier ce qu'il faut désespérer de définir. Cet homme fut et restera sans définition.

Ainsi, après avoir cherché en vain pour y souder ensemble « crime » et « vertu », quelque bizarre expression analogue à son « Ange de l'assassinat », il y renonce et jette la plume. Il eût aussi bien fait peut-être de la jeter avant d'avoir écrit ces dernières lignes, qui ne signifient pas grand'chose. A quoi bon

1. Dans *la Critique de l'Histoire des Girondins*.

lancer phrase sur phrase à la poursuite d'une idée qu'elles ne parviennent point à atteindre ? Ce n'était pas la peine d'en faire un crucifié, de mêler à sa Passion l'éponge et le vinaigre, pour aboutir à cette conclusion ambiguë.

Ainsi Lamartine qui, au dire de ses amis, avait annoncé le dessein de réagir contre les historiens fatalistes, finit par en grossir le nombre. Il tourne avec les événements, pareil en cela, après tout, à la moyenne de l'humanité : molle et flottante comme l'eau, qui prend les formes de tous les vases où on la verse, elle suit les vicissitudes de la Fortune. Lui de même : d'abord Girondin, et puis Montagnard, surtout et partout il est Lamartine.

Il est artiste : les personnes et les choses en elles-mêmes lui importent moins que les coups d'éclat qu'il en peut tirer. L'artiste est ainsi fait : soit poète, soit orateur, soit peintre, soit musicien, soit comédien, il peut s'intéresser aux choses qu'il représente, mais il s'intéresse infiniment plus à la manière dont il les rend et dont par là il agit sur le public, se faisant gloire intérieurement de lui donner des secousses plus fortes que celles qu'il ressent lui-même. La plus grande partie du public est sans défense ; l'artiste, lui, est armé de tous les procédés, de toutes les feintes, de toutes les ruses ; calculant l'action qu'il va exercer, les coups qu'il va porter : le public est le caillou qu'il frappe pour en tirer des étincelles.

Tous les partis politiques tour à tour fournissent à l'historien-orateur des triomphes de style. Il s'enthousiasme pour tous, les uns après les autres : pour les victimes, et puis pour les bourreaux.

VIII

L'effet du livre fut immense. Toute la France s'enivra de ce roman épique, qui était son histoire. A la veille de la publication, M. Dargaud avait écrit à l'auteur : « C'est un livre qui, malgré ses défauts, fera en histoire la même impression que les *Méditations* en poésie. » La prédiction se vérifia. Le succès dépassa celui de *Jocelyn*, égala même celui des *Mystères de Paris*.

Les critiques les plus vives ne manquèrent point cependant ; mais ce fut de l'huile sur le feu. « Ne pouvant révolutionner la politique, disaient les adversaires, il vient révolutionner l'histoire ! » Oui ; mais, en révolutionnant l'histoire, il allait aussi révolutionner la politique. Autre chose est la qualité du livre; autre chose, l'influence qu'il exerça. Les défauts mêmes, conformes au goût du public, y contribuèrent autant que les beautés et le souffle puissant. Un ouvrage d'un goût plus sévère eût-il enflammé toute la France ? L'artiste l'avait bien calculé ainsi. Au point de vue du résultat politique, c'était d'une stratégie habile ; mais au point de

vue de la valeur historique, c'est une infériorité. L'excès du coloris et des teintes romanesques éblouirent et ravirent les jeunes gens, les femmes, qui décident de la vogue. En vain d'autres firent des réserves. — « Que m'importe? disait Lamartine; j'ai pour moi les femmes et les jeunes gens, je peux me passer du reste. »

« Un jour, dit Alexandre Dumas, Lamartine me demandait à quoi j'attribuais l'immense succès de son *Histoire des Girondins :* — A ce que vous avez élevé l'histoire à la hauteur du roman, lui répondis-je. » Et Dumas ajoutait : « Quels historiens cela ferait que les poètes, s'ils consentaient à se faire historiens [1] ! »

Les éditeurs ne regrettèrent point les deux cent cinquante mille francs dont ils avaient acheté pour douze ans la propriété de ces huit volumes. Le 20 mars 1847, jour où on lance les deux premiers, Lamartine écrit à un ami :

J'ai joué ma fortune, ma renommée littéraire et mon avenir politique sur une carte, cette nuit. J'ai gagné. Les éditeurs m'ont écrit, à minuit, que jamais en librai-

1. Dumas tira, à l'instant même, de *l'Histoire des Girondins* un drame à grand spectacle en je ne sais combien de tableaux : *le Chevalier de Maison-Rouge.* Il y mit des chants patriotiques, *la Marseillaise*, *le Chant des Girondins* : « Mourir pour la patrie!... » Ce fut une autre vogue immense, née de celle du livre de Lamartine et qui la répercuta : le drame continua et accrut la fermentation révolutionnaire dont le livre avait été le levain.

rie un succès pareil n'avait été vu... C'est surtout le peuple qui m'aime et qui m'achète... J'ai vu des prodiges de passion pour les *Girondins*. Des femmes les plus élégantes ont passé la nuit pour attendre leur exemplaire! C'est un incendie.

Enivré, il ajoute que son livre « sème partout le feu dur des révolutions ».

Le livre vaut donc plus comme acte politique, à sa date, que comme œuvre historique et littéraire. La cause de la Révolution ainsi plaidée fut gagnée d'emblée. Un nombre infini d'esprits lui fut conquis tout à coup. Autant la Terreur lui avait enlevé de partisans, autant ce livre lui en rallia. « Il fit entrer l'idée révolutionnaire, toute parée de sa poésie, dans cette imagination populaire que le gouvernement bourgeois avait eu le tort de laisser vide [1]. » Ce pays, monarchiste depuis quinze siècles, devint soudainement, en grande partie, républicain par l'effet d'un livre.

Assurément, la révolution de Février était dans la force des choses; mais ce livre la hâta, et même un peu trop peut-être : car le peuple passa en un instant, avant l'éducation politique nécessaire, du néant à la souveraineté.

D'autre part, ce livre travaillait d'avance à garder pure de tout excès cette révolution trop hâtée. Il la rapprochait et l'apaisait à la fois.

1. Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet*, t. VII, p. 51.

Depuis le mot lancé par Lamartine, « la France s'ennuie », la France, flairant une révolution nouvelle, avait commencé à ne plus s'ennuyer. Notre peuple, avide de spectacles, aime celui-là par-dessus tous dans lequel il est à la fois auteur, acteur et spectateur, et où, quelque prix qu'il en puisse coûter, dût-il remettre en question toute son existence, il voit et fait du nouveau.

CHAPITRE XXII

LE BANQUET DE MACON.

Lamartine, sentant sa puissance accrue au delà même de ce qu'il avait rêvé, songea à profiter de sa victoire. Ses compatriotes de Mâcon, fiers de sa gloire, lui offrirent un banquet pour le féliciter de son succès universel.

Une grande assemblée, émue d'avance, lui fournirait l'auditoire à souhait pour développer ses idées. Il n'aurait pas besoin ici, dans son département et dans sa ville, de garder les ménagements parlementaires. Tout au plus prendrait-il quelques tours oratoires de pure forme, au travers desquels l'intention ultra-réformiste, et même quelque chose de plus, percerait assez.

Il accepte donc avec joie. Il va battre en brèche à coups redoublés l'oligarchie censitaire. Il veut en finir

avec cette monarchie pseudo-démocratique, avec cette corruption à l'intérieur et cet aplatissement à l'extérieur, avec ce gouvernement aveugle qui méconnaît un homme de haut vol tel que lui et ne le trouve bon à rien, ni au dedans, ni au dehors.

Le banquet de Mâcon eut lieu le 18 juillet. Dès le matin, voitures et bateaux à vapeur y font affluer, par toutes les routes et par la Saône, des milliers de souscripteurs. Quarante villes envoient des députations. Un journal ami donne la description du lieu de la scène : une enceinte de près d'un hectare, une vaste tente ; environ trois mille convives; autant de spectateurs, et quinze cents femmes « dans les costumes du jour et dans les costumes nationaux si élégants, si pittoresques et si riches, de la Bresse, du Mâconnais, du Jura et de la Suisse : un véritable Colisée romain, mais un Colisée vivant et populaire. » — Au moment des toasts et des discours, un orage mêlé d'éclairs et de tonnerre ébranle la charpente, déchire la toile et achève la mise en scène.

« A la fin du dîner, dit Lamartine dans une lettre écrite le surlendemain à son ami Dargaud, orage, foudre, éclairs, langues de feu !... » Langues de feu ! vous entendez : le Saint-Esprit ici encore est descendu.

Venons maintenant à ce grand discours, prélude d'une nouvelle révolution. En voici l'exorde, un peu emphatique :

Avant de répondre à l'impatience que vous voulez bien témoigner, laissez-moi vous remercier d'abord de la

patience et de la constance qui vous ont fait résister, imperturbables et debout, aux intempéries de l'orage, au feu des éclairs, aux coups de la foudre, sous ce toit croulant et sous ces toiles déchirées. Vous avez montré que vous êtes vraiment les enfants de ces Gaulois qui s'écriaient, dans des circonstances plus sérieuses, que, si la voûte du ciel venait à s'écrouler, ils la soutiendraient sur le fer de leurs lances ! *(Bravos prolongés.)* Ainsi vous-mêmes vous bravez les éléments, pour entendre quelques mots de probité et de liberté.

En contemplant cet immense concours de concitoyens et d'étrangers, ce camp d'amis, cette armée de convives, et cette décoration vivante de femmes, qui représentent ici le plus beau des rôles dans l'histoire des révolutions, le rôle de la miséricorde et de la pitié... *(Applaudissements)*, quel étranger, quel voyageur, s'il passait par hasard en ce moment par nos murs, ou s'il voguait sur notre beau fleuve, ne se demanderait quel événement national célèbre aujourd'hui notre pays, quelle commémoration civique on y renouvelle, quelle grandeur de la terre, quel ministre, quel puissant citoyen on y enveloppe de l'acclamation, de la munificence publiques ? Et, si l'on répondait à ce passant que ce n'est rien de tout cela, que ce n'est ni un ministre, ni une puissance de l'État, ni un soldat chargé des palmes d'une campagne, mais que c'est tout simplement le retour dans ses foyers d'un obscur citoyen... *(Non ! non ! Protestations bruyantes)* oui, d'un simple citoyen comme vous, et qui ne veut d'autre distinction d'avec vous que l'estime et l'affection que vous lui prodiguez,.. *(Bravos)* le retour, dis-je, d'un simple citoyen qui, après avoir défendu, bien infructueusement trop souvent, les principes nationaux à la tribune, a écrit bien imparfaitement aussi quelques pages de l'histoire de son pays ; y a-t-il, je vous le demande, messieurs, y a-t-il un étranger, un voyageur qui ne se confondît

d'étonnement à un pareil spectacle, et qui ne s'écriât que le peuple capable de décerner de tels honneurs aux plus modestes travaux de l'esprit, est, entre tous, le peuple de l'intelligence, et mérite la suprématie, non sur le sol, mais sur l'âme de l'Europe, par ces mêmes travaux de l'esprit qu'il sait si rapidement comprendre, si vivement sentir et si magnifiquement récompenser?

En effet, messieurs, le spectacle dont nous sommes, vous et moi, en ce moment, l'objet, les acteurs ou les témoins, ne s'est, je crois, présenté qu'une seule fois dans les annales du monde littéraire. C'était dans cette Grèce antique, berceau de la poésie, de l'histoire, des arts, de la gloire, de la liberté...

C'était Hérodote venant lire aux Grecs assemblés leur histoire qu'il avait écrite. Lui de même, parce qu'il a écrit pour les Français l'histoire de leur Révolution, les Français ici assemblés le couronnent de leurs applaudissements...

Je ne suis pas Hérodote,... vous n'êtes pas la Grèce; mais vous êtes la France! Et, à ce titre, je suis aussi fier de vos suffrages que vous êtes vous-mêmes généreux à me les décerner!

Tel est l'exorde, — bien fait pour caresser la fibre mâconnaise et française.

L'orateur alors, arrivant à son sujet, pose de nouveau la question de la réforme électorale, déjà plusieurs fois traitée par lui dans ses discours à la Chambre; mais il la pose cette fois sur une base infiniment plus large, sur celle-là même qu'il a

développée dans son livre, celle de la Souveraineté du Peuple.

Depuis une quinzaine d'années déjà, la majorité du pays demandait une bien modeste réforme, « l'adjonction des capacités », qui à la liste électorale d'environ deux cent mille électeurs eût simplement ajouté quarante mille électeurs nouveaux. Avec cette seule concession le gouvernement eût enlevé à l'opposition sa plate-forme ; mais gouvernement et majorité s'obstinaient à refuser tout. De là le nouveau pas que Lamartine a cru devoir faire d'abord dans son livre, ensuite dans ce discours. Celui-ci est l'écho de celui-là, il en répercute l'esprit, la doctrine : l'esprit, qui est celui de la Révolution ; la doctrine, qui est la même que celle de la *Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen.* Entre l'étroite fiction du « pays légal » et cette large plate-forme l'orateur franchit l'intervalle d'un bond.

La Révolution n'a-t-elle été, comme le prétendent les soi-disant politiques du fait, que le résultat d'un embarras de finances dans le Trésor ? N'a-t-elle été, comme le disent les adorateurs du passé, qu'une grande sédition, qu'un accès de frénésie ?

Convenez du moins que l'accès en est long et que l'idée en est fixe! et qu'une pareille *folie de la Révolution* pourrait bien ressembler un jour à cette *folie de la Croix* qui dure depuis deux mille ans, qui sapa le vieux monde, qui apprit aux maîtres et aux esclaves le nom nouveau de frères, et qui renouvela les autels, les empires, les

lois et les institutions de l'univers !... Non ! la Révolution française fut autre chose. Elle fut l'avènement d'une idée ou d'un groupe d'idées dans le monde.

A la doctrine spiritualiste de la Révolution il oppose le fait du présent régime, où l'argent seul est pris pour base et pour critérium du droit : conception anglaise, qui répugne à l'idéalisme français. Le système électoral est matérialiste ; la raison dit qu'il doit être spiritualiste comme la pensée de la Révolution, « et compter des âmes, non des centimes ».

L'orateur s'élève contre la nomination des pairs par le roi. Il stigmatise la presse salariée, le gouvernement « frappant, à l'usage des citoyens, une fausse monnaie d'opinion publique. » — C'était vif, c'était violent ; mais les faits ne donnaient que trop raison à cette violence. Il y avait d'abord eu la corruption par les places et les fonctions ; elle avait amené à sa suite la corruption par l'argent. La conscience publique se pervertissait, le sens moral s'oblitérait. Le temps était venu de mettre un terme à de pareils excès, et de redresser le régime. Un dernier projet de réforme très anodine venait d'être encore repoussé, à la majorité de deux cent cinquante-deux voix contre cent cinquante-quatre. Ce vote, outre les causes premières que l'orateur venait d'indiquer en partie, fut une des causes secondes qui préparèrent l'insurrection de l'opinion publique. Les

métaphores violentes du tribun devaient donc trouver de l'écho.

Les idées de révolution commençaient à se répandre. On criait, à toute occasion : « *Vive la reforme!* » Mais ce mot, qui d'abord avait signifié seulement la réforme électorale, prenait une signification de plus en plus large, illimitée. Le suffrage universel approchait, le socialisme commençait à poindre. Les hommes du régime avaient obstinément refusé d'ouvrir une toute petite écluse aux eaux qui montaient; la démocratie allait déborder et emporter la fiction du *pays légal* et la monarchie.

Redoutant ce danger, les esprits réfléchis s'associaient au mouvement de l'opinion [1]. Lamartine ne faisait qu'accentuer par quelques métaphores plus vives un thème déjà souvent traité par d'autres et par lui-même.

1. « Comme on ne cherche dans son député, disait Odilon-Barrot, qu'un délégué auprès du Pouvoir pour en retirer le plus d'avantages personnels possible, on le prend de préférence parmi les propres agents de ce Pouvoir ; et c'est pour cela que vous voyez le nombre des fonctionnaires aller toujours croissant dans le Parlement. La force des choses le veut ainsi. » Eh bien ! « là où les élections seraient, non l'expression des convictions politiques de chacun, mais le résultat d'un marché où les intérêts seuls auraient été pris en compte, il n'y aurait plus de Parlement proprement dit, il y aurait seulement une réunion de spéculateurs politiques. » Duvergier de Hauranne parlait dans le même sens. Dufaure allait jusqu'à dire que ce régime de privilégiés, c'étaient les ressources de tout un pays exploitées par quelques hommes.

Voulant cependant laisse la porte ouverte encore à la résipiscence des gouvernants, — si toutefois ce n'est pas seulement un tour oratoire pour échapper au reproche de souffler la sédition, — il se résume en une conclusion dont voici seulement la substance et quelques traits: Si la royauté de Juillet, après avoir fait fausse route, revient à l'idée vraie du contrat par lequel elle a été instituée, « monarchique de nom seulement », démocratique d'intention, de but, de fonction, simple délégation du Peuple sur une tête, magistrature couronnée, elle peut durer quelque temps encore pour accomplir son mandat de transaction et de transition. Si, au contraire, elle continuait de s'éloigner de la démocratie, au lieu d'y revenir et de s'y retremper; si, par les influences électorales, « sans attenter ouvertement à la volonté de la Nation, elle corrompait cette volonté »... oh! alors « elle tomberait, cette royauté, soyez-en sûrs! elle tomberait, non dans son sang, comme celle de 1789, mais elle tomberait dans son piège! Et, après avoir eu les révolutions de la liberté et les contre-révolutions de la gloire, vous auriez la révolte de la conscience publique et la révolution du mépris! » *(Longs applaudissements.)*

L'orateur veut espérer encore qu'on rentrera dans la voie droite. Ce n'est pas un esprit de faction qui l'anime, c'est l'opinion publique honnête et sincère qui lui dicte ses paroles, c'est l'amour de la France. Il a dit autrefois : « La France s'ennuie »; il dit à

présent : « La France s'attriste ». On est inquiet, et du dedans et du dehors...

Il mêle à ses paroles des éclairs prophétiques : « Cette paix, est-elle la paix? Cet ordre, est-il l'ordre?... » Ne serait-ce pas une seconde Régence, pleine, comme la première, d'agiotage et de concussions? Ne sera-t-elle pas suivie, comme l'autre, » d'une révolution, non plus de raison, mais de démence, un débordement de démagogie irritée submergeant toutes les bases de la société : État, famille, propriété? Ou bien sera-ce une de ces décadences douces, une espèce de Capoue de la révolution, dans laquelle une nation glisse comme une prostituée des bras d'un pouvoir corrupteur aux bras d'un pouvoir despotique, et s'endort dans un bien-être matériel pour se réveiller dans l'invasion ? »

Ainsi l'orateur, avec cette sorte de seconde vue dont il est doué, aperçoit, au delà de la chute du régime de Juillet, une période de crise anarchique, puis le second Empire, et enfin l'invasion.

Puisse-t-on encore, à force de sagesse, détourner ces présages funestes et plier le gouvernement sans le briser!...

Et, si vous demandez quelle est donc cette force morale qui pliera le gouvernement sous la volonté nationale, je vous répondrai : c'est la souveraineté des idées, c'est la royauté des esprits, c'est la république, la vraie république, la république des intelligences!...

Puis, une fois qu'il a lancé ce nom de république

en l'enveloppant d'autres mots destinés à le faire passer, il jette sur ce discours de flamme quelques paroles de paix. Mais, par le mot incendiaire, « la révolution du mépris », il vient de la commencer; un brandon de plus vient de pénétrer dans l'établissement de Juillet et de l'atteindre en ses œuvres vives.

Ce discours, soi-disant réformiste, réellement révolutionnaire, est suivi de la *Marseillaise* chantée par tous les assistants, répercutée par les échos retentissants du ciel et des montagnes ; prélude, à ce qu'il semble, des destinées prochaines qui attendent l'orateur-tribun, lorsque la monarchie bourgeoise se sera écroulée sous ses coups.

Le banquet de Mâcon, épilogue des *Girondins*, est le prologue de Février. La révolution couvait depuis longtemps sous des apparences paisibles. Un tel discours, après un tel livre, remua la cendre, souleva le feu, en fit voler partout des étincelles.

CHAPITRE XXIII.

LE 19 ET LE 24 FÉVRIER 1848.

I

A l'instar du banquet de Mâcon, dans le même mois de juillet, comme une traînée de poudre, d'autres banquets pour la réforme électorale s'organisèrent de tous côtés. On disait *réforme* tout court, chacun entendait sous ce mot ce qu'il voulait. Colmar ouvrit la marche. Reims vint après. Ensuite Soissons, Chartres, Rouen, Lille, Marseille; bref, cinquante à soixante villes. Le gouvernement d'abord laissa faire. Les organisateurs des premiers banquets étaient des députés appartenant à l'opposition dynastique, nullement révolutionnaires : Odilon Barrot, Duvergier de Hauranne, etc. Ils maintenaient les toasts et les discours dans la ligne constitutionnelle. Mais l'apparition de députés radicaux au banquet de Lille, à celui de Dijon et à celui de Châlons, vint donner

aux choses une autre tournure. Au lieu de la simple réforme de « l'adjonction des capacités », Ledru-Rollin au banquet de Lille mit en avant l'idée du suffrage universel. M. Guizot avait affirmé que « toutes les grandes conquêtes étaient faites », que « tous les grands intérêts étaient satisfaits »; qu'il n'y avait plus qu'à se tenir tranquille; que l'idée du vote universel était une chimère : « Il n'y aura jamais de jour en France pour le suffrage universel, » avait-il dit d'un ton tranchant[1]. C'était comme un défi. Ledru-Rollin le relevait. Odilon Barrot se retira du banquet et laissa le champ libre au radicalisme.

Le ministère, agacé, non troublé, laissa faire et dire. Les banquets continuèrent de tous côtés. L'opinion s'excitait de plus en plus. Paris, à son tour, entra dans le mouvement et annonça douze banquets, autant qu'il avait alors d'arrondissements. Pour le premier arrondissement, le banquet élut domicile dans le vaste local du Château-Rouge, grand préau de bal à Montmartre. Les autres arrondissements suivirent, et organisèrent chacun son banquet. Le douzième, très démocratique, avait d'abord fixé la date du sien au 19 janvier. Le ministère voulut alors enrayer le mouvement : l'autorisation fut refusée. On

1. A la même époque, il disait encore, parlant à la tribune de *la réforme* et des banquets : « L'affaire n'est plus dans la Chambre; on l'en a fait sortir : elle a passé dans ce monde du dehors, illimité, obscur, bouillonnant, que les brouillons et les badauds appellent le peuple. »

résolut de résister *légalement*, mais de différer le banquet jusqu'après la fin de la discussion de l'Adresse. Il fut annoncé enfin pour le 22 février. Le gouvernement maintint dans ses journaux que le banquet n'aurait pas lieu. L'Opposition décida qu'elle irait quand même, et que la garde nationale s'y rendrait, mais sans armes. Le gouvernement fit venir des troupes dans Paris, pour bien marquer sa volonté de s'opposer même par la force.

Les députés et la presse indépendante alléguaient le droit de réunion, droit naturel, imprescriptible, sur lequel, à la vérité, la Charte était muette; mais, disait-on, tout ce qui n'est pas défendu est permis. On s'était donc d'abord résolu à passer outre. Cependant les esprits modérés et prudents, voyant que les choses allaient en venir aux extrémités et redoutant une collision, crurent ne devoir point s'obstiner, et se contentèrent de protester contre les menaces de la force.

C'est ici que Lamartine, au moment où le feu allait s'éteindre, souffla dessus et le ranima : grave responsabilité, qu'il reconnaîtra plus tard. « Le 22 février est le jour qui pèse sur ma conscience [1]. » — Sa mémoire le trompe : c'était le 19. — Les députés de l'Opposition s'étaient donné rendez-vous ce jour-là dans un restaurant, place de la Madeleine, au nombre d'environ deux cents [2]. Quelques-uns y

1. *Mémoires politiques.*
2. Lamartine dit trois cents.

parlèrent avec véhémence en faveur du droit de réunion. Berryer fit en ce sens un discours éloquent, mais sans vouloir conclure, non plus que les précédents orateurs, à soutenir par la force ce droit contesté. C'est alors que Lamartine, — qui depuis son banquet de Mâcon n'avait voulu prendre part à aucun autre et s'était abstenu, « par scrupule », dit-il, — prenant tout à coup la parole, livra sa destinée à tous les souffles de sa parole aventureuse, — non seulement sa propre destinée, mais celle de la France elle-même.

... Nous sommes placés, par la provocation du gouvernement, entre la honte et le péril.

La honte, messieurs! peut-être serions-nous assez généreux, assez grands, assez dévoués pour l'accepter pour nous-mêmes.

Mais la honte de notre pays ?... Non, non, nous ne le pouvons pas !... Que dirions-nous, en rentrant dans nos départements, à ceux qui nous ont confié la défense de leurs droits et le soin de leur dignité de peuple libre ?... Nous leur dirions : « Voilà ce que nous vous rapportons de ce champ de bataille légal où vous nous avez envoyés combattre pour vous : les débris de votre Constitution, les ruines de votre liberté d'opinion, l'arbitraire ministériel à la place du droit national ! Nous avons mis le cou de la France sous les pieds d'un ministre !... » Messieurs, sachons bien ce que nous voulons faire accomplir à la France. Est-ce une sédition ? Non ! Est-ce une révolution ? Non... Qu'est-ce donc ?... Un acte de résistance légale...

Abandonnons le reste à la Providence, et à la responsabilité du gouvernement qui provoque et qui amène

seul la nécessité de cette dangereuse manifestation. Je ne sais pas si les armes confiées à nos braves soldats seront toutes maniées par des mains prudentes ; je le crois, je l'espère ; mais, si les baïonnettes viennent à déchirer la loi, si les fusils ont des balles, ce que je sais, messieurs, c'est que nous défendrons de nos voix d'abord, de nos poitrines ensuite, les institutions et l'avenir du Peuple, et qu'il faudra que ces balles brisent nos poitrines pour en arracher les droits du pays. Ne délibérons plus, agissons.

Discours plus éloquent que sage, brillant d'enthousiasme plus que de raison. Au point où en étaient les choses, l'orateur pouvait-il se faire illusion sur la conflagration que de telles paroles devaient produire ?

Déjà, huit jours auparavant, le 11 février, à la Chambre, il avait terminé un petit discours sur l'Adresse par ces paroles menaçantes : « Souvenez-vous du Jeu de Paume, la Révolution en est sortie ! — Qu'était-ce que le Jeu de Paume ? C'était le droit de réunion disputé au pays, c'était un lieu de réunion fermé par des ministres téméraires. » Ces paroles avaient soulevé des murmures et de violentes interruptions. Lui-même avait donc bien marqué d'avance les conséquences possibles d'un discours à la Mirabeau sur le même sujet. Mais il y avait une grande différence entre 1789 et 1848 : lorsque le grand tribun de la Révolution naissante s'était écrié : « Nous sommes ici par la volonté du Peuple, nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes », le gouvernement du roi

outrageait les représentants de la Nation constitutionnellement élus; en 1848, le droit de réunion, ne se trouvant pas inscrit dans la Charte, n'existait que de droit naturel ; il fallait une loi pour le reconnaître et le régler : il était donc inexact de prétendre que la Constitution fût violée. Risquer, sous ce prétexte, une révolution, c'était une lourde responsabilité. « Une fois le pays en mouvement, où s'arrêterait-il ? Serait-ce à un simple changement de ministère ? serait-ce à une insignifiante adjonction d'électeurs privilégiés aux deux cent mille électeurs qui exprimaient à eux seuls la souveraineté du peuple ? serait-ce à une abdication du roi ? serait-ce à une régence de femme ou de prince pendant la minorité d'un enfant [1] ?... » Serait-ce à la République, au suffrage universel, sans préparation, sans éducation préalable, sans apprentissage de la liberté, avec tous les hasards, tous les périls de l'anarchie et de la démagogie d'abord, de la dictature et de la servitude après ? Devait-on courir de tels risques ? Lesquels étaient les plus téméraires, ceux qui s'obstinaient à supprimer presque entièrement les droits souverains de la Nation, ou ceux qui, dans l'espoir de les reconquérir, mais avec le hasard de les reperdre bientôt, allaient nous précipiter dans l'inconnu ? Les uns assurément furent les premiers coupables, et cela pendant de longues années. Mais l'autre ?....

1. *Memoires politiques*, livre VI, 18.

Ah! ce n'est pas sans raison que plus tard il se reprochera de s'être laissé emporter ce jour-là à un mouvement irréfléchi. Dans ses loyales confessions publiques, il parle trois fois de ce jour : la première, dans son histoire de la Révolution de 1848, publiée en 1849 sous ce titre : *Trois mois au pouvoir;* les deux autres dans ses *Mémoires politiques*, d'une manière plus développée[1]. Avec une franchise égale à sa faute, il se condamne entièrement. — Voici le premier aveu des *Mémoires*. Après avoir cité son discours, il ajoute :

Telles furent les paroles de Lamartine. L'enthousiasme les lui arracha, plus que la réflexion. Il avait poussé jusqu'alors le scrupule jusqu'à blâmer à haute voix l'agitation des banquets, comme une amorce aux révolutions. Au dernier moment, il paraissait changer de langage. Il ne s'agissait plus, il est vrai, d'un banquet réformiste, mais du droit de réunion légal (?) contesté à force ouverte par des ministres à des députés. La lutte entre l'Opposition de toutes nuances et le gouvernement se personnifiait dans ce duel politique. Lamartine croyait y voir l'honneur de l'Opposition engagé — et perdu, si elle reculait après s'être tant avancée. — L'Opposition du centre gauche allait faiblir : en faiblissant elle entraînait dans sa retraite toutes les autres Oppositions, qu'elle avait compromises dans ses manœuvres et dans ses manifestations. Il la trouvait plus personnelle que nationale, plus ambitieuse que politique. La satisfaction secrète de prendre une fois de plus cette Opposition en flagrant

1. Voir encore une conversation de Lamartine avec M. de Chamborant, *Lamartine inconnu*, p. 40.

délit de faiblesse, l'orgueil de la dépasser et de la convaincre d'inconséquence, étaient peut-être, à son insu, pour quelque chose dans la chaleur de son discours. Ce feu de colère s'évapora dans ses paroles. L'Opposition du centre gauche mollit une fois de plus et abandonna le banquet. Les conséquences qui pouvaient découler du discours de Lamartine furent donc écartées. Il ne fut pour rien dans la suite du mouvement, qui prit un autre cours. — Mais, si ces considérations excusent cette faute de Lamartine, elles ne suffisent pas pour l'absoudre. L'élan qu'il avait donné à l'Opposition aurait pu aboutir à un conflit autant que l'obstination du gouvernement. Lamartine livrait quelque chose au hasard. La vertu ne livre rien qu'à la prudence, quand il s'agit du repos des États et de la vie des hommes. Il tentait Dieu et le peuple. Lamartine se reprocha depuis sévèrement cette faute. C'est la seule qui pesa sur sa conscience dans tout le cours de sa vie politique. Il ne cherche à l'atténuer, ni à lui-même ni aux autres. C'est un tort grave de renvoyer à Dieu ce que Dieu a laissé à l'homme d'État: la responsabilité. Il y avait là un défi à la Providence. L'homme sage ne doit jamais défier la Fortune, mais la prévoir et la conjurer[1].

Tel est le premier aveu des *Mémoires*, renouvelé de celui de 1849. Dans cet examen de conscience, ne reste-t-il pas un point incomplètement éclairé, et un autre omis? L'impulsion donnée par ce discours, et arrêtée par des circonstances indépendantes de la volonté de l'auteur, cessa-t-elle entièrement, n'eut-elle aucun effet sur le mouvement qui reprit ensuite? Voilà le point obscur et insoluble. Le point

1. *Mémoires politiques*, livre VII, 4.

omis est celui-ci : étant donné l'artiste, toujours avide de gloire, d'éclat, d'effet, ne fut-il pas aussi tenté et entraîné, toujours à son insu, par l'occasion d'un grand succès oratoire, en présence de Berryer, et en le dépassant, du moins par l'effet dramatique, — mais non pas certes par le scrupule et la sagesse ! La défense du droit de réunion (non *légal* encore, quoi qu'il en dise) servit de voile et d'excuse à sa conscience agitée. Le patriotisme de Berryer fut plus délicat, en reculant devant la conclusion de son propre discours et en laissant inachevé dans cette scène le rôle brillant, sur lequel Lamartine se précipita.

La seconde fois qu'il y revient dans ses *Mémoires*, il s'accuse alors plus complètement :

Le 22 février 1848 est le jour[1] qui pèse sur ma conscience. Je fus appelé inopinément à une réunion de trois cents députés de toutes les Oppositions, chez le restaurateur Durand, place de la Madeleine, à midi. Je m'y rendis légèrement, et j'eus tort de m'y rendre. On devait y concerter la démarche d'opposition extrême du banquet de Paris. Ce banquet ne me regardait pas, puisque je m'étais refusé hautement depuis un an[2] à la moindre participation aux banquets politiques, et que

1. Nous répétons que c'était le 19. Peut-être prononça-t-il aussi quelques paroles le 22, mais ce discours enflammé fut prononcé le 19.

2. Depuis six mois seulement, puisque tous ces banquets s'étaient organisés à l'imitation de celui de Mâcon, qui avait eu lieu au mois de juillet. « Du commencement de juillet à la fin de décembre 1847, la campagne des banquets avait duré six mois. »... « Le nombre des banquets avait été d'environ soixante-

j'avais écrit même dans les journaux : « Je ne veux pas rouvrir le club des Jacobins. » Cependant, moitié inconséquence, moitié entraînement, je me rendis à la réunion des députés. Je restai debout non loin de M. Berryer, et j'écoutai les harangues. A mon profond étonnement, j'entendis tous les grands orateurs de la coalition, comme lui, émus d'une sollicitude patriotique, déclarer que, le gouvernement voulant s'opposer au banquet de Paris avec des forces militaires, et les coalisés ne voulant pas amener par leur présence une occasion fatale de collision sanglante entre les citoyens, ils renonçaient au banquet, et se borneraient, comme M. Barrot et ses amis, à protester contre la répression militaire annoncée par le gouvernement.

J'avoue que cette hésitation, au fond parfaitement honnête, m'indigna, et que je demandai étourdiment la parole pour y répondre. Je combattis très vivement les orateurs de la coalition dans un discours foudroyant et je conclus, après avoir étonné et passionné l'auditoire, par dire que la question avait changé de forme et de fond à mes yeux ; qu'elle était devenue un défi personnel porté aux Oppositions ; que notre devoir et notre honneur étaient de l'accepter, et que, « quant à moi, s'il y avait banquet, j'irais, fussé-je accompagné seulement de mon ombre, répondre à ce défi !... »

On alla aux voix, et il fut décidé qu'on marcherait ensemble au banquet.

dix, celui des convives d'à peu près dix-sept mille en tout. Le sens donné au mot « réforme », non défini, était allé s'étendant vaguement — jusqu'à celui de révolution... A entendre ceux qui développaient le toast presque partout porté « A l'amélioration du sort des classes laborieuses! » il semblait que le mot « réforme » impliquât la réforme de la propriété et de toute la société bourgeoise. » — Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de juillet*

Je sortis triomphant, mais au fond un peu honteux moi-même de ce que j'avais fait. La conduite patriotiquement prudente de MM. Barrot, Berryer et de leurs amis était certainement plus sage que la mienne : car ce n'était pas de leur sang qu'il s'agissait, mais d'une conflagration de Paris et de la France. J'aurais voulu m'être moins avancé; mais l'amour-propre du point d'honneur me retint, et je persistai tout le jour et tout le lendemain dans ce que ma conscience me reprochait comme une faute grave et peut-être comme un crime.

» Heureusement, les sages avis des orateurs de la coalition prévalurent, et je reçus dans la soirée l'avis qu'il n'y aurait pas de banquet, et que ma constance serait sans objet... Il est certain que, sans ce dénouement pacifique, indépendant de moi, j'aurais marché au banquet de Paris à tout risque, et que j'en serais revenu ou mort ou avec une révolution...

Était-ce moral? était-ce consciencieux? Non...

Et il le démontre en trois points.

... Voilà mon jugement d'aujourd'hui sur cette légèreté parlementaire. C'est la seule. Je ne me la pardonnerai jamais.

On m'a accusé pour ma conduite énergique au 24 février. Selon moi, on a eu tort. Il fallait me louer du parti de la République pris à temps, et hardiment pris, quand il n'y avait plus de roi et que la régence était impossible. Là, j'étais politique, honnête et courageux. La veille du banquet, j'étais *parlementaire*, c'est-à-dire illogique, inconséquent, coupable et absurde. Si j'avais dans toute ma conduite deux fautes comme celle-là, je n'écrirais pas ma justification, elle serait impossible; je me livrerais aux dieux infernaux du bon sens [1].

1. *Mémoires politiques*, livre XXXV, 5 à 7.

II

Quel fut le rôle de Lamartine au 24 février? Il vient de l'indiquer très nettement en deux mots. En voici le précis plus explicite.

Peu d'instants avant la séance de la Chambre, quelques républicains l'ayant entraîné dans un des bureaux et lui ayant demandé d'opter entre la régence et la république, il avait opté pour celle-ci [1].

Dans ses *Mémoires politiques* il donne le discours qu'il prononça à ce moment :

Si l'anarchie peut être domptée, c'est par la République. Si le communisme peut être vaincu, c'est par la République. Si la révolution peut être modérée, c'est par la République. Si le sang peut être épargné, c'est par la République. Si la guerre universelle, si l'invasion qu'elle ramènerait... peuvent être écartées, c'est par la République. Voilà pourquoi, en raison et en conscience d'homme d'État, devant Dieu et devant vous, sans illusion comme sans fanatisme, si l'heure pendant la-

1. M. Thureau-Dangin, dans sa très remarquable *Histoire de la Monarchie de Juillet* (tome VII, p.505), va encore plus loin : « Ce n'était pas, dit-il, une surprise pour tous ses interlocuteurs : en effet, l'un d'eux, M. Bocage, de son métier acteur à l'Odéon, était venu trouver M. de Lamartine quelques heures auparavant, au nom de ses amis de *la Réforme*, et lui avait dit : « Aidez-nous à faire la République, et nous vous y donnerons » la première place. » Le marché ainsi proposé avait été accepté. » — Et M. Thureau-Dangin ajoute : « Ce fait a été expressément confirmé à M. Duvergier de Hauranne par M. Marc-Dufraisse, qui le tenait de M. Bocage. » — L'authenticité de cette anecdote nous paraît plus que douteuse.

quelle nous délibérons est grosse d'une révolution, je ne veux point conspirer pour une demi-révolution. Je ne conspire pour aucune; mais s'il doit y en avoir une, je l'accepterai tout entière et je me déciderai pour la République. — Mais, ajouta-t-il en se levant, j'espère encore que Dieu épargnera cette crise à mon pays : car j'accepte les révolutions, mais je ne les fais pas. Pour prendre la responsabilité d'un peuple, il faut être un scélérat, un fou ou un Dieu[1].

En dehors de ce groupe républicain qui s'était réuni avant la séance, l'Assemblée ne pouvait prévoir quel parti Lamartine allait prendre. Voici pourquoi :

Une loi qui avait été votée en 1842, un mois après la mort du duc d'Orléans, donnait la régence au duc de Nemours. Lamartine l'avait combattue, et avait proposé, à cette époque, la régence de la duchesse d'Orléans. Or, ceux qui, le 24 février, espéraient sauver la dynastie, essayaient précisément de faire donner la régence à cette princesse. Émile de Girardin était de ceux-là, et ce fut lui et tous les partisans de cette idée qui persuadèrent à la princesse de se rendre à la Chambre. Elle s'y rendit avec ses deux jeunes fils. Le duc de Nemours les y rejoignit, pour les protéger au besoin, avec quelques gardes nationaux dévoués.

La Chambre commençait à être envahie par des gens de toutes sortes, non seulement dans les tribunes, mais dans les couloirs et dans l'hémicycle.

1. *Mémoires politiques*, livre IX, 5.

Émile de Girardin, qui n'était plus député, vint, comme s'il l'eût été encore, reprendre sa place sur les gradins, auprès de Lamartine, essayant peut-être de le rallier à la régence de la duchesse. L'esprit, l'âme, le cœur de Lamartine, subissaient sans doute, dans cette tourmente, de violents assauts, « de rudes combats ». Malgré les obligations que sa mère et lui-même avaient eues autrefois à la famille d'Orléans, sans doute il se rappelait le mot attribué à Louis-Philippe refusant de le prendre pour ministre et disant : « Lamartine n'est pas un ministre, c'est un ministère. Il faut le réserver pour les jours des crises suprêmes... »

Eh bien ! on y était arrivé, à ces jours. Mais il était trop tard : et, faute d'avoir songé à l'appeler après M. Molé, après M. Thiers, après M. Odilon-Barrot, voilà que le roi disparaissait !.. Peut-être alors, selon les beaux vers de Corneille lorsque l'on vient apprendre à César la mort de Pompée,

Quelque maligne joie en son cœur s'élevait,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

Après tout, était-il lié à ce gouvernement ? Quand le trône s'écroula, Lamartine ne devait rien à celui qui l'avait occupé le dernier : les dédains du roi avaient affranchi son cœur. Ses devoirs étaient tous envers le pays. Cette révolution, comme toutes les autres, était imputable moins à ceux qui la faisaient qu'à ceux qui l'avaient rendue inévitable.

Quoi qu'il en soit de ses souvenirs et de ses idées en conflit, voici exactement quelle fut son attitude pendant la séance du 24.

D'abord il demande, de sa place, que la séance soit suspendue « à raison de la présence de l'auguste princesse ». La princesse reste. M. Marie propose l'organisation immédiate d'un gouvernement provisoire. M. Odilon-Barrot, président du Conseil de la dernière heure, commence à parler pour la régence. Le peuple envahit l'hémicycle et crie : « A bas la régence ! » Ledru-Rollin réclame un gouvernement provisoire nommé par le peuple.

Lamartine monte à la tribune ; des applaudissements accueillent son apparition. Les partisans de la régence, qui se rappellent sa proposition de 1842, croient qu'il va prendre en main la cause de la duchesse d'Orléans : en effet, ses premières paroles semblent un appel à la pitié en faveur « d'une princesse se défendant avec son fils innocent, et venant se jeter, du fond d'un palais désert au milieu de la représentation du Peuple... » Ce début, qui ranime l'espoir des uns, provoque la colère des autres... Lamartine, interrompu, reprend : « Si je partage l'émotion qu'inspire ce spectacle attendrissant des plus grandes catastrophes humaines,... je ne partage pas moins vivement le respect pour ce peuple glorieux qui combat depuis trois jours pour redresser un gouvernement perfide... » Etc.

L'orateur conclut en se ralliant à la proposition

Marie et Ledru-Rollin de nommer un gouvernement provisoire.

Tel fut le sens de ce discours, plus de vingt fois interrompu, au milieu du tumulte croissant.

J'avoue, dit Odilon-Barrot dans ses *Mémoires*, que j'eus un moment de complète illusion. Je me souvenais de son discours en faveur de la régence de la duchesse d'Orléans; et je m'imaginais que, trouvant l'occasion de tirer la conséquence de ce discours, il allait naturellement la saisir, et se montrer au moins une fois dans sa vie conséquent avec lui-même. Aussi mon désappointement fut-il grand lorsque, après une phrase dans laquelle il s'apitoyait sur l'infortune de cette auguste princesse, il tourna...

Non, il ne tourna pas. La duchesse attentive ne se méprit point à l'exorde. D'un geste du doigt elle détrompa ceux de ses partisans qui se méprenaient.

Pendant que Lamartine est à la tribune, on entend retentir des coups de feu dans les couloirs autour de la salle. La porte d'une des galeries publiques de l'étage supérieur est enfoncée et vole en éclats; une bande armée fait irruption en criant : « A bas la Chambre! à bas les corrompus!... » Un de ces hommes, avec un fusil, couche en joue l'orateur à la tribune, qu'il prend pour un des ministres du gouvernement écroulé. Un capitaine qui se tient debout derrière Lamartine lui dit : « On vous vise. » — « Il vise mal », répond l'orateur sans s'émou-

voir. Et, d'ailleurs, s'il me tue, je meurs à mon poste. »

Devant cette invasion, un grand nombre de députés se précipitent vers les issues. Quelques-uns entraînent la duchesse et les princes dans cette sortie rapide.

Des ouvriers, des gardes nationaux, des étudiants, prennent place sur les gradins dégarnis. Il n'y a plus de Chambre : à peine une douzaine de députés républicains sont restés au milieu de la foule. Dans le tumulte, Lamartine annonce qu'on va soumettre au peuple les noms des membres du gouvernement provisoire. Les noms sont proclamés. Des voix s'écrient : « A l'Hôtel de Ville ! » La foule s'y rend, Lamartine en tête, avec Dupont de l'Eure. Ledru-Rollin les y rejoint bientôt.

Tel fut le rôle de Lamartine au 24 février. Dans son *Histoire de la Révolution de 1848*, il ne dissimule point les rudes secousses que son âme eut à soutenir. Sa décision prompte n'en fut que plus courageuse, et certainement la plus politique qui se pût prendre, étant donné la situation.

Les révolutions sont des sphinx, dit-il; elles ont un mot, qu'on ne leur demande pas sans terreur... Lamartine, immobile et muet depuis le commencement de la séance, tremblait de parler. Il sentait qu'un mot entraînerait la révolution indécise vers une république pleine de problèmes ou vers une régence pleine d'anarchie. Un troisième élément d'irrésolution faisait hésiter, non ses

convictions, mais son âme : c'était la pitié... Il arracha son cœur de sa poitrine ; il le contint sous sa main, pour n'écouter que sa raison... La régence n'était pas la paix : c'était une trêve courte et agitée. La révolution sanglante n'était pas finie ; elle commençait, terrible, convulsive, insatiable. Avec ce faible gouvernement de sentiment et de surprise, Lamartine eût sauvé le jour, perdu l'avenir... Ce n'est pas une faute de conscience dont il se repente jamais. Il aurait perdu non seulement la République, mais les victimes mêmes de la catastrophe, qu'il aurait dévouées en les couronnant [1].

La régence n'eût eu, en effet, aucune chance de durée. « En sacrifiant sa popularité pour faire durer quelques instants un expédient condamné d'avance, Lamartine eût gaspillé cette force qui allait arrêter le drapeau rouge et sauvegarder l'honneur du pays [2]... Lui reprocher la révolution de 1848, c'est reprocher la tempête au sémaphore d'abord, au brise-lames ensuite... La révolution se serait faite sans Lamartine ; mais, sans Lamartine, elle eût glissé dès le premier jour dans quelque hideuse Commune, déshonorée par le haillon rouge ; sans lui, l'Europe eût peut-être accablé un pays qui n'avait d'abord pour répondant que ce nom, ce courage, ce principe de paix [3]. »

1. *Mémoires politiques*, livre IX, 19 à 22.
2. Melchior de Vogüé, *Un Historien de la Monarchie de Juillet* (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1892).
3. *Id.*, *ibid.*, *Poésie et Vérité*, 15 janvier 1892.

CHAPITRE XXIV

A L'HOTEL DE VILLE. — LE DRAPEAU ROUGE ÉCARTÉ. — LE MANIFESTE AUX PUISSANCES.

I.

Ce rêve qui dès longtemps hantait l'imagination de Lamartine se réalise enfin. Depuis le 1er avril 1830, le mirage continuel du poète avait été (nous l'avons vu), de devenir dans une révolution l'homme nécessaire, modérant par son éloquence un peuple soulevé, de régner par la parole dans la tempête et sous l'éclair !

Cette idée fixe, germe de son avenir, devait aller se développant à mesure que les circonstances s'y prêteraient. L'ambition toujours en éveil était à l'affût des occasions, et prête, au besoin, à les faire naître. Quand l'esprit est toujours tendu vers un but unique, il a bien des chances de l'atteindre. Lorsqu'on s'attache obstinément à une idée, qu'on la roule et qu'on la mûrit sans cesse, qu'on la nourrit

13.

de tout ce qui s'y rapporte, l'idée longtemps couvée éclôt enfin. Non seulement on force la destinée, mais on la crée. C'est par là que les pressentiments se réalisent : les prévisions, les doubles vues n'étaient, à proprement parler, que la volonté obstinée qui perçait le front, comme les cornes du jeune taureau, ou les cornes de flamme du prophète au Désert. L'influence de cette volonté sur ceux qui l'entourent se répand peu à peu, s'impose, et se sert des obstacles mêmes comme de marchepieds pour monter plus haut, *donec ponam inimicos meos scabellum pedum meorum!* Voilà comment les prophéties se réalisent : ce sont elles qui ont enfanté le fait ; c'est la volonté obstinée qui engendre l'événement.

Le rôle qu'il a roulé dans son esprit, et répété sans cesse, et joué mille fois en idée sous les noms des grands orateurs de la Révolution ressuscitée par lui, il va le jouer de génie pour tout de bon pendant trois mois, exposant sa tête chaque jour dans les péripéties et les hasards de la tragédie politique d'un peuple qu'il a déchaîné, qu'il doit à présent contenir. Il va déployer autant de sagesse à tempérer la révolution nouvelle, qu'il a mis de témérité à la lancer.

Dès 1842, une femme d'esprit qui voyait loin et juste, madame Émile de Girardin lui écrivait :... « Vous me parlez d'événements qui vous amènent,

de révolutions, de grandes émotions qui passionnent le pays ; cela m'effraye : je crains que vous ne soyez comme les pompiers qui n'ont rien à faire quand il n'y a point d'incendie. J'ajouterai même que vous m'avez l'air disposé à mettre le feu, pour l'éteindre. »

Jeté en courant, avec un sourire, le mot n'était-il pas une piquante prédiction ?

Le vieux Dupin répétera d'un ton quinteux la métaphore : « l'incendiaire devenu pompier [1] ».

En fin de compte, la faute de Lamartine (si faute il y a) est « couverte, comme parle Bossuet, de ce qu'il a fait pour la réparer [2] ». C'est d'elle qu'il prend occasion d'atteindre à toute sa grandeur, mettant un frein, par la magie de sa parole, aux passions alternées de la réaction et de la démagogie, les unes plus cauteleuses, les autres plus terribles.

Qui ne se rappelle la journée où Lamartine, assiégé dans l'Hôtel de Ville avec ses collègues par la marée montante des réclamations populaires, fut obligé (le Gouvernement provisoire étant lui-même divisé en deux opinions) de triompher

1. Jean-Jacques Rousseau, dans la préface de *la Nouvelle Héloïse*, pour s'excuser de publier ce roman enflammé, après avoir fait profession de prêcher contre ces sortes d'ouvrages, allègue qu'il a été obligé d'allumer l'incendie pour pouvoir faire jouer les pompes.

2. Oraison funèbre de Condé.

quatre ou cinq fois, et à l'intérieur dans les délibérations, et à l'extérieur en face de l'émeute, pour parvenir à écarter le drapeau rouge?

La partie de la population parisienne qui avait contribué le plus à la chute de la monarchie ayant pris pour signes de ralliement, pendant la lutte, la cocarde et le drapeau rouges, voulait les conserver encore après, comme marques de sa victoire et insignes du régime nouveau. Dès le lendemain 25 Février, elle vint en foule à l'Hôtel de Ville pour les imposer à ceux des membres du Gouvernement provisoire qui n'étaient pas du même sentiment. Lamartine appréhendait la signification ambiguë à laquelle pourrait donner lieu le drapeau rouge. Après avoir parlé d'abord à ses collègues, il descendit sur les degrés extérieurs de l'Hôtel de Ville. Sa tribune fut une chaise de paille, que soutenaient les mains de ses amis. « Porté et comme nageant sur les flots mêmes de la sédition, il calma ce peuple par un hymne de paroles[1] », célébrant la victoire de « cette révolution si rapide, si complète, — et si modérée »; le supplia de ne pas donner lieu à des méprises en paraissant vouloir « substituer une révolution de vengeances et de supplices à une révolution d'unanimité et de fraternité... » — « Quant à moi, dit-il, jamais ma main ne signera ce décret. Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang;

1. Expressions de Lamartine.

et vous devriez le répudier plus que moi : car le drapeau rouge, que vous nous rapportez, n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple en 91 et en 93 ; et le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec le nom de la patrie, la gloire et la liberté ! »

Ceux qui étaient à portée d'entendre les paroles de l'orateur les accueillirent par des acclamations enthousiastes. Mais ceux qui étaient moins proches et les nouveaux flots de peuple toujours survenant, n'ayant rien entendu, apportaient les mêmes sommations, et l'orateur inépuisable trouvait pour chaque foule de nouveaux arguments :

Je vous ai parlé tout à l'heure en citoyen ; je vous parle à présent comme ministre des Affaires étrangères. Si vous m'enlevez le drapeau tricolore, sachez-le bien, vous m'enlevez la moitié de la force extérieure de la France : car l'Europe ne connaît que le drapeau de ses défaites et de nos victoires : c'est le drapeau de la République et de l'Empire !... En voyant le drapeau rouge, elle ne croira voir que le drapeau d'un parti [1] !...

Pendant trois à quatre heures, à chaque foule nouvelle poussant de nouveaux cris, l'orateur trouvait de nouvelles réponses et remportait un nouveau triomphe... Enfin la journée s'acheva aux acclamations de *: Vive la République ! Vive Lamartine !*

Cette journée héroïque, qui renouvelle les miracles

1. *Mémoires politiques*, livre XII, 30.

d'Orphée, n'est pas moins sublime que les plus beaux vers. De la Révolution française il gardait les grandeurs et ôtait les terreurs. Il restaurait les Droits de l'homme et du citoyen, abolissait l'échafaud politique, animait de ses pensées conciliatrices les censitaires figés longtemps dans l'égoïsme du privilège, et le peuple enivré de sa victoire, mais avide de générosité. Luttes grandioses et merveilleuses, où l'adresse de la parole en égalait l'élévation, où le poète par l'éclat des images doublait la puissance de l'orateur et l'aidait à magnétiser les foules; où non seulement il exposait sa vie à chaque instant, mais où il la dépensait sans compter pour modérer cette révolution nouvelle dont il se sentait responsable, pour la remettre intègre et pure aux représentants de la Nation. Cette république, il la voulait humaine, libérale, pacifique.

A dater de ce jour, la bourgeoisie rassurée vit en lui un sauveur[1], et l'entoura d'une popularité immense.

Son nom, son origine, son passé, le prestige de sa poésie, l'éclat de sa parole au service des idées

1. Au 16 avril, un retour offensif de la démagogie clubiste fut coupé, grâce à l'habileté stratégique de Lamartine et à son entente avec Sobrier : le Gouvernement provisoire et la République furent sauvés encore une fois. Lorsque plus tard on reprocha à Lamartine d'avoir conspiré avec Sobrier : « Oui, répondit-il en souriant, comme le paratonnerre conspire avec la foudre. »

d'ordre, étaient, pour la partie conservatrice de la Nation, des garanties et des gages; la partie libérale, républicaine, heureuse d'avoir pour elle un tel organe, se faisait honneur à elle-même des généreuses pensées qui animaient ses discours.

Les moins républicains, les plus récalcitrants, ne purent s'empêcher de reconnaître la puissance de ce dictateur de la parole, habile à maîtriser par sa magie les multitudes emportées.

Sainte-Beuve, spectateur sceptique, notait à cette époque sur un petit cahier ses réflexions au jour le jour. En voici quelques-unes :

Les mêmes gens qui, hier encore, auraient voulu lapider Lamartine à cause de ses *Girondins* et de son discours de Mâcon, lui élèveraient aujourd'hui des autels. — Lamartine est une harpe éolienne. L'ouragan populaire en tire aujourd'hui des sons sublimes, comme faisait autrefois l'amoureuse brise du golfe de Baïa.

C'est parce que Lamartine sentait qu'il avait en lui de quoi suffire à cette situation et de quoi y vibrer dans le tonnerre, qu'il a tout fait pour amener cette situation et pour la créer. Le talent qui veut sortir est comme un fleuve qui creuse jusqu'à ce qu'il se soit fait un lit, fût-ce un lit de torrent!

Il est curieux de relire en ce moment les *Girondins*. On y voit mille perspectives, éclairées aujourd'hui par les événements.

Saint-Priest relit Lamartine, et il me dit que cette lecture rétrospective, éclairée par le jour des événements récents, est d'un intérêt tout nouveau. Mille échappées, où l'on ne voyait auparavant que des accès de fantaisie,

prennent un sens profond et précis qu'elles n'avaient pas. Le *Voyage en Orient* est tout plein de ces premières grandes bouffées d'ambition, qui ressemblaient de loin à des vapeurs.

II

Lamartine personnifiait la transition de la monarchie à la république, de l'Europe monarchique à la France républicaine.

Avant même que le Gouvernement provisoire eût défait les barricades, repavé les rues et rétabli l'ordre au dedans, il avait pensé au dehors, à l'Europe indécise, qui attendait le premier mot de la France.

Ce premier mot fut le *Manifeste aux Puissances*, rédigé par Lamartine ministre des Affaires étrangères, et envoyé à ses agents dès le 4 mars. Abolition, en droit, des traités de 1815; déclaration de paix aux territoires, de sympathie aux peuples, de justice, de loyauté et de modération aux gouvernements. Le Manifeste disait hautement :

La Révolution française vient d'entrer dans sa période définitive. La France est république. La République française n'a pas besoin d'être reconnue pour exister...

Les nations ont, comme les individus, des âges différents. Les principes qui les régissent ont des phases successives. Les gouvernements — monarchiques, aristocratiques, constitutionnels, républicains — sont l'expression de ces différents degrés de maturité du génie des peuples. Ils demandent plus de liberté à mesure qu'ils se sentent capables d'en supporter davantage; ils deman-

dent plus d'égalité et de démocratie à mesure qu'ils sont inspirés par plus de justice et d'amour pour le peuple. Question de temps. Un peuple se perd en devançant l'heure de cette maturité, comme il se déshonore en la laissant échapper sans la saisir. La monarchie et la république ne sont pas, aux yeux des véritables hommes d'État, des principes absolus qui se combattent à mort; ce sont des faits qui se contrastent et qui peuvent vivre face à face, en se comprenant et en se respectant.

La guerre n'est donc pas le principe de la République française, comme elle en devint la fatale et glorieuse nécessité en 1792...

... La République française n'intentera donc la guerre à personne. Elle n'a pas besoin de dire qu'elle l'acceptera, si on pose des conditions de guerre au peuple français...

La belle plume de l'ancien diplomate ne fut pas moins utile à la patrie française que la parole du grand citoyen. Le Manifeste interrompait la prescription, revendiquait le droit, réservait l'avenir. L'âme de la France s'y reconnut. Les gouvernements de l'Europe. tous ébranlés à ce moment, acquiescèrent par leur silence.

Ainsi, de même que, par le discours contre le drapeau rouge, il avait répudié au dedans les souvenirs sanglants de la Terreur, à présent il répudiait au dehors le prosélytisme belliqueux, et rassurait, au profit de la République renaissante, les rois inquiets sur leurs trônes.

Voilà l'œuvre double des huit premiers jours : 25 février, 4 mars.

III

Le Gouvernement provisoire avait hâte de remettre aux mains de la Représentation nationale le lourd fardeau que lui avait imposé la nécessité. Il fixa la date des élections générales au 23 avril, deux mois juste après la révolution.

« On a raisonné souvent sur le point de savoir si le Gouvernement provisoire a eu tort ou raison de décréter le suffrage universel. Les raisonnements sont inutiles. On n'imagine pas comment ce gouvernement aurait pu faire autre chose. Il fallait une loi fondamentale, et celle-là s'imposait[1]. »

Lamartine n'avait jamais demandé le suffrage universel; il demandait seulement le suffrage à deux degrés[2]. Mais, promptement rallié à l'idée de ses collègues, il en hâta l'application, que le parti avancé voulait retarder.

Toutes les professions de foi, avec des nuances diverses, furent républicaines ; les élections pleines d'entrain et d'enthousiasme, mais pacifiques.

Lamartine, sans s'être porté candidat, obtint, en tête de la liste des représentants de la Seine, 259.000 suffrages et fut élu en même temps dans dix dé–

1. Albert Sorel.

2. Dans sa *Déclaration de principes* du 21 octobre 1847, il réclamait l'extension du droit électoral sous forme d'assemblées primaires nommant des délégués qui choisiraient le député.

partements. Il opta pour le département de la Seine.

Le 4 mai, le Gouvernement provisoire vint remettre ses pouvoirs aux représentants élus de la Nation ; ils l'accueillirent par des applaudissements enthousiastes longtemps continués et réitérés. L'entrée de Lamartine particulièrement fut un triomphe. Le compte rendu qu'il fit, quatre jours après, de l'administration du Gouvernement pendant ces deux mois et demi, fut interrompu par tant d'acclamations, qu'il dut lui-même, pour pouvoir l'achever, implorer le silence. Cette ovation se renouvela les jours suivants dès qu'il paraissait.

L'Assemblée, à l'unanimité moins quatre ou cinq voix, déclara solennellement que « le Gouvernement provisoire avait bien mérité de la patrie ».

Ainsi, les prophéties et les rêves de gloire dont la conception datait de si loin, que le poète avait portés trente ans dans son âme, s'étaient enfin réalisés. Par la parole, il avait tout conquis, tout gouverné, tout préservé. Il était monté sur le faîte. — Bientôt il en allait descendre. La popularité qui l'y avait porté allait se retirer de lui. La cause principale de sa chute soudaine est ce qui honore le plus sa vie tout entière. Il est nécessaire de la préciser.

CHAPITRE XXV

CHUTE IMMÉRITÉE.

Comment cet homme, qui du 24 février au 9 mai était monté au sommet de la gloire, en fut-il tout à coup précipité?

Lamartine et Ledru-Rollin avaient été en quelque sorte les deux Consuls de la République naissante: l'un plus agréable à la bourgeoisie, l'autre à la démocratie. Tous deux, malgré les différences de tempérament et de caractère, étaient restés loyalement fidèles l'un à l'autre dans les occasions critiques et avaient soutenu victorieusement, grâce à leur concorde, bien des assauts.

Pendant ces deux mois, il y avait eu dans Paris jusqu'à trois cents clubs, les uns représentant le parti libéral, les autres le parti démocrate, les autres les diverses écoles socialistes, les autres le parti ré-

volutionnaire anarchiste. Presque chaque soir, l'un ou l'autre de ces clubs faisait la motion d'aller le lendemain à l'Hôtel de Ville adresser au Gouvernement quelque sommation, tantôt sur une chose, tantôt sur une autre, et de le renverser s'il n'obéissait. Il fallait que le Gouvernement déployât chaque jour, pour n'être pas culbuté ou enlevé, des miracles de force et d'adresse.

Un jour, le 16 avril, avant cinq heures du matin, Ledru-Rollin était arrivé chez Lamartine, au ministère des Affaires étrangères, pour le prévenir d'un complot blanquiste tramé particulièrement contre lui, accusé d'être « un endormeur du peuple »; on devait le prendre, mort ou vif, et s'en débarrasser. Lamartine, touché de la démarche, remercia son collègue ; et tous deux s'en allèrent ensemble à l'Hôtel de Ville, pour affronter de nouveau la tempête, qu'ils réussirent encore une fois à maîtriser.

Lamartine avait gardé le souvenir de cette démarche d'un loyal collègue.

Quand l'Assemblée constituante dut élire la Commission exécutive qui allait succéder au Gouvernement provisoire, et que la partie réactionnaire des bureaux voulut écarter Ledru-Rollin de cette Commission comme trop « rouge », ainsi qu'on disait alors, Lamartine déclara que, si l'on persistait à en exclure Ledru-Rollin, lui, Lamartine, n'accepterait point d'en faire partie.

Il comprenait que Ledru-Rollin demeurant avec

lui pouvait l'aider à modérer les éléments démagogiques ; exclu, il pouvait se laisser entraîner par eux. Si Ledru-Rollin ne restait pas membre du gouvernement, il serait peut-être poussé à en devenir l'adversaire. Il importait au salut de la République d'avoir cette force avec soi, non contre soi.

Si l'on eût réussi à exclure Ledru-Rollin, on n'aurait pas eu de peine ensuite à trouver des prétextes pour éliminer les trois autres membres, et laisser Lamartine seul au pouvoir. En un mot, s'il n'eût été un honnête homme, la France s'offrait, pour ainsi dire, à lui. Il refusa, par loyauté et par sagesse politique [1]. Cette sagesse ne fut pas comprise, on cria à la trahison. Ceux qui ne voyaient le salut qu'en lui, comme seul capable d'unir le libéralisme à la démocratie, de rendre la République acceptable et sûre pour toutes les opinions et tous les intérêts, de conduire la France pacifiquement dans la voie des réformes sociales nécessaires, virent en lui à ce moment un déserteur, parce qu'il ne se prêtait point à la combinaison qu'ils avaient rêvée pour lui et pour eux.

Lamartine et Ledru-Rollin furent élus tous deux (le 10 mai). Mais la majorité, mécontente d'avoir été

1. Voir, d'autre part, l'analyse de Tocqueville, où la bienveillance n'égale pas la finesse. — *Souvenirs*, p. 162, sq. — Il finit cependant par dire : « Je pense aujourd'hui que la crainte de faire naître un conflit mortel influa autant que l'ambition sur sa conduite. J'aurais dû en juger ainsi dès ce temps-là... » *Ibid.*, p. 172.

contrainte, ne donna, par le nombre de ses suffrages, que le dernier rang à Ledru-Rollin et l'avant-dernier à Lamartine. Son haut désintéressement et sa correction absolue lui furent imputés à crime. Dès cet instant, la popularité se retira de lui. Et l'action la plus honorable de sa vie fut la cause de sa chute sans retour.

La journée même du drapeau rouge n'est pas plus glorieuse que celle-ci, où, rendant loyauté pour loyauté, il perd en un jour sa puissance et, de ce faite radieux, va retomber dans les ténèbres. Cette action, la meilleure de sa vie, en est l'écroulement. N'est-ce pas là une de ces défaites dont parle Montaigne, « triomphantes à l'envi des victoires » ?

L'espérance qu'il avait conçue de pouvoir avec son collègue endiguer les éléments anarchiques s'évanouit quelques jours après. Le 15 mai, quand l'Assemblée fut envahie comme la Chambre l'avait été le 24 février, il tenta vainement, lui qui n'avait pas protesté contre la première invasion, d'arrêter la seconde. Celle-ci n'échoua que par l'arrivée de la garde nationale et de la garde mobile.

Entre ce jour, déjà funeste, et les journées de Juin à jamais déplorables, il y eut pour Lamartine un dernier sourire de la Destinée : ce fut la Fête de la Concorde. M. Jules Simon, dans son discours du Centenaire, à Mâcon, en a donné le tableau émouvant :

... Le défilé commença. La garde nationale parut la première. On avait fait courir dans les rangs de crier : « Vive l'Assemblée nationale ! » Quelques colonels, fidèles à la consigne, et qui d'ailleurs étaient députés, essayèrent de pousser ce cri ; mais derrière eux toute la troupe criait : « Vive Lamartine ! » Légions par légions passaient au pas de course devant lui, et toujours, en passant, on lui jetait le même cri avec un ensemble formidable, qui couvrait le bruit du canon.

Puis vint le peuple, par masses profondes, trois ou quatre cent mille hommes sans ordre, sans étiquette, les magistrats en robes, les professeurs, les membres de l'Institut en costumes, mêlés à la foule des femmes et des enfants ; des prêtres catholiques donnant le bras à des pasteurs protestants ; de vieux soldats dans l'uniforme des temps héroïques, des députations de sociétés populaires, des théories de jeunes filles vêtues de blanc et portant des fleurs ; et tous, d'une même voix et d'un même cœur, criaient : « Vive Lamartine ! » Beaucoup de femmes montaient sur l'estrade et lui baisaient la main, quelques-unes répandaient des larmes. Elles lui donnaient des bouquets et des couronnes de laurier. Nous en étions encombrés autour de lui. Il s'était levé, il tendait la main, le front haut, le corps immobile, la figure calme. Il n'eut pas même un tressaillement dans cette longue journée. Je ne crois pas qu'il y eût sur terre un autre homme capable de recevoir une telle ovation sans émotion et sans étonnement...

Il avait près de cinquante-huit ans.

Bientôt la Destinée se retourna, et pour toujours. La Commission exécutive s'écroula dans la formidable insurrection de Juin. La République était frappée au cœur, Lamartine avec elle.

Déjà, huit ou dix jours avant cette lutte fatale où tant d'éléments divers se confondaient, pendant une suspension de séance de l'Assemblée, entre les deux moitiés d'un discours de Lamartine rendant compte des nécessités politiques que le Gouvernement provisoire avait subies et demandant confiance pour la Commission exécutive, deux ou trois coups de feu avaient éclaté dans la rue contre le commandant de la Garde nationale, aux cris de *Vive Napoléon!*... Lamartine, alors, reprenant son discours, rappelle les lois existantes qui bannissent les prétendants, notamment Louis Bonaparte; puis présente, au nom de la Commission exécutive, le décret suivant :

Considérant que la France veut fonder en paix et en ordre le gouvernement républicain populaire sans être troublée dans cette œuvre par les prétentions ou les ambitions dynastiques;

Considérant que Charles-Louis-Napoléon Bonaparte a fait deux fois acte de prétendant[1] en revendiquant une république avec un empereur, c'est-à-dire une république dérisoire, au nom du sénatus-consulte de l'an XIII;

Considérant que des agitations compromettantes pour la sûreté des institutions et pour la paix publique se sont déjà révélées au nom de Charles-Louis-Napoléon Bonaparte;

Déclare qu'il fera exécuter, en ce qui concerne Charles-Louis Bonaparte, la loi de 1832 qui exile du territoire la famille Bonaparte.

1. A Strasbourg et à Boulogne.

Pendant les trois ou quatre jours d'insurrection, Lamartine chercha vainement au pied des barricades la mort désespérée qui eût plus heureusement couronné sa vie que vingt années de déchéance et de détresse. Accompagné de MM. Duclerc et de Tréveneuc, il se dirigea d'abord vers l'Hôtel de Ville, puis vers le canal Saint-Martin. Au coin de la rue Saint-Maur, en face d'une haute barricade, il trouva la fusillade. Se penchant vers M. de Tréveneuc, il lui dit : « J'ai perdu ma popularité, et je vous ai affligés tous quand je vous ai suppliés de mettre Ledru-Rollin à la Commission exécutive. Il importait que cette force fût avec nous pour les jours que je voyais venir ; elle y est. La République triomphera. Je n'aurai rien brisé de son faisceau. »

La mort ne venait pas. — Il dira plus tard[1] : « Il faut savoir mourir à propos. Je n'ai pas eu cette bonne fortune. Et j'ai tout fait pour la rencontrer à son heure et à sa place. »

Un peu après ces sanglantes journées, le doute le prend ; il écrit à son ami Dargaud, le 22 septembre : « La République serait-elle née avant terme? » Six jours plus tard, il dit à l'Assemblée, avec une sincérité hardie : « La République n'a été, en vérité, qu'une grande et merveilleuse surprise du temps. Tous les esprits n'y étaient pas encore suffisamment préparés. Je ne dirai pas, comme mes collègues,

1. Dans l'Entretien XXXV du *Cours familier de Littérature*.

que la France n'était pas républicaine; j'ai la conviction que la France, si elle n'est pas républicaine par ses faiblesses, si elle n'est pas républicaine par ses habitudes, si elle est monarchique par ses vices de caractère, est républicaine par ses idées. »

Plus tard encore, dans les vingt ans d'épreuves qu'il considérera comme une expiation, le précurseur désenchanté ira jusqu'à dire : « J'ai été trop vite, Dieu m'a puni. »

Lorsque la Fortune nous abandonne, nous sommes si faibles que parfois nous nous abandonnons nous-mêmes et nous lui donnons raison.

II

Sa vue, jusque-là si perçante, semble commencer à se troubler. Lui qui, de tout temps, a si bien senti et si nettement dénoncé le péril des superstitions impérialistes, lui qui, après l'échauffourée de Strasbourg, a flétri les révolutions de caserne, lui qui en 1840 a signalé avec une si haute éloquence ceux que l'idolâtrie napoléonienne faisait courir à la liberté, lui qui tout à l'heure encore réveillait les lois existantes contre le prétendant récidiviste, voilà qu'il va maintenant, en aveugle, frayer les voies au césarisme et en augmenter les chances par plusieurs discours.

D'abord, celui du 27 septembre, pour l'Assemblée

unique ; ensuite celui du 6 octobre, pour l'élection du Président de la République par le suffrage universel :

Je n'hésite pas à me prononcer en faveur de ce qui vous semble le plus dangereux, l'élection du Président par le Peuple. *(Mouvement prolongé, interruption.)* Oui, quand même le Peuple choisirait celui que ma prévoyance, mal éclairée peut-être, redouterait de lui voir choisir, n'importe : *alea jacta est!* Que Dieu et le Peuple prononcent ! Il faut laisser quelque chose à la Providence : elle est la lumière de ceux qui, comme nous, ne peuvent pas lire dans les ténèbres de l'avenir. Invoquons-la, prions-la d'éclairer le Peuple, et soumettons-nous à son décret!

On sait la suite, et ce que fit la Providence. Mais telles sont les séductions de la parole et son action sur des Français, que, ce jour-là, il ressaisit l'Assemblée, — et perdit la France [1].

Si le suffrage universel eût été consulté dès les

1. Cette fois, ce fut le légiste, M. Jules Grévy, qui eut raison contre le poète. Sa prudence écrivit d'avance l'histoire. « Êtes-vous bien sûrs, dit-il, que, dans cette série de personnages qui se succéderont tous les quatre ans au trône de la Présidence, il n'y aura que de purs républicains, empressés d'en descendre? Êtes-vous sûrs qu'il ne s'y trouvera jamais un ambitieux tenté de s'y perpétuer? Et, si cet ambitieux est le rejeton d'une de ces familles qui ont régné en France, s'il n'a jamais renoncé expressément à ce qu'il appelle *ses droits*, si le commerce languit, si le peuple souffre, s'il est dans un de ces moments de crise où la misère et la déception le livrent à ceux qui masquent sous des promesses leurs projets contre sa liberté, répondez-vous que cet ambitieux ne parviendra pas à renverser la République? »

jours suivants, peut-être Lamartine, au milieu de l'enthousiasme soulevé par son éloquence prestigieuse et répercuté dans toute la presse, eût-il été nommé Président de la République.

Cet espoir secret était-il sa pensée de derrière la tête, le mobile invisible à sa propre conscience qui l'avait poussé à renouveler le mot de César?... Vainement avait-il ajouté celui de Lucain sur Caton : « Si le Peuple s'abandonne lui-même, s'il abdique sa liberté, sa dignité, sa sûreté aux mains d'une réminiscence d'Empire, eh bien! tant pis pour le Peuple! Nous dirons, nous, le mot du vaincu de Pharsale :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni. »

Sous toutes ces belles phrases, que de légèreté! Si, dans la bouche de César passant le Rubicon, *alea jacta est* trahit l'ambitieux sans scrupule, sur les lèvres de Lamartine c'est le mot d'un joueur qu'un fatalisme mystique dérobe aux regards de sa conscience.

Il y avait en effet du joueur en lui dès la jeunesse, la *Correspondance* nous le fait voir : quelque chose d'aventureux, mêlant l'idée de Providence divine à celle de Fatalité.

« Les hommes sont les aveugles machines de la Providence [1]. » — « La toute-puissante Providence,

1. *Correspondance*, t. II, p. 360.

que je nomme quelquefois Fatalité [1]. » — « Je suis le plus fataliste des hommes [2]. » — « Le monde est gouverné par une grande force inconnue, aveugle, incontestable, tyrannique, de la Nature [3]. » — « Il y a pour chaque homme une dose de malheur à avaler dans sa vie : les uns la reçoivent au commencement de leur carrière, les autres à la fin [4]. »

C'est une sorte de fatalisme religieux à la turque. Il cite souvent le proverbe turc qui l'exprime, ou bien un proverbe italien analogue.

— « La vive foi que j'ai dans la Fatalité ou Providence est un grand repos [5]. » — « Je me repose sur ma bienheureuse Fatalité, fatalité divine et sage, comme l'entendent les vrais disciples de la Vérité éternelle [6]. » — « Je m'en rapporte à la Providence, vous savez que je suis fataliste en ce point [7]. »

Il croit donc aux inspirations d'en haut bien plus

1. *Correspondance*, p. 311 et 312.
2. *Ibid.* p. 146.
3. *Ibid.* p. 354.

De quel nom te nommer, ô fatale Puissance?
Qu'on t'appelle Destin, Nature, Providence,
Inconcevable loi!
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime,
Toujours, c'est toujours Toi!

(Premières *Méditations*: *Ode au Malheur*, ou *le Désespoir*.)

4. *Ibid.*, p. 275. — Cf. *ibid.*, p. 277, 450. — Et tome III, p. 169, 380. — Etc.
5. A madame de Raigecourt, décembre 1819.
6. A Virieu, avril 1822.
7. A Genoude, février 1826.

qu'à nos vaines prudences. *Spiritus flat ubi vult*, cette parole est une vérité pour lui non seulement en poésie, mais en politique : il se livre au souffle céleste. Son ambition vague et immense aspire à toutes les gloires au prix de tous les hasards, non seulement pour lui, mais pour le pays. Gloire du poète, gloire de l'orateur, de l'historien, de l'homme d'État ; il lui en manque une dernière : être le Président d'une république libre, élu par tout un peuple !... Il jette les dés. *Alea jacta est!*

Par là il va contribuer à amener les conséquences funestes prévues de si loin dans sa *Politique rationnelle* en 1831 : l'éruption démagogique, puis le césarisme !

Quelle que fût, consciente ou non, sa pensée secrète, quand vint le moment des candidatures à la présidence de la République il définit ainsi, dans une lettre adressée au *Journal des Débats* le 26 octobre, son attitude : « Briguer la présidence serait ridicule, la désirer serait téméraire, la refuser serait manquer à la République et à son pays. Je suis incapable de cette ambition, mais incapable aussi de cette lâcheté. »

Le 4 novembre, il écrit à M. Dargaud : « — Quant à la présidence de la République, la réflexion en accroît chez moi l'*horreur :* je n'ai pas d'autre mot pour exprimer mon ambition négative. Je reste impassible : je ne veux ni enlever, dans mon nom, une carte au jeu de la France, ni corrompre la

Destinée par un seul mouvement. Si, par impossible, ce fardeau me tombait sur les épaules, je l'accepterais, comme on accepte le calvaire et la croix. Mais j'en suis de moins en moins menacé : tout va à Bonaparte ou à Cavaignac. Je ne crois pas à Bonaparte, malgré tout ce bruit. Il faudrait un autre Molière pour écrire un autre gigantesque *Misanthrope*, si la bêtise humaine allait jusque-là... »

Cinq jours après, il écrit à un autre de faire savoir qu'il « ne pourrait à aucun prix accepter la présidence de l'Assemblée... Quant à la présidence de la République, tâchez de faire démentir mille et mille fois mon refus, à peu près en ces termes : « Il est faux que M. de Lamartine refuse les suffrages qui lui seraient spontanément offerts pour la présidence de la République. Ce qui est vrai, c'est ce qu'il a écrit à cet égard aux *Débats :* « Je ne » brigue pas, je ne désire pas la présidence. Je n'ai » pas l'insolence de me croire nécessaire, je n'ai » pas la confiance de me croire utile à ce poste. Je » préfère y voir appelé tout autre citoyen intelli- » gent, courageux, modéré. Mais, si la voix du pays » m'y appelait, j'accepterais sans hésiter, comme » j'ai accepté, au cri du peuple, en février. »

« ... Le vent soufflera d'où il voudra, le 9 décembre au soir. Puisse-t-il souffler contre moi !... La France vomit le rouge. Sauvons maintenant la République, de M. Thiers et de ses amis, qui de-

viennent bien insolents. Hélas ! que je les ai vus bas, il y a sept mois ! Je les couvrais, ils me bénissaient ; et ils m'outragent ! »

Dans un post-scriptum, il insiste : « Ne laissez pas confondre ce refus (de la présidence de l'Assemblée) avec celui qu'on m'attribue, de la présidence de la République. »

Il dit dans une autre lettre : « La République n'a heureusement aucun besoin de moi : on peut la sevrer. »

Après ces demi-feintes que peut-être il croyait d'abord nécessaires à sa dignité, il accepta enfin, par une lettre publique en date du 30 novembre, la candidature à la Présidence. Deux journaux à lui la soutinrent vigoureusement[1], et quelques autres à la suite ; mais ce n'était pas assez. D'ailleurs sa veine était finie ; le charme était rompu ; le délaissement avait succédé à l'adoration.

Bref, lui qui avait cru sans doute se montrer bien modeste en écrivant à son ami Dargaud : « Je n'aurai pas cinq cent mille voix ». et qui peut-être espérait que l'événement lui donnerait un démenti, il n'en obtint, — chose à peine croyable, — que sept mille neuf cent dix ; — Cavaignac, un million et demi ; — tandis qu'il y en eut cinq millions et demi pour Louis Bonaparte.

1. *Le Bien public*, son journal de Mâcon, qui l'avait suivi à Paris ; et *le Pays*, où sa cause était défendue avec beaucoup de talent et de dévouement par Eugène Pelletan et par M. de La Guéronnière.

Lorsque, après ce résultat, on rappela à Lamartine son mot *Alea jacta est*, il accumula les phrases : « Je ne m'en repens pas, je le répéterais encore aujourd'hui, s'il fallait le répéter. Je suis de ceux, sachez-le bien, qui ne craindront jamais de jouer avec le sort, quand c'est la France qui tiendra le dé, et quand c'est Dieu qui tiendra le sort. »

Métaphores peu sérieuses, trop refutées par les événements[1] !

L'année suivante, le 13 mai, aux élections pour l'Assemblée Législative, lui que dix départements avaient porté à l'Assemblée Constituante par deux millions de suffrages, il ne fut élu nulle part, pas même dans sa ville natale. Seulement, deux mois après (13 juillet), une élection partielle dans un département auquel il était étranger, le Loiret, répara cette injustice. Et, un peu plus tard, Mâcon, pris de repentir et de pudeur, le nomma aussi.

Mais le coup était porté : la blessure était profonde. Lamartine songea à s'expatrier.

III

Le sultan Abd-ul-Medjid, voulant par un acte de sa grâce reconnaître les belles choses que le grand poète français avait dites de l'Orient en prose et en

1. Et par ce qu'il a dit lui-même d'autre part sur sa témérité du 19 février. Voir ci dessus chap. XXIII, p. 214.

vers et rendre hommage à son génie, lui concéda pour vingt-cinq ans une propriété de vingt mille hectares en Asie Mineure dans la plaine de Burgaz-Owa, — près de Smyrne, au pays d'Homère le malheureux aède errant, dans la vallée du Caystre, le fleuve aimé des cygnes et chanté des poètes[1].

Le grand homme en détresse embrassa ce projet de colonisation avec l'ivresse du désespoir. « 27 juillet 1849. — *Confidentielle.* Je suis dans la plus absolue détresse... Au nom de ma misère, portez les quatre cent vingt-neuf francs à mon tonnelier à Mâcon : je dois ; et il est dans le besoin... Je poursuis mon projet d'expatriation, après liquidation de mes biens. J'ai obtenu ce que je pouvais espérer en Asie. J'irai y végéter, et y mourir. » — « 8 mars 1850. — Allons à Smyrne, et plantons des mûriers... Je cherche nos soixante mille francs : dès que je les ai, je pars[2]. »

A ce moment, la réaction politique qui l'a jeté bas va croissant. Dans la même lettre, il dit : « La réaction passe toutes les bornes... »

C'est l'époque du comité de la rue de Poitiers : les

1. Virgile :
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri.
Ovide :
Flumineæ volucres medio caluere Caystro.
Properce :
Siccave olorigeri visenda est ora Caystri.

2. Voir les *Mémoires politiques*, t. XL des Œuvres complètes, p. 362.

monarchistes relèvent la tête. Pourtant, la foi de Lamartine en la République n'est pas ébranlée. Il conserve, dans sa misère, la confiance et une apparente sérénité. Au moment de s'embarquer pour Smyrne, il écrit, du lazaret de Marseille, à un ami : « Je vois que ma République, toujours prête à sombrer, se supporte d'une vague sur l'autre. Tout flotte ici-bas ; et le globe aussi. Et les hommes se plaignent du mal de mer !... » — A un autre ami, quelques jours après, reprenant la même image : « Vous vous consternez trop sur la République. On a le mal de mer aussi dans un navire ; on le maudit, mais il vous porte, et on ne se jette pas à l'eau : une royauté à présent, c'est l'abîme liquide ! »

Non seulement la foi ne l'abandonne point ; mais c'est lui qui, du fond de sa cruelle épreuve, relève les courages : ... « Dieu veut qu'on fasse son métier gaiement : le métier de vivre, triste et beau métier. »

Charmantes paroles, stoïques sans pose, qui valent une belle poésie.

A un autre : « Je ne vois pas l'horizon comme vous... La République *honnête et modérée*, comme je l'ai baptisée, tiendra, — entre quatre abîmes, et précisément parce qu'elle est entre quatre abîmes... Le peuple souffre, mais il est fier de souffrir pour la possession des droits politiques auxquels il se reconnaît citoyen. On peut le dépouiller par force ou par ruse six mois ; on ne le fera jamais abdiquer complètement. Voilà mon impression persistante ;

elle est désintéressée, car je suis neutre à présent, et j'ai abdiqué tout avenir. — Je me fais laboureur et philosophe sur le soir de ma vie. C'est le secret de mon grand parti, longtemps médité : dix-huit ans ! La Providence m'a accordé plus qu'un asile, une véritable principauté agricole. — Laissez dire les envieux et les méchants ; c'est un trésor pour ma famille, si j'en trouve la clef à Londres dans le moindre capital... » (25 août 1850.)

Malgré ses emprunts, en un nouveau voyage en Turquie, dans l'été de 1850 [1], l'affaire ne répondit pas à ses espérances [2].

IV

Peu de jours après son élection à la Présidence de la République, Louis Bonaparte avait pris possession de l'Élysée. Lamartine était retiré au bois de Boulogne, dans une petite maison qu'il avait louée « pour y vivre en paix et en travail ». Le prince-président cherchait à se composer un ministère, et s'était adressé déjà à plusieurs hommes de diverses

1. Dont il publia le récit en 2 vol. — 1853.

2. Plus tard, en 1852, il fut mis en rapport avec une société de capitalistes anglais, disposés à exploiter sa propriété en son lieu et place. Le Sultan n'y consentit point ; il promit à Lamartine une rente viagère de 80.000 piastres, à condition qu'il vînt habiter en Turquie et faire valoir lui-même son domaine. Ce traité, faute d'avoir été exécuté, devint caduc.

nuances politiques, qui presque tous avaient refusé. M. Duclerc lui proposa de faire une démarche directe auprès de Lamartine. A la nuit tombante, le prince monte à cheval et galope, accompagné de Duclerc, vers la petite maison de Saint-James, au fond du bois ; « mais, ne voulant pas se compromettre, ni me compromettre, dit Lamartine, il m'envoya M. Duclerc seul pour m'annoncer qu'il était là et qu'il m'attendait dans une allée de sapins voisine et sombre, où il me priait de me rendre pour un entretien secret [1]... »

« ... Le prince aborda tout de suite la question en homme d'affaires qui désire avoir une solution. Après quelques compliments sur la manière dont j'avais manié, tantôt énergiquement, tantôt habilement, les affaires... en préservant la France de l'anarchie comme de la guerre : « C'est pour cela, me dit-il, que je viens. J'ai mon ministère à former... »

Lamartine, en remerciant, s'excusa sur ce qu'il était « dépopularisé ». Que ce fût mérité ou non, le fait était incontestable. Haï du parti orléaniste pour n'avoir pas, à la séance du 24 février, soutenu la régence, — ils ne voient pas qu'elle n'aurait été « qu'une anarchie de quelques jours » ; — « haï de la démagogie pour l'avoir refrénée; haï probablement aussi du parti militaire et bonapartiste, pour

1. *Mémoires politiques*, livre XXII, 2.

avoir « écarté la guerre avec énergie et prudence... », ces inimitiés, fondées ou non, le rendaient inacceptable à tous les partis. Il refusait donc l'honneur que le prince lui proposait. « Vous dépopulariseriez votre gouvernement naissant en y laissant seulement soupçonner mon nom... Et je me perdrais sans vous servir. »

— « De la popularité, me dit-il en souriant, j'en ai pour deux. »

Sur l'insistance du prince, Lamartine finit par lui indiquer M. Odilon-Barrot et M. de Tocqueville, en ajoutant que, s'il ne réussissait pas à les décider, alors lui, Lamartine, « accepterait, les yeux bandés, le ministère, à défaut de tout autre, et qu'ils se sauveraient ou se perdraient ensemble ».

» Il me serra la main avec amitié, et nous nous séparâmes [1]. »

Le lendemain, le prince-président lui fit dire qu'il avait trouvé, et qu'il le dégageait de sa parole. Lamartine s'était déjà remis au travail.

Il écrivait l'histoire de ses trois mois de luttes à l'Hôtel de Ville. En même temps, pour faire face aux échéances de ses dettes accumulées, il avait accueilli l'offre de deux financiers, Millaud et Mirès, lui proposant d'écrire un journal-revue à six francs par an, *le Conseiller du Peuple*, et de recevoir deux mille francs par mois.

1. *Mémoires politiques*, XXII, 3.

Louis Bonaparte, quoiqu'il se fît appeler déjà Louis-Napoléon, était encore ou paraissait être un président loyal. Lamartine, ayant foi en ses serments réitérés et en un Message d'apparence très correcte adressé à l'Assemblée, écrivait dans *le Conseiller du Peuple :* « Oh ! que c'est une souveraine habileté que l'honnêteté ! » Il le comparait à Washington ; il raillait les appréhensions de la Commission de permanence, et blâmait les mesures qu'elle essayait de prendre contre celui en qui elle voyait poindre un prétendant. Il répétait, avec la naïveté d'un grand honnête homme, qu'un pareil soupçon était un fantôme des imaginations affolées ; que c'était faire injure au Président de le soupçonner capable de parjure.

Non, je ne l'en soupçonne pas. Je le soupçonne de ce qui est sensé et non de ce qui est absurde, de ce qui est grand et non de ce qui est misérable. L'avenir dira si j'ai trop bonne opinion de l'esprit humain... C'est faire outrage au caractère, à la nature, au bon sens du premier magistrat de la République. Il a trop le respect de son nom, et trop le sentiment de la vraie gloire, pour confier sa fortune et son honneur à un mouvement de caserne... Non, je ne le croirai jamais, avant de l'avoir vu[1] !

Il est intarissable sur cette pensée.

Il ne voulait pas, dans sa loyauté, admettre comme possible la déloyauté d'autrui. Sans doute aussi il

1. T. XL, p. 174 à 182.

espérait le retenir sur la pente en remettant chaque jour sous ses yeux l'horreur du forfait. Cependant plusieurs indices avaient commencé à lui dessiller les yeux : on répandait à profusion les portraits du prétendant en estampes et en écrits ; on travaillait l'opinion au moyen de nombreux journaux.

Or, il arriva que l'un de ceux dont Lamartine avait accepté la direction politique républicaine, et dont le rédacteur en chef était M. de La Guéronnière, *le Pays*, se mit à évoluer clairement vers le napoléonisme et publia en tête de ses colonnes un portrait singulièrement idéalisé du prince-président, où, le saluant comme un sauveur, il l'exhortait « à l'héroïsme des grandes entreprises de salut public ». Lamartine ne put accepter de paraître dupe ou complice ; et, sans vouloir supprimer d'autorité cet article considérable de son principal rédacteur, essaya d'obtenir de lui qu'il y renonçât :

Saint-Point, 11 septembre 1851.

Mon cher La Guéronnière,

J'ai relu votre article. Plus il est littérairement beau, plus il fausse avec éclat notre ligne. Il m'est impossible d'accepter le cri unanime qu'il va soulever contre *le Pays* dans tous les partis, hors le parti bonapartiste. Si vous n'insérez pas demain ma réclamation personnelle, *il n'y a plus d'homme politique en moi.* Je suis donc forcé de vous demander l'insertion.

Cette lettre vous fournit texte à rectification et à explication. Je vous répondrai, et tout sera bien. Autre-

ment, *le Pays* et *moi* nous n'existons plus qu'à l'état de programme napoléonien. Ce n'est pas ce que vous voulez, mais c'est l'article.

Je suis affligé de vous affliger; mais, quelle que soit mon amitié, aucun homme ne doit son individualité politique, morale et historique à un autre homme.

A vous de cœur.

LAMARTINE.

Dans une autre lettre il insiste : « ... Pourvu qu'on sache que je ne partage pas votre éblouissement rétrospectif pour un napoléonisme que j'ai toujours répudié, je suis content. »

Il écrit dans le même sens à Émile de Girardin, directeur de *la Presse :* « Je ne voudrais ni vivre, ni mourir avec le soupçon d'avoir changé la République en Bonapartisme dans son berceau. »

A ceux qui essayaient d'accoutumer le public à l'idée d'un coup d'État en alléguant la nécessité de prévenir les périls prétendus de la nouvelle élection présidentielle qui devait avoir lieu au mois de mai 1852, il lança un spirituel article intitulé : *Une révolution par précaution*.

Ce qui étonne, c'est qu'après qu'elle eut été accomplie, Lamartine ne témoigna pas autant d'indignation qu'il en avait montré lorsque le coup d'État était simplement une hypothèse et une éventualité. Au premier moment, il écrivit la *Déclaration*

l'un Citoyen au Peuple du département du Loiret, dont il était le député ; protestation éloquente, datée du 6 décembre 1851, deux jours après le massacre qui décida du succès de l'attentat; mais elle ne fut pas publiée, toute la presse étant confisquée et bâillonnée [1]. Il dit dans ses *Mémoires politiques, XXXV :*

Je reçus la nouvelle du coup d'État impérial accompli par le prince sur les généraux de la Chambre et sur les chefs de la Représentation nationale. Je fus plus affligé que surpris. Le prince, facilement vainqueur, proposa à la France de restaurer, en lui, le gouvernement impérial. A sa place, j'aurais combattu énergiquement l'Assemblée, mais j'aurais combattu pour la République réformée. La France le proclama empereur; je me retirai dans la solitude et dans l'abstention, prêt à l'exil, heureux de n'être pas persécuté. Quelles qu'eussent été ma vigueur et ma sagesse contre la démagogie, il ne m'appartenait pas de servir, ni directement, ni indirectement, celui qui, à bon droit ou à mauvais droit, renversait la République. Je devais mourir citoyen attristé, mais inoffensif. Mon rôle était fini : j'acceptai mon destin. — Je ne pensai plus qu'à sauver de ma ruine mes créanciers, qui comptaient sur mon honneur.

« A bon ou à mauvais droit ! » De quelle lassitude morale ne témoigne pas un pareil mot, une telle abdication apparente de son jugement d'honnête homme, si souvent exprimé auparavant avec

1. M. Charles Alexandre la donne, pages 305 à 310 des *Souvenirs sur Lamartine*, 1 vol. in-18, Paris, 1884, Charpentier. — En 1865, Lamartine publiera une *Vie de César*, satire éloquente des coups d'État.

tant de netteté et de force! Son indignation se dissout dans l'écœurement :

Laissons aller le monde à son courant de boue

C'est une page qui attriste. Il y en a une autre qui étonne : c'est celle qui exprime une admiration sans limites à l'égard du neveu, au détriment de l'oncle :

Tels furent mes premiers rapports (l'entrevue nocturne au bois de Boulogne) avec celui qui est aujourd'hui empereur. Je suis très éloigné de porter sur lui les jugements légers qu'on portait alors. Après une première conversation suivie de beaucoup d'autres dans des circonstances graves, je reconnus, malgré mes préventions contre son nom, l'homme d'État le plus sérieux et le plus fort de tous ceux, sans aucune exception, que j'eusse connus dans ma longue vie... Je n'hésitai pas longtemps à le juger très supérieur à son oncle, qui fut le premier soldat, mais un des moindres hommes d'État de son siècle.

Quoi qu'il en puisse être de ce dernier point, vous vous rappelez que Lamartine, dans d'autres temps, en parlait bien différemment à Virieu[1]. Quelles peuvent être les raisons d'un tel changement d'opinion et d'un jugement si singulier? Il ne convient pas de les chercher dans les lignes qui suivent immédiatement celles-là et qui sont ainsi conçues :

Je ne dois pas oublier que Bonaparte, devenu empereur, et entendant parler de mes embarras, m'envoya

1. Voir ci-dessus, ch. XIX, p. 124.

offrir deux millions de sa cassette pour me libérer... Récemment encore, il m'a envoyé par un de ses ministres faire les offres les plus larges et les plus spontanées pour le même objet.

Bien entendu, Lamartine refusa. Peut-être pourtant ce procédé ne fut-il pas sans amollir ses sentiments et les rendre plus favorables. Mais ce qui, sans doute, lui fit apparaître Louis Bonaparte comme le plus grand des hommes d'État, c'est ce concours que, dès le lendemain de son élection à la présidence, le prince lui demanda, le voulant pour premier ministre. Autant Louis-Philippe l'avait blessé dans son amour-propre en l'écartant obstinément, autant le prince-président le flattait en l'y appelant tout d'abord. Voilà une seconde explication.

Il y en a peut-être une autre encore. Quelque supérieur qu'il fût à Louis Bonaparte, cependant il n'était pas sans quelques analogies avec lui par telles ou telles qualités, par tels ou tels défauts de son esprit : le penchant à la rêverie, une faculté de généralisation parfois excessive, la croyance à une sorte de fatalité, aux hommes providentiels ayant une étoile ; un socialisme vague, humanitaire; les à-coups d'un joueur... Ces choses et d'autres, — l'instinct féministe par exemple, — se trouvant aussi dans Louis Bonaparte à des degrés divers, pouvaient faire qu'il ne fût pas antipathique à Lamartine par ces côtés-là. Le vague et les lacunes qui existaient dans l'esprit de ce rêveur pouvaient

ne pas choquer vivement le poète ayant parfois des défauts analogues.

Que dire enfin? L'âge, l'affaiblissement, le ressort qui s'use, la vieillesse qui émousse dans la plupart des hommes la faculté de s'indigner. Il avait vu, en 1814 et en 1815, à vingt-cinq ans, les soubresauts politiques bien étranges de notre malheureux pays, — de l'Empire à la Restauration, — de la Restauration à l'Empire, — et de l'Empire encore, deux fois écroulé, à la Restauration nouvelle. Cela faisait qu'après le 2 Décembre il s'affligeait sans doute, mais ne s'étonnait pas autant que nous autres jeunes, et ne ressentait pas autant de colère. Ce nouveau coup, subi avec résignation par la majorité du pays, lui inspirait plutôt quelque pitié pour la mobilité française, pour la légèreté de la race gauloise. Le 15 novembre 1852, il écrit à un de ses amis :

Votre lettre est un cri de l'âme qui va au cœur. Elle est éloquente comme l'indignation.

Il faut s'indigner quand on est jeune, il faut compatir quand on prend des années.

Quand on se souvient de 1815, on comprend 1852. Gaulois toujours, jamais hommes! N'en parlons plus.

Laissons faire au Temps, ministre de la Providence! Il ramènera, je ne sais quand, de la dignité dans l'âme de ce peuple. Il faut le plaindre, et le consoler même, de ses faiblesses... Le monde roule, vous êtes jeune, vous verrez d'autres faces des choses. Quant à moi, je ne verrai plus grand'chose ici-bas ; mais j'en verrai, plus haut, de plus belles.

La philosophie plane sur tout cela, et Dieu sur la philosophie.[1]

Ainsi à son découragement mélancolique vient se mêler encore la noble sérénité qui habite dans l'âme honnête, et qui ne l'abandonne point, quelle que soit l'injustice de la Fortune.

1. *Correspondance,* t. VI, p. 459.

CHAPITRE XXVI

LES CONFIDENCES. — GRAZIELLA. — RAPHAËL

L'HOMME INTIME.

I

Les *Confidences*, commencées en 1843[1], parurent en 1849 : *Graziella* en faisait partie, ainsi que *Raphaël*. Les *Nouvelles Confidences* parurent en 1851.

L'ensemble est censé adressé à un ami : de là le titre. Mais l'ami, c'est le public. L'auteur lui livre ses souvenirs les plus intimes. Dans une lettre-préface[2] il allègue que, si de 1843 à 1851, il écrivit (outre les *Girondins*) ces divers volumes de prose, c'est que, obligé de faire honneur à divers engagements, il avait à choisir entre deux douleurs : vendre ses foyers de famille, ou bien ses souvenirs les plus sacrés. Il développe, en quelques pages faites pour émouvoir, comment pas une part de ce patrimoine,

1. D'après le témoignage de M. Charles Alexandre.
2. A Guichard de Bienassis.

Milly son berceau, Saint-Point le tombeau de sa mère et de sa fille, ne saurait lui être arrachée sans déchirement; pourtant la dure nécessité le réduit à ce sacrifice, ou bien à cet autre non moins douloureux : livrer « les cendres encore tièdes de ce qui fut son cœur ! »

C'est Graziella qui est la véritable héroïne des *Confidences*. On l'en détacha ensuite, pour lui donner à elle seule tout un volume (comme à *Charlotte Corday*, extraite des *Girondins*). Mais, avant l'épisode de Graziella, il y a celui de Lucy, et celui de la cantatrice Camilla.

Le premier, plein d'une grâce ingénue, est l'innocente aventure de deux enfants romanesques qui, l'imagination hantée d'Ossian, se donnent rendez-vous un soir, avec des précautions et des frayeurs extrêmes, pour contempler ensemble « les sapins chargés de neige, imitant les fantômes qui traînent leurs linceuls, et la lune dans les nuages [1] », pour se confier les émotions de leurs cœurs, mais qui, arrivés à ce rendez-vous, ne trouvent rien à se dire : trop heureux que les aboiements d'un chien, donnant l'éveil, viennent mettre fin à cette situation embarrassante.

« Là, rien qui sente l'homme qui se laisse aimer plutôt que l'homme qui aime...; une entrevue pleine de timidité et qui n'en représente que mieux

1. *Confidences*, p. 145.

le charme de l'amour ingénu; un dénouement plaisant sans être grotesque, naturel sans être vulgaire[1]. »

Le lieu de la scène est le petit château de Byone, à Sologny, à une demi-lieue de Milly. M. Félix Reyssié éclaire avec précision ce premier épisode des *Confidences*.

Le second, celui de la cantatrice Camilla, nous fait passer de France en Italie; c'est l'esquisse d'une beauté romaine, qui sert de transition entre Lucy et la Napolitaine Graziella.

Dans *Graziella*, qui eut une grande vogue, on trouve un sentiment vif de la nature et de la condition humaine; il y a des parties traitées avec soin, d'un pittoresque vrai, entr'ouvrant à peine la porte çà et là au faux descriptif; l'auteur se modère encore.

Cet épisode, qui pour le fond est de 1811 et 1812, est daté par l'écrivain de 1829 et de 1843 à la fois. Sainte-Beuve dit avec malice : « M. de Lamartine, en prenant soin de mettre la date de 1829 à la fin de cet épisode, a voulu nous avertir qu'il l'avait écrit dès cette époque, et que les vers qu'il consacrait à la jeune Napolitaine en 1830 ne sont venus qu'après, comme un couronnement. Quoique cet épisode de la Graziella soit écrit avec plus de fermeté et de simplicité que le reste des *Confidences*, on y trouve pourtant quelques-uns de ces tons dis-

1. Saint-Marc-Girardin, *Cours de littérature dramatique*, t. IV, p. 103.

cordants et forcés, tels que M. de Lamartine n'en admettait pas encore dans sa manière à la date de 1829 : on se prend à douter de cette date ; et, en effet, l'auteur lui-même, qui a des instants d'oubli, nous dit, dans sa préface des mêmes *Confidences*, que c'est en 1843, à Ischia, au moment où il composait son *Histoire des Girondins*, qu'il écrivit comme intermède cet épisode de *Graziella.* S'il dit vrai dans sa préface, il s'est donc permis une légère supposition à l'autre endroit du volume[1]. »

D'une petite plieuse de cigarettes dans la manufacture royale des tabacs, où il logeait chez le directeur, son parent, M. Dareste de la Chavanne, le poète (il vous en souvient) a cru devoir faire une polisseuse de corail, fille de pêcheurs d'Ischia. Il aime Graziella ou se laisse aimer d'elle. Rappelé en France, il la quitte, elle meurt. Voilà l'histoire en quatre mots, telle que l'imagination l'a transformée. Ce qui nuit à l'émotion, c'est qu'au travers du déploiement de toute sa sensibilité poétique, l'auteur laisse percer un peu de fatuité masculine. Il a été la cause involontaire de la mort de cette pauvre enfant qui ne vivait qu'en lui et qu'il a quittée ! il développe, non sans complaisance, ce thème un peu agaçant. Chateaubriand, jeune émigré en Angleterre, avait abandonné Charlotte Ives[2] ; elle s'était enfin mariée, de désespoir ; Graziella meurt, c'est

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. Ier, p. 28.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. III, p. 196.

plus grave : le triomphe de l'amant fugitif n'en est que plus complet[1].

Lamartine s'est laissé aimer de la petite Prociditane plus qu'il ne l'a aimée. C'est dans ses souvenirs qu'il s'est mis à l'aimer avec son imagination. Son pinceau cherchant un motif, sa mémoire lui a fourni celui-là ; il en a tiré cette jolie figure, que le lointain a idéalisée. *Major e longinquo reverentia*, dit Racine dans la préface de *Bajazet* ; on peut dire ici : *Major e longinquo amor.*

Le poète, d'ailleurs, se soucie fort peu d'accorder ensemble les différentes choses qu'il a écrites d'elle à diverses époques. Ici, par exemple, il met cette phrase : « Je ne sais pas où dort ta dépouille mortelle!... Ton véritable sépulcre est dans mon cœur! » Le tombeau qu'il lui prête dans ses vers, *le Premier Regret*, est donc purement fictif.

Mais quel tombeau réel pourrait l'égaler ? Ces vers admirables, et même ce petit roman en prose poétique, ont rendu à la mémoire de la pauvre fille

1. Quant à la réalité, M. Charavay a, dit-on, dans sa collection d'autographes plusieurs lettres de Lamartine relatives à cet épisode de sa vie ; dans une de ces lettres, il écrit à un ami à peu près ceci : « J'ai eu la sottise de me laisser aller avec une petite fille qui est jolie comme un ange et bête comme une oie. Je ne sais comment m'en dépêtrer. Il faudrait lui trouver une petite place : case-la-moi donc quelque part, car je ne sais plus qu'en faire. » (Francisque Sarcey, dans le *Gagne-Petit*, à propos d'une nouvelle édition de *Graziella* à la Librairie des Bibliophiles.)

plus que n'avait fait sans doute à elle-même le jeune voyageur adoré par elle sans en être fort ému. Il l'a aimée longtemps après, et regrettée, fût-ce même seulement à cause de ce culte qu'elle avait eu pour lui. La douleur réelle est une chose, la douleur poétique en est une autre : celle-ci ne ment point, sans doute ; mais elle grossit fort celle-là. Les poètes et les artistes poussent à l'effet leurs impressions les plus sincères, et y mêlent inconsciemment nombre d'éléments étrangers, pour la plus grande gloire de leur génie. « Les poètes, dit quelque part notre auteur, ne sont peut-être pas plus malheureux que le reste des hommes ; mais leur célébrité a donné dans tous les temps plus d'éclat à leurs malheurs : leurs larmes sont immortelles ; leurs infortunes retentissent, comme leurs amours, dans tous les siècles[1]. »

Ici, visiblement, il veut faire un pendant à *Paul et Virginie*. C'était son livre de prédilection, déjà imité dans *Jocelyn*. Il en fait, dans ce même volume des *Confidences*, une analyse inspirée. D'où vient que, sachant si bien l'admirer et rendre compte de son admiration, il se conforme si rarement à la

1. C'est à propos de deux fort beaux vers écrits par lui à la vue du cachot où fut enfermé le Tasse à Ferrare :

> Nos pleurs et notre sang sont l'huile de la lampe
> Que Dieu nous fait porter devant le genre humain,

que son bon sens bourguignon se ravise et fait cette remarque.

simplicité de son modèle? A l'ancienne manière vague et pure qui fit sa première gloire, il mêle désormais des touches forcées et heurtées, ce que Sainte-Beuve appelle « du Balzac dans du Bernardin[1]. »

Le poète avait maintes fois, en vers inoubliables, idéalisé ce souvenir, élevant même à la jeune fille d'Ischia ce tombeau imaginaire, où il était censé revenu pleurer après quinze années :

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre, petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété...
Quelquefois cependant le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans! c'est bien tôt pour mourir! »
. . . .
Mon image en son cœur se grava la première...
Elle ne regarda plus rien après ce jour :
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour.
Elle me confondait avec sa propre vie...
Avant moi, cette vie était sans souvenir...
. . . .
Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir.
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,

1. *Causeries du lundi*, t. Ier, p. 31.

Orne sans le ternir le liquide miroir,
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir ;
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
La plume à grands flocons y tombe et la ternit,
Comme si le vautour, ennemi de sa race,
De sa mort sur les flots avait semé la trace ;
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté.
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme ;
Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir.
Elle n'attendit pas un second avenir ;
Elle ne languit pas de doute en espérance,
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance ;
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,
Dans sa première larme elle noya son cœur ;
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit aussi ; mais, hélas, loin du soir !
. . . .
Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile ;
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords ;
Nul ne visite plus cette pierre effacée,
Nul n'y songe et n'y prie,... excepté ma pensée,
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus,
Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes !
Elle fut la première, et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur.

Le poète eût mieux fait de s'en tenir aux fictions de ces beaux vers que de les brouiller dans notre

mémoire avec ces inventions et surcharges romanesques, mêlées de couleurs un peu banales, rappelant *les Pêcheurs* de Léopold Robert. Quel roman, eût-il même été meilleur, ne fût toujours demeuré au-dessous et bien loin de cette divine élégie ?

Cette publication de *Graziella* fit dire que Lamartine « couronnait sa politique par des idylles ».

II

Raphaël fut également détaché des *Confidences* et tiré en volume à part.

La critique d'un tel livre est chose fort délicate : car les femmes, les jeunes gens, tous ceux qui ont au cœur le frisson de l'amour, sont naturellement sensibles à une peinture brillante de la passion et peu disposés à en voir les défauts. La fièvre qui anime ces pages réveille les troubles de leur âme. et l'on a quelque mauvaise grâce à venir raisonner froidement, en censeur morose, sur des cas si vifs et si douloureux. Mais c'est au nom de l'amour même que nous les prions de réfléchir, de se reprendre: alors, après le premier éclair de séduction, peut-être reconnaîtront-ils avec nous qu'Elvire aurait dû rester à jamais mystérieuse, que le *Lac* aurait dû rester unique. Pour moi, je l'avoue, ce livre est

presque une profanation; en tout cas, il a ouvert le champ à la curiosité. Heureusement, l'auteur n'a pas repris le même nom : par là du moins, Elvire demeure unique, tandis que l'on compare Julie à celle de Jean-Jacques, à madame de Beaumont, et aussi, pour d'autres raisons, à madame Récamier.

Dans la vague apparition d'Elvire, à peine révélée par sa voix[1], rien de terrestre ne rompait l'harmonie divine. Cette figure immatérielle n'avait point d'âge. Ici on est forcé de voir que Julie est plus âgée que Raphaël. On apprend qu'elle est mariée à un vieillard, qui n'est pour elle qu'un père; dans son récit à Raphaël elle insiste sur ce point[2]. Elvire

1. ... Et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots !...

2. En réalité, M. Charles, âgé de cinquante-huit ans, écrivait, peu de jours avant son mariage avec mademoiselle de Desherettes :

« La Grange, près Tours,

» Le 4 thermidor an XII (23 juillet 1804).

» Jeudi prochain, j'épouse cette bonne Julie, et dans quinze jours j'espère être de retour avec elle à Paris. Certainement, elle vaut bien toutes les peines que sa possession m'aura coûté... », etc. On voit que le marié, en dépit de ses cinquante-huit ans, ne semblait pas si désintéressé et si paternel.

Dans la ville de Cluny, d'où les Lamartine étaient originaires, j'ai vu au Musée, un don du poète : le portrait de M Charles, peint en buste par Pasquier. Il a environ soixante-dix ans ; les cheveux blancs assez rares au haut du front ; sur les tempes, légèrement soulevés en ailes de pigeon, mais sans rien d'apprêté ; les yeux gris clair. Visage aimable, rasé de frais, aux lèvres

était la médiatrice angélique entre lui et Dieu ; Julie, nourrie de la philosophie du XVIIIe siècle, est libre-penseuse et athée. Oh ! je sais bien ce qu'on peut alléguer : l'histoire d'une femme athée que l'amour ramène à Dieu est un beau sujet. Oui, si cela était traité sérieusement ; mais cela ne l'est pas. Ce sont des torrents de phrases qui s'entrechoquent, sans rien de solide. Cet assaut de matérialisme de la part de Julie et de spiritualisme de la part de Raphaël manque de grâce autant que de vérité : cela ressemble à un exercice de séminaire. Imbue des idées et maximes du vieux savant dont elle porte le nom, elle répète ce qu'elle lui a entendu dire : cela détruit le charme poétique.

minces et souriantes ; finesse et sérénité : physionomie de ceux qui sont heureux de faire le bonheur des autres. Habit tourterelle. Une petite canne à pomme d'or dans son bras droit. Pastel un peu mou, mais agréable.

M. Jules Lemaître possède à Tavers, près Beaugency, la maison où M. Charles se retira pendant la Terreur. On l'appelle encore la maison Charles. M. Jules Lemaître l'a décrite dans un de ses *Billets du matin*, au *Temps*.

Voir, dans *le Temps* des 3, 10, 21, 24 septembre 1892, les piquants articles de M. Anatole France : *Elvire*, — *M. et madame Charles, d'après des documents inédits.* — Et, auparavant, dans *le Temps* du 23 janvier, même année, un dialogue exquis du même écrivain, intitulé : *Elvire*.

M. Charles, venu tout jeune et pauvre de Beaugency, était entré comme simple commis dans les bureaux du contrôleur général des Finances. Son emploi ayant été supprimé, il s'occupa d'expériences de physique, puis ouvrit un cours, qui attira un public nombreux d'étrangers, de femmes et de savants. On y vit Franklin et Volta. « La nature, disait Franklin, ne lui refuse rien. Il semble qu'elle lui obéisse ».

Lamartine pensait-il à M. Charles lorsque, dans les *Médita-*

Enfin, Julie est malade : la phthisie est la cause de son platonique amour, et de ses ardeurs.

Qui de nous n'a été à même de reconnaître combien la phthisie offre de phénomènes intéressants

tions, célébrant en périphrases à la mode du temps l'électricité, les aérostats, il disait :

La foudre cède à ton audace,
Les cieux roulent tes chars flottants ?

« En 1783, l'invention de l'aérostat exalta encore les espérances sublimes que les hommes de cette génération, nourris de l'*Encyclopédie,* concevaient de la science et de l'intelligence humaine. Aux montgolfières remplies d'air chaud, Charles substitua l'aérostat gonflé d'hydrogène. Le premier voyage aérien tenté par Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes avait eu lieu le 21 novembre 1783. Charles fit le second dix jours après, dans un ballon de soie enduit d'un vernis imperméable, avec une soupape au sommet, lesté, enveloppé d'un filet auquel était suspendue une nacelle d'osier. L'ingénieux physicien avait songé à laisser une ouverture à la partie inférieure du ballon, pour le cas où le gaz se dilaterait excessivement ; il s'était muni d'un baromètre pour mesurer la hauteur des régions parcourues et d'une ancre afin d'atterrir. Enfin, il avait créé du premier coup presque toutes les parties de l'art aérostatique. Il partit du jardin des Tuileries avec Robert et s'éleva à sept mille pieds de hauteur, acclamé par la foule immense de spectateurs qui couvraient les places, les avenues, les toits. Beaucoup dans leur généreuse émotion pleuraient. D'autres s'embrassaient comme en délire. En mémoire de cette fête de la science on fit des poèmes, des estampes, avec cette légende : *Sic itur ad astra.* Et les assiettes de faïence portaient la gloire de l'aéronaute jusque dans les campagnes. Charles était illustre. »

Lors de la création de l'Institut, en 1795, il fut admis l'un des premiers dans la section des sciences. C'est en 1804 qu'il épousa mademoiselle de Desherettes, la future Elvire.

Mademoiselle Julie de Desherettes habitait près de Tours avec son père, hobereau, chasseur, buveur, querelleur, jurant, sacrant, faisant enrager tout le monde autour de lui.

et douloureux à contempler; quelle source d'inspirations tendres, pathétiques ou brillantes, semble résider en ce fatal principe morbide, si décevant dans ses rapports avec la vie — qu'il exalte en la consumant, — décevant surtout pour le malade, qui ne sait jamais où il en est de son mal, en dépit de ses pressentiments et de ses mélancolies? C'est qu'aucune autre décomposition organique n'est aussi lente, aussi latente, aussi douce dans ses attaques et dans son progrès inexorable, aussi entremêlée d'intervalles de santé pouvant faire illusion; c'est qu'aucune autre ne laisse aussi entières l'âme et la pensée jusque dans les périodes les plus extrêmes. Quelque chose de mystérieux et comme de sacré (bien des traditions expliqueraient ce mot) semble attaché au triste privilège de cette condition héréditaire, qui souvent laisse un libre cours à une jeunesse précoce et brillante, parfois même aux meilleures années de l'âge mûr. Car on ne saurait dire comment et pourquoi la marche du mal est si inégale, interrompue, — ajournée, ce semble, indéfiniment, — puis reprise de soudains et violents progrès. Et, comme cependant la fatalité n'est jamais complètement responsable de nos misères, il arrive, en effet, que la terminaison fatale, plus ou moins différée, s'impute aux ardeurs mêmes et aux excès du travail de la pensée, de la volonté et des passions, que la cause morbide a provoqués : cela devient le sujet perpétuel de la plainte et de l'éloge funèbre.

Nulle part on ne voit aussi rapprochés et presque identifiés le feu dévorant de l'âme et l'action physique non moins dévorante, s'accélérant enfin par ses propres effets. Ces prédestinés chez qui le germe du mal est tout à fait natif, quelle que doive être l'heure de son développement, sont surtout des sujets dignes d'une observation émue par les habitudes délicates que leur âme semble s'être données en harmonie avec la délicatesse de leur constitution physique, par l'activité du sentiment, la sensibilité poétique et la spiritualité que suggère vaguement un danger organique dont on n'aura peut-être conscience que bien tard; n'importe : l'empreinte est marquée de bonne heure dans la physionomie expressive, animée ou profonde, le regard trop lumineux, rapide et touchant, la voix vibrante et tendre.

Telle est Julie. Et, tout en n'ignorant pas que la flamme qui brûle en elle la consumera rapidement si elle n'essaye de la modérer, elle ne souhaite que d'en embraser Raphaël et d'en mourir. A trois reprises, elle le lui dit. On nous pardonnera de préciser; mais enfin le fait est que Julie s'offre trois fois au sacrifice : à Aix, aux Charmettes, à Paris. Raphaël refuse, refuse toujours. Jamais peut-être plus que dans ce roman n'a éclaté l'ingénuité de Lamartine. Penser qu'il écrit ces choses à soixante ans! N'est-ce pas extraordinaire de candeur? Et alors comment s'étonner que les curieux aillent rechercher

jusqu'à quel point cette espèce d'autobiographie est exacte et exhumer la première version du *Lac* :

> ......Et nos bouches unies
> Disaient : Éternité !

Pour demeurer fidèle à son dessein de fiction platonique, Raphaël se donne un rôle un peu singulier, mais cela ne l'embarrasse point ; il remplace les actes d'amour par des phrases flamboyantes et des feux d'artifice.

Avoir délayé en prose romanesque l'œuvre poétique la plus idéale, et fait de la copie avec un souvenir sacré, c'est, littérairement et moralement, une faute de goût et une prodigieuse erreur.

Étant donné qu'on reprenait ce sujet, il fallait du moins faire une confession sincère, naturelle et vraie. Si vous y mêlez une part d'arrangement, de fiction, de romanesque, alors vous gâtez tout : c'est un genre factice, artificiel. Au lieu de la vie des *Confessions*, vous avez la glace de la *Nouvelle Héloïse*. Et c'est par là que *Raphaël* demeure très inférieur aux œuvres dont il parle au début en s'y comparant,avec l'espoir de les égaler, de prendre rang parmi elles, et de provoquer l'assimilation dans l'esprit du lecteur : — je ne dis pas seulement à *Paul et Virginie*, à *René*, à *Werther*, mais même à *Atala*.

Le roman tient aussi souvent, oserai-je dire, de madame Cottin que de Rousseau. Le naufrage de

Julie sur le lac, la nuit dans l'auberge, sont d'un dramatique un peu poncif.

Reprendre à trente ans de distance une histoire amoureuse, c'est une périlleuse entreprise : on est exposé à écrire non d'après les sentiments réels qu'on éprouva jadis, mais d'après l'état d'imagination contemporain du livre et selon les modes nouvelles de la passion. Ou bien l'on mêle les impressions de diverses saisons de la vie. L'écrivain cherche à ranimer ce passé refroidi, et croit le réchauffer par des hyperboles. De là des surcharges, des disparates, un désaccord entre les impressions de la jeunesse, l'histoire vécue par l'amant, et, d'autre part, le roman à fracas, sophistiqué par le vieillard. La littérature se met à la place de la vérité, la fable se glisse même dans les sentiments qui furent vrais : on falsifie ce qui doit rester à jamais sacré, un premier amour.

Lamartine lui-même s'est accusé de n'avoir pas été sincère, d'avoir fait un livre qui ne disait que la moitié de la vérité.

On sent bien que l'ouvrage a été écrit à des époques diverses. Certaines parties sont traitées avec une simplicité charmante et un goût pur; d'autres avec une emphase de mauvais goût. Ces deux veines très différentes jurent entre elles.

Ce qui est peint avec fraîcheur, ce sont les paysages dans leur variété. Ainsi, celui des envi-

rons d'Aix, en Savoie, qui ouvre le livre et qui sera le lieu de l'action, la fait pressentir par des harmonies de nature : on y respire une grâce amoureuse et une douceur mélancolique automnale, préludes de la passion. Tant que le poète peint la nature extérieure, sa facilité se joue aisément aux grandes lignes et aux couleurs changeantes des vues champêtres ; mais, s'il veut peindre l'homme ou la femme, il n'a pas toujours le détail juste ; s'il s'efforce de préciser, il rencontre des choses étranges.

Passe pour le portrait de Raphaël, qui réunit toutes les perfections au physique et au moral. A la faveur du pseudonyme, « l'auteur ne se cache que pour s'admirer plus à l'aise[1] ». Après même qu'il a jeté le masque, quand il parle en son propre nom dans le reste des *Confidences*, avec quelle complaisance naïve il reprend et achève ce portrait chéri ! « J'étais alors un des plus beaux enfants qui aient jamais foulé de leurs pieds nus les pierres de nos montagnes, où la race humaine est cependant si saine et si belle... Des cheveux très souples et très fins, d'un brun doré comme l'écorce mûre de la châtaigne... Je ressemblais à une statue de l'Adolescence enlevée un moment de l'abri des autels pour être offerte en modèle aux jeunes hommes. »

Sa mère l'avait trop adulé : de là une certaine

1. Anatole France.

infatuation. « Ma mère m'avait appris à ne jamais rire de moi-même, qui me sentais un peu l'œuvre de la Providence. »

Mais c est le portrait de Julie qui, en se précisant, se gâte ! On nous dit d'abord que « ses yeux étaient couleur de mer claire » ; puis on ajoute « de lapis veiné de brun » ; ce n'est pas tout ; on ajoute encore qu'ils étaient « fendus en losange » : le poète, ayant toujours eu horreur des mathématiques, ne connaît pas bien les figures de géométrie.

Si les tentatives de précision réaliste ne lui réussissent point, c'est qu'il force le trait, cherchant à étonner ; et alors il étonne autrement qu'il ne veut. Ah ! qu'il eût mieux fait de laisser Elvire dans le demi-jour et dans la pénombre de ce clair de lune argenté ! Le poète avait su garder, dans l'exquise Méditation du *Lac*, la parfaite justesse, la proportion, la sobriété, réduire en une forme discrète et accomplie tout ce qui était nécessaire à l'émotion et à la beauté, rejeter le reste. Dans *Raphaël*, il ramasse ce reste, il le développe à l'excès en des paraphrases exubérantes ; il refait en prose affectée ce qu'il avait écrit en vers d'un goût si pur !

« Le bruit cadencé des rames, le sillage plaintif de l'aviron semblaient répandre, comme une voix amie cachée sous les flots, des gémissements mystérieux sur nous, en nous accompagnant de ses regrets ! » Froide recherche, où se dissipe et s'évapore

la douleur. Rien de tel dans les vers : « Un soir, t'en souvient-il ?... » ni dans la belle prose de Jean-Jacques, si neuve d'effet et si musicale !

Toute la première partie du roman, remplie par les scènes d'amour entre Raphaël et Julie sur le lac et autour du lac, n'est qu'une imitation de Rousseau. Les réminiscences y sautent aux yeux : non seulement celles de la *Nouvelle Héloïse*, mais celles des *Confessions*. Ainsi Jean-Jacques, parlant des déclarations brûlantes qu'il faisait à madame d'Houdetot dans le bosquet d'Eaubonne, sous l'acacia en fleurs, dit, avec un contentement de soi trop naïf, que jamais il n'écrivit rien de si enflammé, de si beau que ce qu'il disait dans ces moments-là, et qu'un jour particulièrement il fut « sublime ». Raphaël, à l'imitation du maître, nous dit la même chose, renforcée de toutes sortes d'hyperboles destinées à enflammer le lecteur. Quelle que soit d'ailleurs la distance entre la prose du maître et celle du disciple, l'un et l'autre ne nous font-ils pas sourire lorsqu'ils ne songent, en de pareils moments, qu'à étaler et admirer leur rhétorique?

Je ne veux citer qu'une scène, et en l'abrégeant : c'est celle où, pour la première fois depuis les nuits d'amour sur le lac, Raphaël revoit Julie à Paris, chez elle, chez son mari. Il arrive pour lui faire visite, et il entre dans le salon.

... Elle essaya de balbutier quelques mots en m'apercevant; elle ne le put pas : l'émotion lui fit trembler les lèvres. Je tombai à ses pieds; je collai ma bouche sur le tapis que foulaient ses pas. Je relevai mon front pour la regarder encore et pour m'assurer que sa présence n'était point un rêve. Elle posa une de ses mains sur mes cheveux, qui frissonnèrent; elle se soutenait de l'autre à l'angle du marbre (de la cheminée), et elle tomba également sur ses genoux devant moi...

Que les choses se soient passées ainsi, c'est possible; mais, à les décrire, on les compromet; le public n'est pas au diapason : cette femme se jetant à genoux devant ce jeune homme à genoux peut faire sourire, au lieu d'émouvoir. Que dans une comédie on nous montre Tartufe se jetant à genoux devant Orgon, et Orgon attendri se jetant aussi à genoux devant Tartufe, cela fait rire, et c'est ce que veut Molière; mais Lamartine veut faire pleurer.

La scène, déjà étrange, ne s'arrête point là :

... Nous nous regardions de loin. (Comment, de loin ? On vient de nous dire qu'elle avait posé sa main sur les cheveux de Raphaël!) Nous cherchions des paroles; il n'y en avait plus pour l'excès de notre bonheur; nous restâmes en silence, sans autre langage que ce silence même et cette prosternation l'un devant l'autre...

Je ne sais combien de minutes nous restâmes ainsi, ni combien de milliers d'interrogations et de réponses, de flots de larmes et de vagues de joie passèrent ainsi sans s'exprimer entre ses lèvres muettes et mes lèvres fermées, entre ses yeux mouillés et les miens, entre sa physionomie et la mienne... Le bonheur nous avait

frappés d'immobilité. Le temps n'était plus : c'était déjà l'éternité dans un instant... Un coup de marteau se fit entendre à la porte. Des pas montèrent l'escalier. Je me relevai.

Ce n'était pas le mari, c'était M. de Bonald[1].

A chaque instant Raphaël et Julie baisent les tapis, ou les gazons et le pied des arbres, « y collent leurs lèvres » ; à chaque instant, ils tombent à genoux ou prosternés; ils pleurent à flots... Les phrases aussi coulent par torrents, pour simuler la passion; mais ce n'est pas le nombre des mots qui fait l'intensité du sentiment :

1. Au commencement de la Restauration, M. et madame Charles recevaient dans leur appartement de l'Institut une petite société choisie où se rencontraient surtout des hommes politiques, Suard, Lally-Tollendal, Lainé, Rayneval, M. de Bonald, le baron Mounier, fils du Constituant, etc.

« Madame Charles était bienveillante et tolérante, dit M. Anatole France; son amitié ne regardait point aux opinions, et, ne croyant pas en Dieu, elle était fort attachée à M. de Bonald, qui faisait les affaires de Dieu en ce monde. Il semble que le désir de rendre service à ses amis ait beaucoup contribué au zèle qui la portait vers les gens influents. C'était une obstinée solliciteuse, qui ne demandait rien pour elle-même. »

Et M. Anatole France cite plusieurs lettres de madame Charles à M. Mounier. Ces lettres ont été communiquées à M. France par M. Charavay. La première est du 6 août 1815 et la dernière du 15 septembre 1817, moins de six semaines avant la mort de celle qui l'écrivait. Elle y apparaît avec une singulière exaltation d'amitié. La fièvre de consomption qui la dévorait lui donnait une ardeur extraordinaire de dévouement. On voit dans une ou deux de ces lettres que l'obligeante Julie poussait le jeune Lamartine et lui faisait des relations : d'abord M. de Bonald, puis M. Mounier. C'est celui-ci qui présenta le jeune homme à M. de Rayneval, chef de la chancellerie au ministère des Affaires étrangères.

J'ouvrais les bras à l'air, au lac, à la lumière, comme si j'eusse voulu étreindre la Nature et la remercier de s'être incarnée et animée pour moi dans un être qui rassemblait à mes yeux tous ses mystères, toute sa bonté, toute sa vie, tout son enivrement. Je tombais à genoux sur les pierres ou sur les ronces des ruines, sans les sentir, au bord des précipices, sans les voir. Je criais des mots inarticulés, qui se perdaient dans le bruit des flots du lac; je plongeais dans le firmament des regards assez prolongés et assez perçants pour découvrir Dieu lui-même, et pour l'associer par l'hymne de ma reconnaissance à l'extase de ma félicité. Je n'étais plus un homme, j'étais un hymne vivant, criant, chantant, priant, invoquant, remerciant, adorant, débordant en effusions sans paroles; un cœur ivre, une âme folle, agitant, promenant au bord des abîmes un corps qui n'éprouvait plus sa matérialité, qui ne croyait plus ni au temps, ni à l'espace, ni à la mort, tant la vie de l'amour qui venait de jaillir en moi me donnait le sentiment, la jouissance anticipée et la plénitude de l'immortalité!

M. Saint-Marc Girardin n'a point tort d'en rire : « Ce n'est plus un amant, dit-il, c'est un possédé! » Et, dans son bon sens irrité, il tranche le mot : « une caricature[1] ! »

Sainte-Beuve, moins rude d'abord, n'est pas moins net à la fin : « Je me demande, non pas s'il y a dans *Raphaël* assez de beautés pour nous toucher çà et là, et pour ravir les jeunes cœurs avides et qui dévorent tout; mais je me demande si les esprits

1. *Cours de Littérature dramatique*, t. IV

devenus avec l'âge plus délicats et plus difficiles, ceux qui portent en eux le sentiment de la perfection, ou qui seulement ont besoin du naturel jusque dans l'idéal, ne sont pas arrêtés à tout moment, et ne trouvent pas, à cette lecture, plus de souffrance de goût que de jouissance de cœur et d'émotion véritable [1]. » Et, après avoir tourné aussi longtemps qu'il a pu, il finit par qualifier de « galimatias double » quelques-uns des discours que Raphaël prête à Julie.

Chateaubriand se plaint quelque part de l'indigence des paroles, de l'impuissance à rendre des passions nouvelles avec des mots qui ont déjà servi. On dirait que l'auteur de *Raphaël*, lui aussi, s'est préoccupé de créer pour des sentiments dépassant, à ce qu'il prétend, tout ce qu'on avait connu jusqu'alors, une langue extraordinaire comme eux. Son ambition visible est de laisser loin derrière lui, en fait d'exaltation amoureuse et de transports frénétiques, Saint-Preux, Werther, René, Oswald, tous les héros passés, présents, futurs, de la littérature romanesque. De là ce déluge de phrases, qui malheureusement, au lieu de développer l'émotion, la noie dans les mots.

Dans le courant du livre. mille jolies trouvailles de détail surnagent au torrent.

1. *Causeries du lundi*, t. Ier.

Il faut noter trois épisodes, d'ailleurs étrangers à l'action : la visite aux Charmettes; le manuscrit porté à l'imprimeur Didot[1]; et l'histoire du bouquet d'arbres coupé dans l'enclos de Milly.

Mais ce qui manque de plus en plus, c'est la qualité maîtresse de la prose : la précision. L'écrivain a moins que jamais le sentiment de la mesure; sa manière est immodérée de parti pris. Les défauts s'accentuent avec l'âge : par-dessus tous, l'abus de la description, ce genre funeste qui dès lors déborde dans notre littérature et dépare les œuvres les plus éclatantes.

Malgré tout cela, ou à cause de tout cela, *Raphaël* alla aux nues.

Ce n'en est pas moins le premier degré de la décadence littéraire de Lamartine.

Le reste des *Confidences*, premières et secondes, ne laisse pas d'offrir des pages exquises, quand l'écrivain ne veut que dire les choses simplement, sans viser à éblouir. Nous en avons cité de cette sorte sur ses ascendants paternels et maternels, sur les origines de *Jocelyn*, etc.[2]. Il y aurait lieu de citer également les portraits des oncles; et puis, de jolis épisodes : une poétique descente de coche à Mâcon, etc.

On remarque aussi, à la fin des *Nouvelles Confidences*, une très brillante série de portraits poli-

1. Nous en avons donné quelques traits ci-dessus, chapitre IV.
2. Voir ch. Ier et XV.

tiques et littéraires : Bonaparte, madame de Stael, Chateaubriand, Bonald, Fontanes, Joseph de Maistre, Lamennais, Victor Cousin, Ségur, Thiers, Guizot, Michaud, Barante, Michelet, Daru, Lacretelle; puis les poètes de la Restauration; Louis XVIII et Talleyrand; plusieurs femmes du même temps, madame de Duras, chez laquelle régnait alors Chateaubriand, « son oracle et son ami », mesdames de la Trémouille, de Broglie, de Sainte-Aulaire, de Montcalm, sœur du duc de Richelieu; puis Casimir-Perier, Laffitte; bref, la fleur de la politique, des salons, des journaux de ce temps-là.

Cette veine se continuera dans les Entretiens du *Cours familier de Littérature*.

III

Après avoir étudié l'homme de génie, l'homme public, il resterait à surprendre en quelques-uns de ses traits particuliers l'homme d'esprit dans l'intimité, et l'homme privé, bon autant que grand.

Il avait de l'esprit dans les intervalles du génie. De jolis mots, pleins de sens et de sel, lui échappaient sans qu'il y songeât. Parlant d'un critique célèbre, aux métaphores éblouissantes, trop pro-

diguées, chez qui il trouvait moins d'idées que d'images : « Plus de boutons que d'habit ! » disait-il. Et aussi : « On ne peut le lire qu'avec des lunettes bleues. »

En 1850, il crut bien faire de dépenser beaucoup d'argent en annonces pour l'édition nouvelle de ses œuvres choisies. Comme quelques-uns de ses amis l'en dissuadaient : « Votre nom n'a pas besoin de tous ces coups de cloches », il répondait : « Ne dédaignons pas de sonner les cloches; Dieu lui-même a besoin qu'on le sonne. »

On se rappelle son joli mot à Béranger sur le coup d'État. (Ci-dessus, page 125.)

Malgré ses accès de mélancolie, c'est un homme de « la souriante Bourgogne », un campagnard, un vigneron. Si quelquefois, dans sa jeunesse, il ne boit que du lait et ne se nourrit que de fruits, plus tard il sait très bien boire son vin. Il a plus de gaieté qu'on ne croit et plus de finesse.

A Milly, à Saint-Point, il est heureux, arpentant les sentiers pierreux de ses collines, causant avec les paysans, les paysannes, prétendant se connaître en vignes mieux que personne, jusqu'à en remontrer aux barbons eux-mêmes. Un vigneron de Milly ayant par hasard planté un pêcher dans son clos, — « Père C..., lui dit Lamartine, souvenez-vous qu'un bon vigneron ne doit avoir, dans son clos, d'ombre que la sienne. » Tenant au nom de vigneron autant ou plus qu'à celui de poète, il le dis-

putait à qui l'usurpait; entendant nommer M. Duchâtel « premier viticulteur de France », il se récriait : « Lui? ce n'est qu'un amateur! Moi, je suis un cep de nos collines ! »

Sainte-Beuve lui lance ce trait : « Une manière d'Ovide à demi mystique, parlant du ciel et s'occupant de la terre. » La vérité est qu'il était poète et paysan en même temps, comme Virgile, — et qu'il se piquait d'être, par-dessus le marché, homme d'affaires, pour son malheur! Achetant d'avance à forfait la vendange de ses voisins, qui ne venait pas toujours à terme, ou bien s'avisant, dit-on, de faire voyager son bourgogne par mer pour le bonifier à l'instar du bordeaux, et le bourgogne tournant en vinaigre, par ces fausses spéculations il augmentait ses charges déjà si lourdes ; au reste, dans ses affaires d'argent, si embarrassées qu'elles fussent, ne faisant jamais tort qu'à lui-même [1]; se consolant de ses déboires à reparcourir ses vignobles avec l'espoir d'être, l'année prochaine, mieux favorisé du ciel, ou mieux avisé ; rêvant, calculant tour à tour, ouvrant ses ailes par intervalles et s'enrevolant dans l'azur, et puis, après quelques beaux vers faits dans sa tête, redescendant, le pied heurté par un caillou; comptant les cuvées (quatre cents, bon an, mal an), qui doivent sortir de ses pres-

1. C'est ce qui résulte d'enquêtes faites sur place dans toutes les études de notaires et d'avoués du Mâconnais par M. Félix Reyssié.

soirs pour remettre en équilibre son budget boiteux. — Voilà les deux hommes très attachants, qui n'en font qu'un.

Chasseur, ami des chevaux et des chiens, et qui a écrit sur ceux-ci, en deux endroits de *Jocelyn*, les vers les plus délicieux qui soient au monde. La vie à la campagne est celle qui toujours, en sa douce monotonie, l'apaise[1]. Aussi il y revient, chaque année, avec joie. Il y a une péroraison charmante d'un petit discours fait par lui aux jardiniers et cultivateurs de sa ville natale :

... Je retourne cultiver, dans ce vieux et agreste jardin de mon père, dont je vous parlais tout à l'heure, ce que nous cultivons, nous, pauvres ouvriers de l'esprit, et souvent aussi fatigués que vous,... l'étude, les lettres, les livres, la philosophie, l'histoire, la politique, l'art de gouverner les hommes, d'améliorer les sociétés, d'adoucir la condition du peuple, de faire porter à la civilisation des fruits plus mûrs et plus parfaits! Mais je retourne y cultiver surtout les images des choses et des personnes aimées et perdues, ces mémoires des tendresses évanouies, ces traces vivantes, saignantes souvent, d'une vie déjà à moitié écoulée!... Je vais retrouver, dans cet asile de mon enfance, des charmes plus puissants pour moi, pour nous tous, que les plus riches et les plus odorantes floraisons de vos expositions: le parfum des souvenirs, l'odeur du passé; les voluptés même de cette mélancolie, qui est la fleur d'automne de la vie humaine, toutes choses qui sont pour nous comme des

1. Voir, par exemple, *la Correspondance*, t. II, p. 356 et 357.

émanations de la terre, comme une senteur lointaine, comme un avant-goût de ces Élysées, de ces Édens, de ces Jardins éternels où nous espérons tous retrouver dans le bonheur ceux que nous avons aimés et quittés dans les larmes.

Une jolie anecdote, contée par un ami[1], achèvera de peindre l'homme. Un jour qu'on s'en était allé en troupe, avec madame de Lamartine, madame de Girardin, et d'autres amis, faire un goûter sur l'herbe aux environs de Saint-Point, une paysanne d'une cinquantaine d'années, belle encore sous les cheveux gris qui s'échappaient de sa coiffe, sortit de la ferme, apportant un gros pain bis et une grande jatte de lait. Elle salua la compagnie; quand elle vit tout à coup Lamartine, elle rougit.

— Bonjour, Jeannette. Ne me reconnais-tu pas?

— Oh si! notre monsieur!... mais il y a si longtemps que les rosiers sont fanés!

— Et tu es ici avec tes enfants. Combien en as-tu?

— Six! fit-elle avec un embarras fier...

— Viens, écoute...

Elle le suivit à l'écart. Il alla prendre dans la voiture une petite sacoche.

— Tends ton tablier, Jeannette.

Elle ouvrit de grands yeux dans lesquels perlaient des larmes. Elle fut jolie à cet instant par l'illumi-

1. M. H. de Lacretelle.

nation du passé. Elle revoyait le bel adolescent sur la montagne de Milly, et elle l'entendait lui jurer qu'il n'aurait qu'elle dans son cœur. Elle tendit son tablier.

— Tiens, dit-il, en y jetant une poignée de louis. Ce sera pour racheter de la conscription le dernier de tes fils.

Il se pencha et mit ses lèvres sur ces cheveux gris, tant baisés autrefois quand ils étaient noirs!

Puis il s'éloigna en sifflant ses chiens, qui couraient sur les pierres...

Bon homme et grand homme à la fois : « le génie donne plus d'étendue à la bonté, la bonté plus de naturel au génie [1]. » Incapable de haine : « J'ai peu rencontré de méchants sur ma route, dit-il...; je ne me souviens que des bons, j'oublie sans effort les autres. Mon âme est comme ces cribles où les laveurs d'or du Mexique recueillent les paillettes du pur métal dans les torrents des Cordillères : le sable en retombe, l'or y reste. A quoi bon charger sa mémoire de ce qui ne sert pas à nourrir, à charmer ou à consoler le cœur? »

Faisons de même pour la vie et pour l'œuvre du grand poète, du grand citoyen, du bon et grand homme : laissons tomber le gravier, ne gardons que l'or.

1. Mot du prince de Ligne sur Voltaire.

« Je ne voudrais pas, dit-il encore, qu'un mot réfléchi, hostile à quelqu'un, restât après moi contre les hommes qui me survivront un jour. La postérité n'est pas l'égout de nos passions ; elle est l'urne de nos souvenirs, elle ne doit conserver que des parfums. »

IV

Il reste à fixer dans notre mémoire les divers séjours et habitations, qui furent comme les principales étapes de la vie de Lamartine hors de Paris.

Après Mâcon et la maison natale, rue des Ursulines, Milly le posséda de quatre ans jusqu'à trente (1794-1820), excepté quelques séjours passagers chez son oncle l'abbé de Lamartine, à Montculot, près de Dijon, notamment vers l'âge de onze ans, ou bien à Mâcon ou à Lyon ; excepté aussi les voyages en Italie, en 1811 et 1812, et en Suisse (1815). Milly, c'est le nid de famille, revêtu de vigne-vierge (la Vigne et la Maison !), le bouquet de tilleuls, le sentier pierreux au bout du jardin, pour les escapades, l'enfance paysanesque et buissonnière; l'adolescence grimpante et les rêveries ; enfin, la jeunesse et la Muse... Milly, ce sont les *Méditations*.

Ensuite il habite Saint-Point, à son second retour d'Italie, avec sa femme, à dater de 1822. Le parc,

les bois, la vallée charmante de la Valouze, les teintes d'automne, les voix du soir montant des chaumières, sont l'enchantement de leur solitude en ce château mélancolique, sa « vieille et sainte masure », où il écrit *Jocelyn*, où se grouperont peu à peu les tombeaux des êtres chéris. — Tandis qu'à Milly il vivait côte à côte avec les paysans, vigneron parmi les vignerons, à Saint-Point, vieux petit manoir jaunâtre, flanqué de deux grosses tours. isolé par un domaine forestier, il vit en châtelain : il est le seigneur du village. Cependant ce petit domaine, pris dans la Valouze et ses bords, a encore un caractère d'intimité.

Montceau est le cadre de l'homme politique. Joli petit château seigneurial du XVII[e] siècle, avec deux pavillons ou ailes : au milieu par devant, un grand balcon-terrasse, auquel on accède des deux côtés par des degrés de pierre, aux rampes ornées de buis. Du haut de ce long balcon, dont la balustrade porte les armoiries de la famille, le conseiller général, député, haranguait ses partisans et commettants, amis et compagnons de lutte, accourus de tous les lieux d'alentour par la longue avenue de noyers qui aboutissait au château et qui est aujourd'hui détruite. Des villages environnants on venait en foule sur la vaste esplanade, qui semblait faite exprès pour les innombrables auditeurs de cette tribune aux harangues toute prête sur la terrasse

d'une élégante gentilhommière du temps jadis. — C'est à Montceau que Lamartine a écrit la plus grande partie des *Girondins*. — En 1848, les villes et les campagnes envoyèrent à Montceau des députations pour saluer le père de la République nouvelle : de longues files se succédaient, tambours et drapeau en tête, devant la terrasse, du haut de laquelle Lamartine, au balcon, les haranguait intarissablement en se renouvelant sans cesse, abondant en images familières et comme en paraboles évangéliques, mêlant les mots de terroir mâconnais aux jets éclatants d'éloquence dignes de toutes les tribunes et de tous les forum, surtout appropriant aux bonnes gens, dont les cœurs battaient sous les blouses, sa parole douce et enivrante, comme le premier vin de la vendange non foulée.

CHAPITRE XXVII

LES TRAVAUX FORCÉS DE L'HONNEUR.

LA RÉPARATION DE L'HISTOIRE.

I

Peu d'existences avaient été aussi splendides que celle de Lamartine pendant trente ans. La détresse de ses vingt dernières années fut la rançon de tant de gloire. Après tous les degrés d'ascension triomphante sous les « étoiles » de sa destinée, il lui fallut descendre tous les degrés de décadence et de misère. Épreuve amère, soutenue d'un cœur intrépide, pour le devoir!

Décrivant la chute profonde des Anges précipités du ciel, « neuf jours ils tombèrent », dit le poète du *Paradis perdu*. Le héros de la révolution de Février, l'Orphée qui de sa lyre avait tempéré l'anarchie, tomba, lui, pendant vingt années.

Les énormes dépenses où l'avait entraîné sa vie politique, s'ajoutant aux prodigalités d'une vie d'ar-

tiste et de grand seigneur, l'avaient ruiné. Ses dettes s'étaient accumulées et accrues[1]. Il en traînait la lourde chaîne. Rien que pour en servir les intérêts, il se mit à travailler démesurément. Plaute, réduit en esclavage, se vit condamné à tourner la meule; Lamartine s'y condamna lui-même, par indépendance et par probité. Ce sont les travaux forcés de l'honneur.

« J'écris sur les décombres de mon propre foyer. J'écris, interrompu vingt fois par matinée, par des malheureux qui viennent s'informer si j'ai pu vendre hier assez pour les faire vivre demain. »

Il s'ensevelit dans le silence. Un délaissement si soudain, succédant à une popularité si inouïe, accable son âme d'une sorte d'étonnement douloureux, qui va croissant avec la solitude. Sa correspondance devient rare. Comme un de ses amis s'en plaint, Lamartine lui dit : « Je ne vous ai pas répondu, parce que je suis comme les chiens qui se taisent et qui se cachent pour mourir ».

Toutes ses affaires vont mal; ses vignes et ses vendanges, comme ses abonnements. De Saint-Point, le 1er juillet 1852, il écrit à un autre ami : « Tout va,

1. Elles s'élevaient à la somme de cinq millions deux cent mille francs. — Un jour que l'on parlait durement des dettes de Lamartine devant M. Saint-Marc Girardin : « C'est vrai, dit-il; mais je connais tant de gens qui en font et qui n'ont pas fait les *méditations!* » — E. Legouvé.

ici, à la suprême misère : la gelée, la grêle hier, grosse comme des pommes; la pluie tous les jours, les huissiers toutes les semaines!... Et plus une action, plus un abonnement!... Frère, il faut payer! c'est-à-dire, il faut mourir!... Je suis poursuivi, menacé, accablé!... Et, qui pis est, on m'enlève mon crédit depuis qu'on sait que sérieusement je veux vendre mes biens. — Je m'enterre comme un sanglier, — mais sans défense[1] ! »

A Paris, il a dû quitter, par économie, l'hôtel de la rue de l'Université, rempli naguère d'une foule enthousiaste ou adulatrice ; il est allé habiter, au fond d'une cour, rue de la Ville-l'Évêque, un rez-de-chaussée qui devient une sorte d'usine littéraire et en même temps un magasin de librairie.

Depuis 1849, pour se créer une tribune nouvelle, nous avons vu qu'il s'était mis à publier, chaque mois, *le Conseiller du Peuple*, où il développait ses idées sociales. Cette revue avait atteint, dès les six premières semaines, le chiffre de quatre-vingt mille abonnés, et enrichi ses deux éditeurs Millaud et Mirès.

Le coup d'État ayant supprimé *le Conseiller du Peuple* avec tous les journaux indépendants et toutes les publications politiques, Lamartine essaya de le remplacer par une revue purement littéraire, *le Civi-*

1. Voilà peut-être l'unique calembour qui soit échappé à Lamartine en toute sa vie! Il rit, comme Oreste, de douleur :

Mon malheur, grâce au Ciel, passe mon espérance!...

lisateur (1852-1856), où il publiait des biographies d'hommes illustres de tous les temps : entre autres, César, Cicéron, Washington. Plusieurs de ces biographies se faisaient chez lui plus que par lui : par exemple, celle de Christophe Colomb, où l'on rebat la vieille et fausse légende de l'Amérique devinée. Cette revue n'eut pas le même succès que l'autre.

En 1850, il avait fait jouer le drame de *Toussaint Louverture*, cinq actes en vers à la Voltaire. L'éditeur, ayant vendu au théâtre de la Porte-Saint-Martin le droit de représenter ce drame, vint avec Frédérick-Lemaître, qui devait jouer le principal rôle, trouver le poète à la campagne pour lui demander quelques remaniements, un peu plus d'action, un peu moins de discours. Deux jeunes poètes, amis de l'auteur et qui se trouvaient alors chez lui, se chargèrent, avec son agrément, de suivre les indications de l'illustre artiste. La pièce fut jouée, pour la première fois, le 6 avril, et, quoique bien soutenue, tomba. Elle disparut bientôt de l'affiche. Lamartine n'avait pas acquis, depuis *Saül*, la faculté dramaturgique.

En même temps, il essayait du roman populaire. Il aime à peindre les âmes naïves, les cœurs simples. Mais, pas plus dans le roman qu'au théâtre, il n'a la faculté de sortir de lui-même, de créer des personnages. Trop souvent ses hommes et femmes du peuple, ses paysans, ses ouvriers, parlent la langue lamartinienne, périodique et oratoire.

Dès 1848, il avait écrit, à Saint-Point, *le Père Du-*

temps[1]. L'année suivante, dans *le Constitutionnel*, il donne *Geneviève*, *mémoires d'une servante :* type d'abnégation et de charité, — la même, dit-il, que Marthe de *Jocelyn*. — Geneviève sert de mère à sa jeune sœur Josette, séduite et abandonnée. L'histoire serait encore plus touchante si la recherche de l'effet ne nuisait maintes fois à la simplicité. — A la fin se trouve une très belle prière, à l'usage des servantes.

Le *Tailleur de pierres de Saint-Point* (1851) est, dans la pensée de l'auteur, « un paysan solitaire priant Dieu sur les montagnes, une sorte de Robinson intellectuel ». Lamartine paraît avoir pensé à certains types de paysans philosophes de George Sand en sa première manière et en sa seconde : il se rapproche malheureusement plus de l'une, où règne une emphase vague, que de l'autre, où le grand écrivain berrichon joue avec un art exquis la naïveté populaire et atteint souvent la simplicité réelle et la vraie grandeur. Lamartine se faisait illusion, ce me semble, quand il disait ingénument à son fidèle secrétaire[2] : « C'est moins harmonique que madame Sand, mais plus précis, plus onctueux, plus pieux, et parfois plus sublime. » Non ; c'est quelquefois du pathos. La langue populaire, en sa beauté simple, dégagée de boursouflure et de scories, n'est pas facile

1. Qu'il publia plus tard dans le *Cours familier*, Entretien XV, avec *la Vigne et la Maison*.
2. Charles Alexandre, *Souvenirs*.

à atteindre. On est étonné que Lamartine, élevé à la campagne et accoutumé dès longtemps à frayer avec ses vignerons, ne l'ait pas mieux saisie, ou l'ait trop désapprise, les habitudes oratoires ayant remplacé les autres. Les pieds dans ses sabots de noyer, il écrit toujours noblement : c'était l'idéal d'autrefois. Le prince de Ligne, après une visite à Jean-Jacques, rue Plâtrière, sort émerveillé de l'élégance soutenue de sa conversation et s'écrie : « Il aurait ennobli un morceau de fromage ! » Trop souvent il en est ainsi de Lamartine. Il fait débiter au tailleur de pierres, espèce de Socrate moderne, sa propre philosophie religieuse assez vague, traduite autant qu'il peut en langage populaire, mais toujours plus oratoire qu'il ne faut. Le bonhomme Patience dans *Mauprat*, paysan illettré et philosophe aussi, est moins emphatique. Lélia n'a point passé par la tribune. Aussi a-t-elle su atteindre enfin, dans la *Mare au Diable*, à la simplicité et à la vérité parfaites.

Lamartine, dans ces diverses histoires, dont il dit avoir connu les personnages, se plaît à célébrer les vertus naturelles des classes populaires, déshéritées des biens de la fortune, riches de cœur, promptes d'instinct à s'entr'aider dans leurs misères. Il avait songé plus d'une fois, nous dit-il, à un poème de *l'Ouvrier*. C'est la monnaie de ce poème qu'il a donnée dans ces histoires sympathiques, analogues

à des paraboles d'un nouvel Évangile, trop développées seulement et écrites avec trop de hâte. C'est que, devenu ouvrier lui-même, travaillant à la tâche sous le coup de la nécessité, il n'a le temps que de saisir au vol dans sa mémoire quelques détails réels, que sa plume noie dans trop de mots et de phrases. Son bel idéalisme fraternel surnage cependant à ces flots débordants.

Nous ne parlerons ni de *Fior d'Aliza* (1866), ni d'*Antoniella* (1867), œuvres d'extrême vieillesse, où le goût allait s'altérant par l'excès du métier. La détresse avait amené le travail forcé, le travail forcé amenait la décadence. Malherbe disait douloureusement dans son âge extrême :

> Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages !

Lamartine ne cédait pas, et continuait de lutter; de sorte qu'on l'admire encore, dans ses défaillances touchantes. Certes la fatigue et la maladie l'eussent excusé et absous s'il eût dit enfin comme le vieil athlète de Virgile, le glorieux Entelle, parvenu au terme de la carrière : *Hic cæstus artemque repono.* Il ne le voulut point ; il ne se reconnut point le droit de se reposer tant qu'il n'aurait pas payé jusqu'au dernier sou les vignerons ses compatriotes qui avaient eu foi en sa probité comme en sa gloire. Il ne se reconnut le droit que de mourir à la peine, et de leur donner sa vie.

II

Il mène, comme Balzac, plusieurs œuvres de front, sans se reposer, que de l'une dans l'autre. Le 27 décembre 1850, il écrit à son ami Charles Rolland : « Je travaille comme un galérien de plume. J'aimerais mieux la rame ; sauf l'honneur ! Je suis déjà en pleine eau de l'*Histoire de la Restauration...* » — Elle paraît, en 1851 et années suivantes, en six volumes in-octavo [1].

A part ses souvenirs personnels, il emprunte alternativement le fond du récit à deux historiens ses prédécesseurs, l'un libéral, l'autre royaliste ; il les entrelace, et les recouvre de sa couleur. Il faut louer, dans cette étonnante improvisation, de très bonnes parties, des portraits à effet : par exemple, celui de Royer-Collard ; celui de M. Laîné, où Lamartine se peint encore un peu lui-même ; celui de M. de Sémonville. Quelques-uns sont poussés au sombre, comme celui de Napoléon à son déclin ; d'autres au bleu céleste, comme celui de Louis XVIII, au couchant qui fut sa royale aurore ; un portrait fin et gai de Cambacérès. Et d'autres.

Ce que l'historien sent et rend à merveille, ici

1. Dans les intervalles de ces six volumes, il commence l'histoire des *Constituants*, — qui paraît en feuilletons dans *le Siècle*. — On annonça aussi les *Thermidoriens*.

comme dans les *Girondins*, ce sont les situations générales, les grandes journées et les foules.

A la fin du second volume, à la date de 1814, il place prématurément un tableau brillant de la renaissance littéraire qui ne commença, au plus tôt, qu'en 1818; comme s'il avait hâte d'ouvrir son propre règne, mais en nommant tout le monde, excepté lui-même.

En 1854, la guerre de Turquie vient réveiller son goût pour l'Orient. Il improvise une *Histoire de la Turquie* en six volumes, où il met largement à contribution les travaux de M. Caussin de Perceval, de M. Hammer, et autres. Il y développe avec une abondance épique l'établissement de l'Islamisme, les origines de la religion et de la politique ottomanes, — au premier plan la grande figure de Mahomet. Le don d'intuition rapide qui jamais ne l'abandonne, nous ouvre encore, dans ces pages cursives, des horizons éblouissants. D'un coup d'œil il saisit le génie intime des races dans ses profondeurs. La race turque, avec son fatalisme religieux, s'éclaire à ses yeux d'une vive lumière par les analogies mystérieuses de sa propre nature. Il a des pages poétiques où, avec sa grande manière aisée, il peint d'une touche vivante l'affinité du ciel d'Orient et des tribus patriarcales, l'influence du climat sur l'âme nonchalante de ces races rêveuses. Le style, toujours brillant sans doute, devient de plus plus en

exubérant, tumultueux, tapageur, bariolé de ces teintes byzantines que Sainte-Beuve reprochait déjà à Chateaubriand. On repense au mot de Vauvenargues : « La netteté est le vernis des maîtres. »

Ici encore, il ne prend que les épisodes qui lui plaisent, qui fournissent matière à son pinceau. Et, dans chaque épisode, il détache en saillie le personnage à effet. Le premier volume est à Mahomet ; le second pourrait s'intituler : l'Épopée de Tamerlan. Comment se fait-il que l'historien, ami des Turcs au point de leur donner souvent l'avantage sur les Chrétiens, s'éprenne d'un intérêt si passionné pour ce broyeur de peuples qui faillit anéantir les Ottomans sous le débordement des hordes tartares ? C'est une figure grandiose et poétique, cela suffit. Il ne laisse pas de reconnaître que Tamerlan fut, envers ses frères de race et de foi, un Caïn. Mais que lui importe ? le héros a la force et la magnificence ; ces deux qualités satisfont l'imagination orientale du poète, il n'en demande pas davantage. Il va jusqu'à faire de ce fléau de Dieu un apôtre de la vérité, et finit par lui immoler Alexandre et César, Gengis-Khan et Napoléon.

L'*Histoire de la Russie* (deux volumes in-octavo, 1855) présente les mêmes procédés de style et de mise en scène ; mais ici c'est sur le fond banal de la tradition, sans ombre de discussion critique.

Toutes ces œuvres hâtives portent les mêmes

traces d'improvisation et de négligence. A part quelques pages éclatantes, on est étonné du vague des pensées et du flottant de la forme chez un homme qui a été mêlé à tant d'affaires et qui a traversé tant de choses !

III

En 1856, il aborde la critique, et publie le *Cours familier de Littérature*, un *Entretien* par mois.

« Familier ! » ne l'est pas qui veut ! Lamartine, qui possède tant d'autres dons, ne possède guère celui-là, du moins quand il écrit pour le public

Sainte-Beuve ayant inventé les « Causeries », le succès de cette nouveauté suscita des imitations ; et peut-être que ces « Entretiens » en étaient une, inconsciente. Mais Lamartine ne savait guère « causer » la plume à la main, excepté dans sa Correspondance.

« Cours familier », signifiait, à vrai dire, Entretiens à bâtons rompus, excursions vagabondes à travers toutes les littératures. C'est, dit-il dans son Introduction, « un musée mobile des chefs-d'œuvre ».

Il n'avait guère non plus le sens critique, qui eût été nécessaire à sa nouvelle entreprise. Ne se laisse-t-il pas éblouir par les poésies apocryphes de

la fausse Clotilde de Surville? Et par Ossian, qui fut l'Homère de sa jeunesse? Bien plus! il y veut croire encore, même dans ces *Entretiens*, après qu'il a été enfin instruit de la supercherie de Macpherson[1].

Il manque aussi des études préalables; son fonds d'érudition est mince. N'importe! il s'embarque, et commence par la littérature indoue; puis par la poésie hébraïque. Après des extraits de Sacoûntala, en voici du livre de Job[2].

Mais il ne fait que courir là-dessus; il voltige ensuite au hasard à travers les littératures grecque, latine, ou germanique, qu'il ne connaît pas beaucoup : Hérodote, Thucydide, Théocrite; Virgile, Horace; laissant de côté Lucrèce, qu'il se contente de nommer! Même sur Virgile il ne donne pas ce qu'on était en droit d'attendre. A plus forte raison est-il faible sur les *Niebelungen*. Il apprécie mieux Cicéron : il y est revenu souvent dans le cours de sa vie, et avec amour. C'est que Cicéron était pour lui non seulement le type de l'orateur, mais celui de l'homme complet, réunissant les lettres et la politique, la parole et l'action, l'idéal enfin que lui, La-

1. Voir sur cette question d'Ossian-Macpherson, deux articles d'Arvède Barine, *Journal des Débats*, 13 et 27 mai 1894.

2. Les extraits joueront un grand rôle dans ces livraisons mensuelles. Sur Balzac, par exemple, on transcrit, et cela fait deux livraisons, les meilleures pages de la biographie où la sœur peint le frère d'après nature avec une verve digne de lui. On y ajoute quelques extraits de Balzac lui-même. Il s'agit de fournir à l'éditeur tel nombre de pages pour telle date, et on les cueille de tous côtés.

martine, avait toujours devant les yeux pour s'y conformer.

Dans ce pêle-mêle on est étonné de ne pas trouver, même sur Homère, des impressions nettes et personnelles : tout, sur les poèmes homériques, est vague, verbeux, et de seconde ou troisième main.

Il y a seulement, pour l'*Odyssée*, une sorte de petit cadre fort joli : il conte que, quand il était enfant, sa mère lui lisait l'*Odyssée* dans la traduction de madame Dacier; il encadre cette lecture dans sa vie de famille patriarcale et dans le paysage de Milly; moyennant quoi, il revoit Homère de loin et le commente à la moderne, en se mêlant ou se substituant à lui ou à ses héros, Ulysse, Pénélope, Télémaque, et le bon Eumée et la fidèle nourrice.

L'*Iliade,* qui se prêtait moins à cette petite mise en scène bourguignonne, ne vient (arbitrairement) qu'en second lieu, et ne fournit qu'une traînante analyse, chant par chant, qui semble bien avoir été faite moins par Lamartine lui-même que par un de ses secrétaires. Les beaux épisodes de ce grand poème, commentés avec tant de nouveauté dans *le Génie du Christianisme*, n'ont rien laissé à faire au disciple après le maître. Pour y suppléer, il ajoute, de sa façon, sur Homère, cinquante à soixante vers alexandrins dans le vieux galbe et sans beaucoup de prix.

Quelques chapitres de littérature moderne en ont davantage, parce que les sujets lui en sont plus familiers : entre autres, les *Entretiens* consacrés à l'*Histoire de l'Empire* de M. Thiers, ou bien à la critique de sa propre *Histoire des Girondins*; ou encore à Alfieri, à Tourgeneff, à Mistral, à Erckmann-Chatrian, ou aux *Misérables* de Victor Hugo.

Ces chapitres d'histoire littéraire sont entrecoupés agréablement çà et là d'épisodes sur les personnages qu'il a connus, ou sur lui-même; ce sont comme des suites à ses *Confidences* et à ses *Mémoires*[1]. Lorsqu'il se laisse aller au courant de ses souvenirs, il donne des pages personnelles très savoureuses : soit sur le collège de Belley, et sur ses premiers vers d'écolier, au rossignol, *Comment je suis devenu poète*; soit sur ses conversations, à dix-neuf ans, en Italie, avec de jolies femmes lisant l'Arioste : sorte de Décaméron; soit sur les salons littéraires, entre autres celui de madame Récamier, avec Chateaubriand vieilli, et un récit cruel d'une lecture de son *Moïse*; ou bien sur les quatre frères De Maistre; ou sur un prétendu projet de mariage entre Delphine Gay[2] et le comte d'Artois, futur roi Charles X; ou sur Alfred de Vigny, ou sur Béranger; ou bien encore à propos de la mort de tel ou tel écrivain; celle d'Alfred de Musset, par exemple.

1. C'est de là qu'on a tiré les *Souvenirs et Portraits*.
2. Future madame Émile de Girardin.

La question Musset-Lamartine, puisqu'elle se présente, mérite d'être précisée. Musset, dans sa première phase, cavalière et irrévérente, avait lancé cette allusion :

Moi, je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles...

Lamartine, depuis douze ans, jouissait de toute sa gloire; un jeune homme lui lançait ce trait, à propos de rien; le poète illustre pouvait en être blessé. Quatre ans après, Musset fait amende honorable par la *Lettre à Lamartine*, un de ses chefs-d'œuvre, dans lequel un réalisme parisien des plus hardis fait un contraste saisisissant avec une fin idéaliste, digne de Lamartine lui-même. Mûri par la passion, son génie s'est élevé : il offre en hommage au chantre d'Elvire la peinture d'une douleur d'amour analogue à la sienne, dont il lui rappelle avec enthousiasme les immortels accents :

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse
Ne sait par cœur ce chant, des amants adoré,
Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré?
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse ?...

La réparation était franche; Lamartine cependant, étonné peut-être de l'assimilation hardie où se hasardait le jeune poète :

Te le dirai-je, à toi, chantre de la souffrance,
Que ton glorieux mal, je l'ai souffert aussi ?...

et prenant volontiers au pied de la lettre ce vers de pure bienséance :

Et je ne songe point que tu me répondras;

ne répondit point en effet, du moins pendant un fort long temps. Apparemment, cette fusée de jeunesse, tombée jadis dans son beau lac, en avait troublé l'azur. On est maître de pardonner, on n'est pas maître d'oublier. Lamartine est homme après tout, quoique grand homme, et il est poète, quoique grand poète.

Il dit n'avoir eu connaissance de cette amende honorable que vers 1840, par une revue; il commença alors à y répondre, — d'un peu haut, du haut de sa gloire :

Enfant aux blonds cheveux, jeune homme au cœur de cire...

comme si Musset n'eût été encore que le léger poète de *Mardoche*, comme s'il n'eût pas déjà donné *la Nuit de Mai* et *la Nuit d'Octobre*. Lamartine compare sa poésie à des bulles de savon.

Cette réponse commencée fut interrompue par le tourbillon de sa vie : cinq ou six ans après seulement, il la retrouva à Saint-Point dans un tiroir, et y ajouta quelques vers, sans l'achever encore. Il se proposait de rappeler à son jeune admirateur la pureté du grand amour qui avait renouvelé pour lui le monde moral. L'idée, qui devait s'envelopper de beaux voiles de style, était apparemment : Ne con-

fondez pas cet amour si pur avec celui que votre *Lettre* en a un peu légèrement rapproché.

Datée par lui de 1840, la réponse ne parut qu'en 1850. Une quinzaine d'années s'était donc écoulée depuis que Musset avait écrit la *Lettre à Lamartine* et la lui avait sans doute envoyée; une quinzaine d'années sans qu'il eût reçu signe de vie, après cette œuvre magnifique, ce large hommage et ce franc repentir[1]!

Lorsque cette réponse parut enfin, à son tour il avait eu lieu d'être blessé et d'un si long retard et de ce vers :

Enfant aux blonds cheveux!...

Alors il laissa tomber de sa plume ce vers en guise de réplique :

Lamartine vieilli qui me traite en enfant ..

Il y a apparence que Lamartine, outre le ressentiment involontaire de la première impertinence du jeune homme, avait considéré comme une autre témérité étrange l'idée de donner pour pendant à son lac, témoin d'un platonique amour, la fange de ce ruisseau parisien où, dans une lugubre nuit de carnaval, au bruit des masques avinés

Hurlant un hymne impur sous la résine en feu,

l'Enfant du siècle laisse tomber ses larmes et semble

1. L'allusion railleuse est de 1832, quand Musset avait vingt-deux ans; l'amende honorable est de 1836.

dire à l'amant d'Elvire : « Voilà mon lac, à moi! »

Cependant le rapprochement avec « le grand Byron », au commencement de la *Lettre*, puis le sincère et respectueux hommage qui vient après, enfin la péroraison où, de cette réalité hideuse et de cette agonie, il relève la tête vers le ciel et rejoint le divin chantre dans un hymne d'un spiritualisme exalté, auraient dû fléchir Lamartine, et obtenir de lui une réponse plus sérieuse, fût-ce d'un dieu à un mortel.

Lorsque Musset mourut, en 1857, il lui consacra deux *Entretiens* [1], dans lesquels il crut lui faire réparation. Mais comment ?

Ils sont intitulés : *Littérature légère. — Alfred de Musset.*

Ils débutent par ces deux lignes : *Vive la jeunesse!... mais à condition de ne pas durer toute la vie!...* Puis l'idée générale achève de se poser par cette métaphore : « Il y a des arbustes à doubles fleurs, dont la sève ne se noue jamais en fruits... », etc. Et il développe cette idée en cent cinquante pages, d'ailleurs assez décousues.

Il n'a vu de Musset que la mousse légère, le badinage et l'ironie. Musset est, selon lui, de la lignée d'Anacréon, de Chaulieu, d'Hafiz ; et, si l'on veut, d'Horace, de Byron, d'Henri Heine. Ensuite Lamartine analyse l'œuvre entier avec une extrême sévé-

1. Les XVIII[e] et XIX[e].

rité. Les *Nuits* cependant, lorsqu'il y arrive, lui arrachent enfin quelques phrases admiratives :

Nous ne connaissons rien, dans la poésie française, anglaise, allemande, de plus harmonieux, de plus sensible et de plus gémissant que les *oratorio* nocturnes de Musset... Je suis saisi en ce moment d'un immense repentir de n'avoir pas lu plus tôt et de n'avoir pas apprécié assez un pareil musicien de l'âme. Ah ! que la Mort est un grand révélateur !... Ah ! que je me reproche cruellement aujourd'hui de n'avoir pas connu le cœur d'où coulaient de pareils vers, moi vivant ! Je ne les lis qu'aujourd'hui, et le cœur d'où ils coulaient ne bat plus ! Il est trop tard pour l'aimer !... Mais il n'est pas trop tard pour s'extasier d'admiration et de regret devant ces chefs-d'œuvre.

Ainsi, après la mort du poète qui a grandi, en guise d'oraison funèbre il paye d'hyperboles, mais qui ne respirent pas un sentiment vif ; et il laisse le titre général : *Poésie légère*. Les *Nuits* aussi, et le *Souvenir*, et l'*Espoir en Dieu*, et la *Lettre* à lui-même adressée, sont donc enveloppés sous ce titre !

Après s'être exprimé ainsi dans le XVIIIe Entretien, au XIXe il dit encore :

O Musset ! pardonne-moi, du sein de ton Élysée actuel ! je ne t'avais pas lu alors !... Tu as été trop indifférent aux causes publiques de ta patrie et du monde ; et le choc des verres t'a empêché d'entendre le choc des idées, des opinions, des partis, qui germaient, combattaient, mouraient pour la cause du bonheur ou du pro

grès des peuples! Hélas! puisque tu n'avais pas la foi politique, qui pourrait t'accuser de n'avoir pas eu le zèle?...

Ailleurs il admire tel ou tel passage, par exemple le célèbre duel de Don Paez avec Don Étur, dans les *Contes d'Espagne :*

Comme on voit dans l'été, sur les herbes fauchées,
Deux louves remuant les feuilles desséchées...

Mais en somme, d'une manière générale, on sent qu'il est réfractaire au génie de Musset et qu'à peine le reconnaît-il. Il s'efforce en vain de l'aimer.

La vérité est que, en dehors de son propre génie, Lamartine cesse de voir. Et puis, Musset peint la passion, la passion fatale et morbide, non idéalisée, si ce n'est par la douleur. Lamartine épure la passion, et ne veut pas savoir si elle fut la volupté. Dans d'autres *Entretiens*, venant à parler d'Horace et d'Ovide, il exprime nettement son aversion pour leur épicurisme. Eh bien! il n'aime pas non plus celui de Musset. En outre, il y a dans ce génie, comme dans celui de Byron, quelque chose qui est antipathique au génie de Lamartine, parce qu'il en est tout l'opposé : c'est la raillerie et l'ironie. La nature entière de Lamartine y répugne. De là encore une autre sorte d'aversion, involontaire et inconsciente, dont sa magnanimité n'a pu complètement triompher.

Enfin, lui qui, après les passions de la jeunesse,

est entré dans la carrière d'homme et de citoyen, lui qui a pris part aux grandes affaires de son pays et de son temps, lui qui a lutté et qui a souffert d'autre chose que de ses amours, qui a pu se tromper parfois, mais qui a mis toute son âme, et sa vie même, dans les hasards des grandes crises de la patrie, ne sentait-il pas quelque irritation légitime à l'égard du poète indéfiniment jeune qui affectait, ne fût-ce que par pose et par genre, un dédain si étrange de toutes les obligations viriles et de toutes les affections sacrées?

Vous me demanderez si j'aime ma patrie?
Oui, j'aime fort aussi l'Espagne et la Turquie...

Le génie de Musset plus mobile et plus souple, se montrait, par son insouciance même, moins réfractaire à ce qui n'était pas lui. Dans *la Confession d'un Enfant du siècle*, qui est de la même année que la *Lettre à Lamartine* (1836), Octave, avec Desgenais et quelques autres compagnons de plaisir, passe des soirées délicieuses, tantôt à entendre une belle cantatrice amie de l'un d'eux, à la voix mélancolique et pure, tantôt à lire avec émotion les poésies de Lamartine. « Nous ne disions mot, et nous avions des larmes dans les yeux[1] ».

1. Alfred de Musset, *Œuvres complètes,* t. VIII, Paris, Charpentier, in-8°, p. 125.

IV

Outre les chapitres d'histoire littéraire et les épisodes de souvenirs personnels, les *Entretiens* contiennent des aperçus politiques qui ne sont pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage.

A propos, par exemple, soit de Machiavel, soit de Talleyrand, Lamartine développe ses vues sur la politique extérieure du second Empire, avec autant de profondeur que de sagacité.

Tout en se déclarant partisan d'une Italie indépendante, confédérée, ou États-Unis d'Italie, il combat la formation de l'unité italienne en un seul royaume. « Une Prusse du Midi !... C'est assez d'une ! » — « Si l'unité italienne s'accomplit, la guerre entre la France et l'Allemagne aura deux champs de bataille au lieu d'un[1]. » — « Comment la France laisserait-elle river autour d'elle cette ceinture de grandes puissances ? comment créerait-elle de ses propres mains une cinquième grande puissance militaire qui, en cas de coalition, la forcerait de faire face aux quatre vents au lieu de trois ? » —... « La maison de Savoie deviendra la protégée de l'Angleterre[2] » (dans la Méditerranée, toutes deux rivales de la France).

1. Entretien LIII, *Machiavel.*
2. Entretien LIV.

Sa clairvoyance s'élève éloquemment contre le principe des nationalités; il y oppose le système de l'équilibre européen, garantie de la paix : « La sécurité de la France est dans la division de ses ennemis... Trente millions d'Italiens dans la main d'une maison de Savoie, quatre-vingts millions d'Allemands sous le sceptre de la maison de Lorraine, je défie les ennemis les plus acharnés de la France de construire contre nous de plus redoutables machines de guerre[1]. » — « L'unité de l'Allemagne serait la crise incessante et le danger de mort perpétuel de la France... Unité mille fois plus mortelle à la France que celle de l'Italie, à laquelle nous sommes assez aveugles de concourir[2]. »

N'étaient-ce pas là les vues nettes et profondes d'un véritable homme d'État, auxquelles l'événement n'a donné que trop raison? Ici encore, Lamartine était un voyant, dans la lignée de la grande tradition française sous tous les régimes, tandis que toute l'Opposition démocratique, à l'exception d'un seul homme avec Lamartine, partageait l'opinion de Napoléon III; c'était M. Thiers, qui, lui aussi, disait : « L'unité de l'Italie sera la mère de l'unité de l'Allemagne. » Et cette autre pensée, où son bon sens patriotique étincelait d'esprit autant que de colère : « On avait déjà vu des gens se casser la tête contre les murailles; on n'avait pas encore vu des

1. Entretien LIX, *Talleyrand*.
2. Entretien LXI, *idem*.

gens construire des murailles pour se casser la tête dessus. »

Si donc le *Cours familier de Littérature* est faible de critique, le politique éminent s'y retrouve.

Lamartine fut moins bien inspiré lorsqu'il approuva l'idée de l'expédition du Mexique. Il voulait défendre les positions de la race latine en Amérique contre l'envahissement de la race anglo-saxonne. Mais, s'il approuvait l'expédition, il en critiqua la conduite diplomatique et militaire [1].

Au bout de deux ans, après vingt-quatre numéros, le succès du *Cours* baissait déjà ; le 5 février 1858, le lutteur obstiné écrit à son ami Chamborant : « Il faut que ce germe vive, ou que je meure ! ». — Le mois suivant, les abonnements deviennent insuffisants : « Est-il impossible de trouver vingt mille francs pour trois mois, afin de paraître encore en avril ? de payer l'imprimeur? » — « Je travaille tant que je peux, pour payer mes huit cent mille francs [2] en 1859... Le métier est rude !... » — « J'aime mieux mourir de travail que de douleur. »

Malgré des appels désespérés, le nombre des abonnés allait toujours diminuant [3].

1. *Entretien* CXVII, *Littérature américaine : Une page unique d'histoire naturelle*, par Audubon.

2. D'annuité.

3. La publication avait eu d'abord dix mille abonnés à vingt francs par an. Elle se continua pendant dix ans *decrescendo*

Madame de Lamartine écrit au même fidèle ami : « Vous ne savez peut-être pas que le *Cours* est empêché de paraître... faute d'argent ! M. de Lamartine n'a pas de quoi payer le tirage. »

Pauvre grand homme ! Plus grand encore dans sa détresse et dans son courage indompté, que lorsqu'il affrontait la mort sur la place de l'Hôtel-de-Ville, dans l'ivresse de l'héroïsme et du péril[1] !

V

C'est en 1858 qu'arriva sa grande débâcle financière. Il dut songer à vendre tous ses biens, et Milly et Saint-Point, par voie de loterie.

Le 11 février, à M. de Chamborant : « Un comité de concitoyens et d'amis mâconnais s'occupe de vendre pour moi mes terres, même l'inaliénable Saint-Point ! Nous avons fait tous les sacrifices pour que personne ne souffre ni n'attende de cette catastrophe. Elle a été soudaine, imprévue, en plein beau ciel, comme toutes les catastrophes. C'est le destin, il n'y a qu'à plier[2]. »

jusqu'en 1866, avec mille efforts. L'ouvrage forme vingt-hui volumes in-octavo.

1. Bossuet, parlant du grand Condé malade et mourant dans son lit : « La mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu, sous l'éclat de la victoire, qu'elle montre seule. »

2. *Lamartine inconnu*, p. 178.

Le gouvernement n'ayant pas autorisé la loterie, les amis de Lamartine eurent l'idée d'une souscription, que, pour piquer d'honneur l'oublieuse nation, ils appelèrent « nationale ». Elle fut autorisée par le gouvernement. « La subvention individuelle et volontaire du pays, dit Lamartine avec un peu d'ironie et d'amertume, eut la liberté de s'exercer en ma faveur. » Sous-entendu : « mais n'en abusa pas. »

Les préfets eurent-ils l'ordre secret, comme on l'a prétendu[1], de l'entraver ? ou, au contraire, en s'y prêtant, y furent-ils plutôt nuisibles, par l'apparence du patronage officiel ? Toujours est-il que l'affaire manqua.

Lamartine loue la libéralité affectueuse du peuple dans toutes les parties de la France; mais il taxe d'ingratitude la bourgeoisie opulente, à l'exception de quelques nobles âmes.

Le comité de Mâcon recueillit pour sa part cinquante-quatre mille francs : une goutte d'eau dans la mer ! Le reste du pays donna peu, ne se rappelant pas que, pendant trois mois, Lamartine avait été son sauveur, son idole. Le sauveur, à présent, n'était plus nécessaire ; l'idole était renversée !...

La Ville de Paris, en 1860, fit présent au grand citoyen d'un chalet avec jardin, à Passy, près de la Muette. Ce cottage devint, comme la précédente demeure, un atelier de littérature et une librairie : les

[1] Voir *Lamartine inconnu*, p. 194.

chambres, les corridors, les remises, les écuries s'emplissaient des livres qu'on y écrivait. « M. et madame de Lamartine avaient tout sacrifié au travail, et réduit le bien-être. Elle et lui n'avaient plus que de petites chambres d'étudiants, une salle à manger exiguë [1]. »

La vaillante femme était son secrétaire infatigable, parfois même sa collaboratrice. Digne compagne de son illustre époux, elle avait partagé ses triomphes et sa chute. Elle fut à la peine encore plus qu'à l'honneur : heureuse si sa force eût été inépuisable comme son dévouement !

Mais sa santé, à la fin, s'altéra. Alitée, elle continuait de corriger les feuilles d'imprimerie. La nièce et fille adoptive du poète fut bientôt la garde-malade de l'un et de l'autre, tantôt à Passy, tantôt à Saint-Point, parfois à Montceau. Là, à son tour, elle tomba malade aussi. Le 3 décembre 1860, Lamartine écrit à M. de Chamborant :

Cher ami, nous étions navrés de votre silence. Mais vous ne saviez rien, parce que je n'écrivais plus moi-même. A l'agonie du cœur, la main n'écrit plus. J'y étais. J'ai offert vingt fois ma vie pour des vies si chères ! Je tiens peu à la mienne, mais immensément à celle de ma femme et de Valentine, l'âme et l'ange de la maison : sans elle, notre demeure ne serait déjà que sépulcre anticipé. Je viens de traverser un Styx :

Ma femme à l'extrémité, vingt-huit jours ;

1. A. Bardoux, Études d'un autre temps. *M. et madame de Lamartine.* — Paris, Calmann-Lévy, 1889.

Valentine à l'agonie, vingt-trois jours;

Mon ami Pascal, venu au château pour les veiller, mort en neuf jours près de ses malades, et les soignant encore pendant sa propre agonie;

Une femme de service morte de ses fatigues;

Une autre, devenue folle de chagrin à la mort de son maître;

Moi passant, sans sommeil, d'un lit à un cercueil, pendant plus d'un mois;

Pendant ce temps-là, les huissiers assiégeant mes portes; et le public attendant mon travail, qui n'y suffit pas;

Voilà ma vie!...

Tout paraît, depuis hier, tendre à une convalescence.

Venez, quand vous serez libre, nous donner quelques heures d'amitié; jamais plus nécessaire, et avec vous plus douce!...

Adieu. Je n'irai pas à Paris avant le 10 janvier. — J'ai fait une belle récolte, de trois mille pièces de vin pour ma part. Cela va m'aider[1].

Le 9 janvier suivant:

... Ma femme et Valentine vont mieux, sans que la convalescence soit bien caractérisée. La première est aujourd'hui à Lyon, entre les mains des médecins.

Quant à moi, j'ai une névralgie d'estomac et de tête, suite de dix ans de surexcitations, de chagrins et de travaux. Mais le Ciel m'est témoin que ce qui m'inquiète le moins en moi, c'est moi. Je serais, je pense, ravi d'être endormi sous une touffe d'herbe quelconque,

1. *Lamartine inconnu*, p. 208.

pourvu que ce ne soit pas l'herbe du Père-Lachaise, à l'odieux murmure des articles nécrologiques, des discours funéraires et des éloges académiques, que le Diable emporte!... J'en ai assez de la vie.

... Je déménage, ces jours-ci, le pauvre Milly, vendu un pauvre prix pour faire face aux expropriations menaçantes[1]. Mon berceau, celui de ma sœur, celui de ma mère, viennent d'arriver ici, dans la cour. Dieu veuille qu'ils n'en sortent pas pour l'encan! Sauvez donc des patries de l'anarchie et de la guerre étrangère, voilà la récompense! un foyer vendu et perdu, juste retour de tant de foyers défendus!... J'ai l'âme navrée. Mais il faut travailler comme si de rien n'était, pour sauver ceux de mes braves et pauvres créanciers et de leurs familles.

Au travers de tous ses malheurs privés, il prévoit ceux de la patrie et les catastrophes prochaines. Le 9 janvier 1861, à M. Dargaud: « Je ne vous dis rien de la politique, il n'y en a plus. Nous descendons doucement vers la cataracte du Niagara: dans deux ans *sauve qui peut!* Vous savez ma pensée sur l'*unité italienne*, prélude de l'*unité allemande*, deux stupidités et deux trahisons en une, par des Français! Jamais le *Dementat quos vult perdere* n'a été aussi évident... »

Rien de plus lugubre que les derniers mois de 1862, à Passy. Madame de Lamartine prodiguait à

1. ... « Depuis cette séparation forcée de la scène de mon berceau et de ma vie, je n'ai plus vécu qu'à demi. » *Mémoires politiques*, livre XXII, 8. — « Je range les maisons et arbres paternels au nombre des choses animées... » *(Lettre de juin 1852)*. — Saint-Point du moins fut sauvé.

son mari malade les restes de ses propres forces presque épuisées. Elle souffrait de la poitrine, lui de rhumatismes. Pour le soulager en le distrayant, elle lui faisait des lectures, et c'était une difficulté pour elle à cause de sa toux. « Enfin, un jour, l'un et l'autre furent cloués dans leur lit. Un étroit palier séparait à peine leurs chambres; mais, malades tous les deux en même temps, ils ne pouvaient se rejoindre. Sans se voir, ils s'entendaient gémir. L'agonie de madame de Lamartine commençait...[1]» Elle mourut le 21 mai 1863. Quand le cercueil passa devant la chambre de son mari, il ne put se lever pour le suivre. Mademoiselle Valentine était également malade et alitée. Madame de Lamartine partit donc sans que les siens fussent en état de lui rendre les derniers devoirs.

Désormais mademoiselle Valentine resta seule à veiller sur le grand travailleur et à gouverner sa maison. Elle aussi goûta amplement la joie sévère de dévouer sa vie à cette gloire couronnée d'épines. Lui, « malade de corps, de cœur et d'esprit », il continuait de porter le fardeau auquel ses forces ne suffisaient plus. Sa vaillance ne cédait point. « J'ai payé plus de six millions en quatorze ans d'efforts surhumains[2]. »

Son cerveau enfin commença à se fatiguer. Alors, par une loi du 9 mai 1867, on alloua au grand

1. A. Bardoux, *M. et madame de Lamartine.*
2. A M. de Chamborant, 1er août 1866.

homme une récompense nationale — un peu tardive, — une pension annuelle et viagère de vingt-cinq mille francs.

Il mourut moins de deux ans après, le 27 février 1869. La suprême douleur du moins lui fut épargnée, de voir fondre sur la patrie les catastrophes qu'il avait prédites.

Un décret impérial ordonna que ses funérailles fussent célébrées aux frais de l'État. Selon la volonté formelle de Lamartine, l'offre des funérailles à Paris fut refusée ; on l'inhuma à Saint-Point, auprès de sa mère, de sa femme et de sa fille.

Il avait expressément défendu qu'aucun discours fût prononcé sur sa tombe. Ses obsèques furent, suivant son désir, d'une simplicité extrême.

« ... La population entière de Mâcon accourut à la gare du chemin de fer pour recevoir, mort, celui qu'elle avait si souvent admiré vivant. Elle le conduisit à l'église, et l'accompagna avec recueillement jusqu'aux dernières maisons de la ville. Alors arrivèrent les habitants des campagnes ; nous les trouvâmes tout le long de la route, précédés de leurs curés. A chaque station, il fallait ouvrir la voiture dans laquelle la bière était enfermée : la population s'approchait, jetait de l'eau bénite sur la bière ; quelques-uns l'embrassaient en sanglotant [1]. »

Les champs étaient couverts d'un linceul de neige.

1. Lettre de M. Émile Ollivier à Émile de Girardin, de Saint Point, le 4 mars 1869. — *Lamartine*, p. 179.

Mais peu à peu le soleil, s'élevant dans un ciel sans nuages, revêtit de rayons vermeils cette blancheur. Une pourpre de fête s'étendit sur ce deuil.

VI

N'est-ce pas ainsi que sa gloire, longtemps voilée par un ingrat oubli et comme éclipsée par une autre, reparaît aujourd'hui rayonnante et pure? Notre mobile France se lève et se souvient enfin!

« Ah! quel peuple! disait-il lui-même. On peut le maudire dans ses inconstances; mais il faut l'adorer pour sa fidélité et ses retours! »

Elle se dissipe à la fin, cette longue nuit d'injustice, qui enveloppait sa mémoire, comme elle avait pesé sur sa vieillesse! La réparation de l'histoire, si longtemps attendue, a commencé!

Le 19 octobre 1890, la ville de Mâcon, au milieu de l'enthousiasme universel, a fêté le centenaire de son glorieux fils. Les hommages de tous les partis, saluant cette grande mémoire, ont déchiré les voiles funèbres qui la couvraient,

> Et le rapide oubli, second linceul des morts!

Le gouvernement de la troisième République est venu rendre les honneurs légitimes au ministre des Affaires étrangères de la seconde. Un des premiers orateurs de notre temps, un des maîtres de la philo-

sophie spiritualiste, a célébré dignement le grand tribun. L'Académie française, par la voix d'un de ses illustres poètes et par celle d'un éminent prélat, s'est fait un devoir de concourir à cette solennité de justice et d'amour, à cet hosanna de résurrection.

Paris, lui aussi, a senti qu'une réparation était nécessaire. Il l'a commencée; il doit la finir. Au poète seul, jusqu'à présent, il a élevé une statue assise : tout là-bas, sous les arbres, en face de la retraite où sa vieillesse a tant peiné, l'homme de lettres se repose dans un fauteuil; son chien est couché à ses pieds. Le poète médite. C'est l'un des deux aspects de cette grande vie.

Où est l'autre? où est le héros, l'orateur intrépide, faisant front aux marées montantes de la foule, « comme porté sur les flots de la sédition », et apaisant les tempêtes populaires en y répandant l'huile des ses discours ? où est le grand citoyen, le père de la République libérale et pacifique, le loyal membre du Gouvernement provisoire, immolant sciemment à sa fidélité et à sa sagesse politique la toute-puissance que lui conférait l'enthousiasme de l'Assemblée et de la France ? Celui-là, nous ne le voyons nulle part dans cette ville de Paris qu'il a sauvée avec la société tout entière. Il est temps qu'on le voie! et qu'on le voie dans cette place même de l'Hôtel-de-Ville, où il a accompli ces miracles! qu'on le voie là, debout, la tête au ciel, symbole d'idéal contre les vulgarités de l'heure présente, et de pru-

dence active contre les deux grands périls qu'il a combattus avec le plus de clairvoyance et de courage, et qui nous menacent toujours, la démagogie et le césarisme.

Et ainsi sera complété l'hommage de réparation que doit notre Ville à l'un des plus grands génies et des plus grands cœurs qui aient honoré la France et l'humanité.

FIN

TABLE DU TOME DEUXIÈME

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

